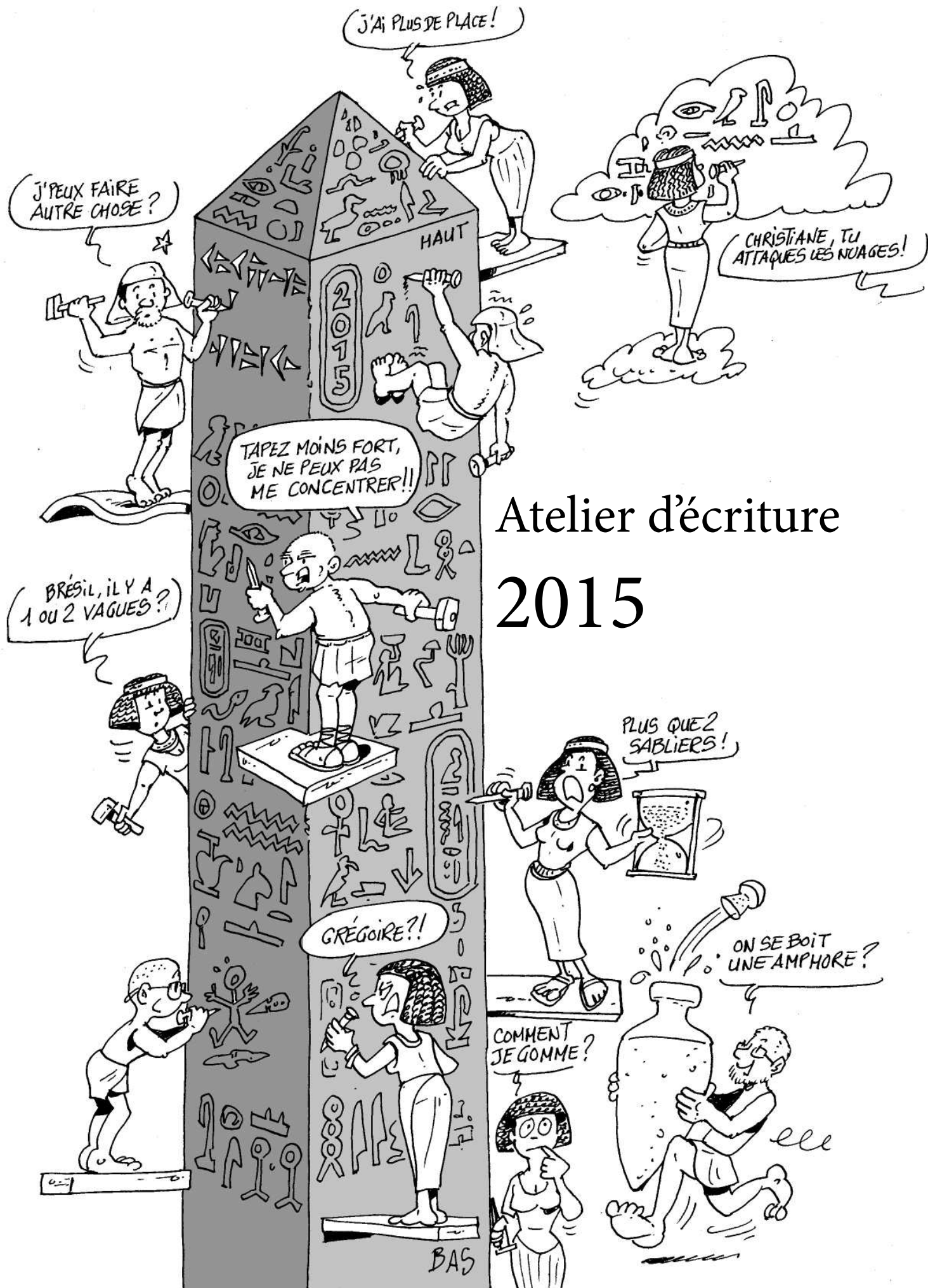




Atelier d'écriture

Membres 2015

Marie-Thérèse Leroy
100 chemin du Bout-Guyou
01 34 75 32 01
mthleroy@yahoo.fr

Guy et Paulette Teindas
95 chemin du Hazay
Guy.teindas@wanadoo.fr

Christiane Rosset
38 Chemin du Hazay
01 34 75 40 64
christiane.rosset@wanadoo.fr

Eric Rondeau
99 route de la Bernon
01 34 75 71 82
eric.rondeau@astrium.eads.net

Alain Huré
50 rue du Moustier
01 34 75 39 81
alain-ewa.hure@wanadoo.fr

Anne-Marie Marchay
21 chemin des Noquets
01.34.75.41.64
anne-marie.marchay@wanadoo.fr

Patrick Futtersack
01.34.75.33.79
82 chemin du Hazay
futtersack.patrick@wanadoo.fr

Régine Loubière
Grégoire Loubière
loub.reg@laposte.net

Dominique Pelegrin
dpelegrin@free.fr

Annie Maugard
louisannie@wanadoo.fr

Françoise Poirier
fvs@noos.fr

Pierre Jablon
pierre.jablon@dbmail.com

8 janvier

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Françoise Poirier, Anne-Marie Marchay, Patrick Futtersack, Paulette Teindas, Régine Loubière, Annie Maugard, Guy Teindas, Éric Rondeau, Christiane Rosset.

Bestiaire imaginaire... le griffon, le catoblépas. Créons une créature imaginaire...

.....
Patrick Futtersack

(le silence qui suit les textes de Patrick sont encore de Patrick)

.....
Eric Rondeau

Le tifemâle

Le tifemâle est un animal saprophyte assimilé à la famille des tifoptères qui se présente sous la forme d'un très fin filament. Il est plus ou moins allongé et peut être de diverses couleurs. Son cycle de vie débute le plus souvent dans les décharges à ciel ouvert. Il est alors minuscule, très court et presque toujours de couleur noire. Il conserve son apparence jusqu'à ce qu'un événement extérieur, le plus souvent un coup de vent, le transporte jusque sur le crâne d'un bébé humain, exclusivement masculin, sur lequel il s'accroche par l'intermédiaire d'une minuscule racine. Se nourrissant alors vraisemblablement du contenu des cellules avoisinantes il se met à croître lentement en longueur, mais jamais en largeur, tout en prenant sa coloration finale dorée, brune ou noire, parfois rousse, les tifemâles d'un même crâne ayant tous la même couleur.

Pendant de nombreuses années les tifemâles doivent survivre à diverses agressions, en particulier de la part de brosses et de peignes plus ou moins tendres, et beaucoup d'entre eux terminent leur vie précoce dans des sacs d'aspirateurs après avoir trainé un certain temps sur le sol, parfois très longtemps dans le cas d'un hôte célibataire. Les plus malins d'entre eux arrivent à s'accrocher à une brosse et à y séjourner un bon moment si elle est mal entretenue mais, à l'instar de leurs congénères, ils finissent inéluctablement leur voyage dans une poubelle domestique. Certains tifemâles, victimes d'une impulsion suicidaire face à cette fin tragique, préfèrent aller se coincer entre deux dents, mais ce cas est heureusement très rare.

À l'âge adulte, atteint vers une trentaine d'année, les tifemâles les plus résistants ayant pu subsister en haut du crâne se mettent à migrer vers les côtés et vers l'arrière de la tête. La plupart se détachent définitivement de leur hôte durant l'opération. Les survivants, épuisés

par un tel effort, perdent petit à petit leur coloration pour devenir gris ou blancs.

À part dans les cas de décès précoce de leur hôte, les tifemâles terminent presque tous leur vie dans une décharge dans laquelle ils pourront se reproduire. On ne sait pas exactement comment ils y engendrent leurs progénitures.

Le tifemâle ne doit pas être confondu avec la tifemelle qui elle est une plante de la famille des tifograminées qui vit exclusivement sur les crânes féminins. La tifemelle a une apparence quasiment identique au tifemâle, mais elle s'en distingue par une longueur moyenne bien plus importante et surtout elle est beaucoup plus résistante que lui à l'action des brosses, des décolorants et autres produits chimiques utilisés de manière intensive par leurs hôtes.

Certaines situations permettent de distinguer les tifemâles des tifemelles. Les tifemâles sont par exemple les seuls à pouvoir survivre plusieurs jours dans les éviers, parfois jusqu'à les boucher, alors que les tifemelles, de par leur grande longueur, peuvent se faufiler dans la bouche d'êtres humains au moment même où ils vont s'embrasser. Certains tifemâles peuvent également se loger discrètement dans le creux d'une langue ou d'une main, ce qui perturbe le plus souvent le comportement de leur hôte, mais ils le font la plupart du temps pour s'amuser.

.....
Marie-Thérèse Leroy

Le borderafond

C'est un chien fabuleux qui tient une place de choix dans la famille L, chez qui il a débarqué du jour au lendemain un matin de juillet. À la fois chien de berger pour la tête et girafon pour le corps, il s'adapte progressivement à l'environnement vexinois.

La tête présente un crâne un peu large, un museau un peu fort, deux petites oreilles de loup ; les yeux sont bien écartés, de forme ovale, ce qui lui donne un regard appuyé, attentif, voire très attentionné, trop peut-être nous faisant dire « mais qu'est-ce qu'il nous veut ? ». Sa tête de border colie semble parfois nostalgique de l'Ecosse en bordure de l'Angleterre, d'où sa race et originaire.

La silhouette est élégante, harmonieuse, Son corps est entraîné à toutes les épreuves, habitué par ses ancêtres à parcourir sans fatigue la savane africaine.

Le borderafond est en effet infatigable. Il peut s'épuiser à courir des kilomètres sans s'arrêter si son maître n'intervient pas. Il a aussi un besoin quasi obsessionnel de vouloir rassembler tout ce qui semble vouloir se disperser, ce qui pose inévitablement des incompatibilités avec de jeunes enfants dont la principale

activité est de courir dans tous les sens. Imaginez notre borderafond dans une cour d'école ! Il sera mort d'épuisement à la fin de la récréation !

Par survie, craintif mais pas agressif, il se tient à bonne distance des hommes dont il attend principalement nourriture et caresses amicales.

Il leur préfère la compagnie des autres animaux, les chiens, les chats, les chevaux et bien sur les moutons mais principalement un rouge-gorge aux couleurs éclatantes qui le fait fondre de joie tous les matins au lever. Le soir il prend plaisir à se coucher rien qu'à l'idée de retrouver son copain le lendemain matin.

Cette amitié s'est installée dès les premiers jours de froid, le borderafond emmenant le rouge-gorge agrippé à son collier « royal canin » à travers les champs labourés à la recherche de vers de terre, tellement volumineux que le rouge-gorge mit trois jours à les digérer.

Patiemment, car il est très patient, le borderafond attendit la fin de la digestion du rouge-gorge avant l'organisation d'une autre expédition.

Très demandeur d'activités physiques il sollicite souvent ses maitres, qui ne comprennent pas toujours son besoin de sauts périlleux et sa nostalgie de concours d'agility.

Devant la barrière il regarde en direction de l'Allier, où il a vécu ses trois premières années. Mais tout compte fait, il aime bien cette maison qu'il s'approprie de plus en plus, l'escalier qu'il a appris à monter, avec comme récompense des morceaux de saucisse de poulet. Il leur a montré à tous sa capacité d'adaptation et de grande souplesse.

Le seul souci, c'est quand la maison se remplit d'un seul coup de monde dans tous les sens. Là il rejoindrait volontiers ses demi ancêtres dans la savane, uniquement pour courir droit devant sans réfléchir, le bonheur quoi ! Vivement que le rouge-gorge pointe de nouveau son bec affamé !

.....

Paulette Teindas

ESCRITALIER VEXINOS JAMBULUS (20 ème siècle de l'ère glaciaire)

C'est un animal très rare dont le nom usuel est l'argcmppaan montruoso !!!

Il n'est pas méchant, assez rigolo même, imprévisible: il peut attaquer ses congénères si on le provoque.

Il peut avoir entre dix et douze têtes différentes les unes des autres, des fois avec de longs poils sur la tête appelés cheveux ; d'autres fois les poils peuvent être frisés ou plats, blonds ou bruns parfois même sans poils du tout ; il s'agit d'un descendant assez rare de Caillou !

Ses yeux sont pétillants de malice, le regard affûté ; il peut arriver que l'une des dix ou douze têtes porte un appendice en verre pour mieux approcher sa proie.

Son corps est comme une longue saucisse entrecoupée de morceaux longs ou courts, gras ou secs. Il peut même arborer de petites grosseurs sous le torse appelées mamelus. Il peut avoir entre vingt et vingt-quatre pattes qui vont par paires, longues ou courtes, mais cette différence de hauteur de pattes ne nuit pas à son équilibre ;

Il se déplace lentement tous les quinze jours pour assouvir ses besoins de se divertir car il est très joueur.

En général il va toujours au même endroit, au premier étage d'une ancienne maison, mais il n'est pas trop sédentaire et si un plus fort que lui l'intimide il se montre complaisant et change d'endroit. Il déplace son lourd corps trapu et très modestement se cache au rez-de-chaussée ou à la cave où il joue et se restaure en buvant et mangeant.

Il commence à être connu dans la région et j'en profite pour lui souhaiter longue vie et bonne année!!!!

.....

Alain Huré

Larnostérathère

Dans les steppes arides de la Normandie Inférieure, autour des exceptionnels arbres à camembert que seuls de rares explorateurs connaissent encore, arbres qui indiquent au voyageur assoiffé la présence probable d'un oasis de cidre, c'est donc là que vit l'arnostérathère ou, du moins, c'est là qu'il y vivait avant la colonisation du pays par le Paysan Farouche, tribu hostile marchant le nez au ras du sol et vivant de l'exploitation intensive de la terre, un peu comme les fourmis processionnaires qui ne laissent que désolation et ruine après leur passage.

Larnostérathère était un oiseau les jours pairs et un reptile les jours impairs. Le changement qui intervenait à minuit pile était un spectacle des plus tordants, l'animal se retournant comme une vieille chaussette... Sa couleur était aussi variable que son aspect, du bleu pétrole au jaune céruléen (très rare) en passant par des gris mauves du plus bel effet, la Normandie Inférieure étant une sorte de pays magique où l'indécision a toujours marqué bêtes et végétaux. Quand il était oiseau, il volait mais il ne se faisait jamais prendre, la maréchaussée n'existant pas encore en ces temps reculés, il volait jusqu'aux cimes des arbres où il volait les célèbres pommes de camembert qu'il glissait dans une poche ventrale à fermeture scratchée qui donnera plus tard l'idée au Rouennais Robert Velcro... mais c'est une autre histoire, comme disait Kipling. Il nourrissait ses enfants, un virgule huit enfant par arnosté-

raphère, sa femelle n'arrivant jamais à terminer son deuxième rejeton, toujours l'indécision, il les nourrissait donc avec les fruits sortis de sa poche ventrale, les petits y jetaient un œil dégouté, faisaient une grimace rien qu'à humer l'odeur nauséabonde du camembert dégoulinant mélangé aux plumes sales et partaient s'acheter un sandwich (voir ce nom) dans un autre pays. Quand il était reptile, les jours impairs, il ram-pait devant son épouse, ce qui influença fortement les femelles humanoïdes qui eurent l'occasion de voir ce spectacle dégradant.

L'arnostéraphère disparut lors de l'invention de l'année bissextile, les décalages des jours pairs et impairs le perturbèrent tant qu'il préféra s'enfouir dans le sol pour s'incruster dans les pierres locales, donnant des fossiles, oiseau d'un côté, reptile de l'autre, qui passionnent encore les Éric locaux, autochtones d'une curiosité rare.

Régine Loubière

L'ecuruss

L'Ecuruss est un rongeur à tête d'écureuil et au corps de Jack Russel. Cette espèce a vu le jour lorsqu'un soir de juillet, un coup de foudre s'est produit entre un Jack Russel male et un écureuil femelle. Deux petits sont nés, un de chaque sexe. Il vit en plein cœur du Vexin français et aime se nicher dans les jardins lorsqu'ils sont déserts de présence humaine. Tr7s musclé du train arrière, il passe la plus part de son temps assis, à scruter les allant tours du haut des toits de maisons ou dans le creux du tronc d'un cerisier. La nuit, il joue sur les toits dérangeant les habitants dans leur sommeil. Il gambade, mange des noisettes, fait ses réserves pour l'hiver. Son pelage est doux et soyeux, de couleur rousse avec comme particularité, une tache noire de 10 cm de diamètre sur le fessier droit. Il chasse les petits rongeurs, non pas pour son compte, car il est végétarien, mais pour celui du Jackreuil avec qui il cohabite. Vous aurez compris qu'à l'inverse, le Jackreuil, a la tête du Jack Russel et le corps de l'écureuil. Ce dernier a le poil ras, de couleur blanc et noir avec une queue en panache rousse. Ils sont à eux deux la terreur des souris, rats et musaraignes qui rodent, mais aussi des chats qu'ils détestent au plus au plus haut point. Le Jackreuil est l'ami de l'homme contrairement à l'Ecuruss qui le craint. Pour la reproduction, la femelle Ecuruss ne s'approche que du Jackreuil et inversement. Mais n'ayez crainte, la période de reproduction et de gestation sont très longues et le nombre dans l'espèce est très minime. Sachant qu'il y a une année pour l'un et dix mois pour l'autre, à raison d'un seul petit par portée. L'espérance de vie n'étant que de

trois années, sans oublier les nombreux accidents routiers qui provoquent la disparition malencontreuse de l'Ecuruss qui lorsqu'il traverse la route, ne regarde ni à gauche, ni à droite.

Guy Teindas

Le HOULAHOUULA

Sauf, peut-être en Afrique du Sud, Il n'existe pas d'aigle sur le continent africain, le climat étant incompatible avec l'épaisseur des plumes qu'on trouve sur notre roi des oiseaux. Il ne supporterait pas la chaleur intense tropicale.

L'oiseau africain qui lui ressemble le plus est un animal de grande taille aux ailes immenses qui lui confèrent la capacité de voler très vite afin de minimiser la température ressentie à la surface de sa peau couverte d'un très léger duvet, quelque peu ridicule sur une surface aussi vaste. Il paraît presque imberbe car la couleur du duvet beige ne s'apprécie pas depuis le sol. Il faut s'en approcher pour constater qu'il ne s'agit pas de peau nue qui, du reste, l'exposerait aux coups de soleil, mais de minuscules plumes protectrices.

Indépendamment de son bec difforme, sa caractéristique principale qui le rend incomparable dans le monde des oiseaux, est la dimension de ses organes génitaux tout aussi imposants que ses ailes et d'une grosseur testiculaire qui ferait rêver plus d'une femelle du monde animal.

Ce magnifique volatile est aussi lourd au décollage qu'un avion gros porteur et son envergure lui permet d'atteindre une vitesse inhabituelle chez les oiseaux. En revanche, il éprouve de grande difficulté à atterrir car sa prise de contact avec le sol se fait à la grande souffrance de ses parties intimes qui le font hurler de douleur. Il crie alors : houlahoula d'où vient son nom africain.

29 janvier 2015

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Françoise Poirier, Paulette Teindas, Régine Loubière, Annie Maugard, Guy Teindas.

Les bruits...

Alain Huré

La tranchée

Le silence était lourd, pesant, rare dans cette salle de classe. Le professeur d'histoire, debout, imposant avec son ventre qui essayait de traverser sa chemise,

il marchait silencieusement en lisant. Pour nous parler de la guerre de 14, il avait choisi un passage des Croix de bois de Roland Dorgelès, un passage angoissant, celui de ces soldats coincés dans une tranchée entendant le bruit sourd des allemands qui creusaient en leur direction, ils savaient que bientôt ils seraient à leur niveau et qu'ils entasseraient alors des tonnes de poudre qui les feraient inmanquablement tous sauter. Ils attendaient la relève, ces poilus, et la question qui les angoissait était : Tout sauterait-il avant qu'ils partent en permission à l'arrière ?

Monsieur Leblanc lisait d'une voix douce, il racontait le silence étonnant du front, seuls les coups sourds des pioches en sous-sol trahissait la guerre, nous, gamins, on écoutait, on vivait cette attente dans un même profond silence. On aurait entendu une mouche voler. On était ces poilus, on attendait la relève quand tout-à-coup... Blang, un bruit métallique éclata dans la classe, vingt-cinq gosses sursautèrent ensemble, se protégeant le visage, le cœur au bord de la chamade, tous persuadés que la bombe allemande venait de sauter... ce n'était que la règle métallique que je venais de faire tomber par mégarde.

La scie

La scie est grande, un bon mètre, on dirait une vraie, je l'achète, j'en rêvais depuis toujours. Pas Ewa, je le vois bien à son air désolé à côté de moi, elle soupire, elle sait que je ne suis qu'un grand gamin et qu'il vaut mieux me laisser aller au bout de mes phantasmes. Je prends aussi un archet de violoncelle et on part, en métro, le regard amusé des voyageurs, certains osent même me demander de jouer un morceau. Ewa part à l'autre bout du wagon, moi, je bredouille n'importe quoi.

A la maison, le calvaire commence, je n'ai pas la moindre idée de la façon de jouer d'une scie musicale, je la tiens entre mes genoux, je prépare l'archet... au premier essai, les chats s'enfuient à l'autre bout de l'appartement, au second, je dois fermer les fenêtres malgré la chaleur, les voisins cherchant partout dans la rue quelle alarme a bien pu se déclencher, au troisième essai, la menace de divorce me fait cesser.

La scie reste dans mon atelier, elle prend la poussière. De temps en temps, quand Ewa part en course, je tente bien mais les voisins me dénoncent aussitôt et je repose l'archet... quand, soudain, station République, un jeudi de juin, il y a des jours dont on se souviendra toute sa vie, j'entends le son mélodieux de la scie musicale courir dans les couloirs, le son, pas le bruit, je marche plus vite, je cours presque. Jean-Sébastien Bach. Je pleure tant c'est beau, je suis devant l'homme, il est là, il est grand, il est beau... enfin, non, c'est un

vieux type en costume, une petite scie, il joue, il joue à la demande ce que les voyageurs demandent, il peut tout jouer. Je reste, bouche bée devant lui sans bouger, il finit par le voir et me demande ce que je veux. Je veux savoir jouer !

Alors, il me montre, calmement la façon de tenir la lame, le coup d'archet, plus haut ou plus bas, les trémolos... j'en pleure de bonheur. Je fuis au moment où il veut me faire jouer, là, devant la foule qui passe.

Je rentre sur un petit nuage. Sans dire mot, je prends ma scie et, pour la première fois, j'arrive à jouer. J'ai compris... au bout de quelques jours, je peux enfin sortir un air !

Depuis, la scie reste dans son coin, elle prend la poussière. Ewa ne supporte pas plus le son de la scie bien jouée que le bruit de la scie massacrée.

.....

Marie-Thérèse Leroy

Les bruits des medias

Le 7 janvier 2015, un mercredi à midi la radio s'emballe : c'est l'attentat contre Charlie Hebdo. Après la stupéfaction, la recherche d'informations ! Cabu serait mort, Charb, Wolinski, Honoré et d'autres plein d'autres que je ne connais pas ou si peu ! A 13 heures, la radio se fait plus précise : il s'agit bien d'un attentat à Paris, à 50 kilomètres de chez moi. Les morts sont nommés, les premiers témoignages se font entendre ! Une grande tristesse m'envahit, j'aimais bien ces dessinateurs. Pendant les années 70, nous achetions « Charlie Hebdo », « la Gueule Ouverte ». C'est un peu ma famille, là, dont on parle sans arrêt à la radio, à la télévision. La nostalgie est présente, je suis pensive, sur le canapé, je me remémore en silence et je m'endors, une heure ou deux, je ne sais plus.

Au réveil, je m'aperçois qu'il ne s'agit pas d'un cauchemar. Et pendant 3 jours, l'horreur va continuer sur toutes les chaînes, toutes les radios. A la tristesse font place l'incompréhension et la colère ! Comment arriver à penser lorsque les événements défilent à toute vitesse et en direct. Les enfants ? Où sont-ils ? que pensent-ils ? Et la petite fille qui affiche sa perplexité devant les barrières envahissant l'entrée de l'école. En grande section maternelle, elle a compris « que c'était à cause des méchants » ! Très vague comme explication ! Mais comment expliquer quelque chose que je ne comprends pas moi-même !

Pontoise, ville de Charb, se mobilise pour la manifestation du dimanche suivant. Je choisis la campagne, le Vexin pour témoigner d'une réaction républicaine. Là je retrouve des voisins, des amis, des élus de la Région. Au-delà des divergences politiques, le rassemblement est massif. De la tristesse à la colère, je suis

presque passée à la satisfaction devant la solidarité exprimée. Que reste-t-il de tous ces bruits un mois après? La tristesse est toujours présente, la sidération aussi et la colère bien présente devant l'annonce de la montée d'un parti extrémiste. Mais que faire à part glisser un bulletin de vote qui ne sera probablement pas pris en compte?

Régine Loubière

Penchée sur ma feuille, le silence rode. Tout le monde est concentré. Juste le bruit d'un stylo qui gratte une page, tel un patineur sur la glace, il se déplace en dessinant de jolies courbes, quelques saltos avant, de petites pirouettes, il saute avec élégance au-dessus de quelques voyelles, pour venir se poser tel un bel oiseau sur sa branche, décrivant la barre du T. Bientôt, l'inspiration va manquer, ou tout simplement le temps. Il viendra s'échouer épuisé ou frustré au bout de la dernière, l'ultime phrase, celle qui n'était pas destinée pour la fin de ce merveilleux voyage.

Le temps est à la grippe, bronchite et autres gastros. Quelques absents, grippés ou coloscopisés, vont rater l'écriture d'un texte à travers les bruits. Nous. Les présents, en forme ou en voie de guérison avons raté le bruit des glaçons. Marie-Thérèse avait les verres en prévision, mais aucun n'a pensé aux provisions. A défaut d'un joli bruit de bouteille qui se vide dans un verre qui se remplit, les seuls bruits qui nous entourent : l'absence des quelques compagnons, l'église qui sonne l'Angélus, des doigts qui se baladent sur un clavier, une gomme qui efface un mot mal utilisé, une toux de fin de bronchite, des sons inquiétants de mon voisin d'en face, le bruissement d'une voiture sur les cailloux qui m'ont fait croire un instant à une averse de grêlons, le frottement d'une main sur le papier, tout est calme et si bruyant.

Plus un bruit. La maison est endormie. J'ai pris un livre et me suis installée confortablement au fond de mon canapé. Enveloppée dans un plaid, j'hume l'arôme d'une tisane fumante. Le crépitement de la cheminée me berce pendant ma lecture, une chouette au loin hulule, une moto passe dans la rue, mon fils tousse au fond de son lit, la lapine dans sa cage émet des bruits dans son sommeil, le chien jappe sur son coussin. Rêve-t-il ? Un avion passe. Je suis fatiguée, je vais me coucher. Qu'avais-je dis? Plus un bruit?

5 février 2015

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Françoise Poirier, Paulette Teindas, Régine Loubière, Annie Maugard, Guy Teindas, Patrick Futersack, Christiane Rosset,

Anne-Marie Marchay, Éric Rondeau
La petite marchande de prose de Daniel Pennac
Retournement de situation
.....

Alain Huré

1-La rue

La Comédie Française luisait sous la pluie fine du soir. Sur le trottoir qui reflétait les feux des voitures bloquées au feu rouge, les passants marchaient rapidement, pressés de rentrer en banlieue après une journée de bureaucratie pénible. Ils avaient le regard baissé, le pas rapide pour aller s'engouffrer dans la station de métro proche. Seul un homme, près des colonnes du théâtre, ne bougeait pas, il tournait la tête vers la foule qui s'écoulait devant lui. Vieux, le cheveu rare, les traits tirés de fatigue, un pardessus sans forme au col relevé le protégeait mal du froid et du vent qui prenait la rue en écharpe. Il pataugea dans une flaque d'eau quand il s'avança maladroitement vers une femme qui passait à sa portée.

-Euh, m'dame...

-Poussez-vous, sursauta-t-elle.

Et, frissonnante, elle accéléra vers la bouche de métro. L'homme haussa les épaules et tendit la main vers un homme en blouson qui lisait l'affiche du programme.

-M'sieur, je peux ?...

Le blouson se secoua pour faire lâcher le pardessus qui avait eu le culot de le toucher.

-Je ne donne jamais dans la rue. Bonsoir.

Et avant que l'autre ait pu dire un mot, il tourna le coin du théâtre et disparut dans la foule. Les épaules de l'homme au pardessus s'affaissèrent encore plus, son regard était vide, il n'osait plus arrêter personne. La pluie ruisselait sur son col, devant la Comédie Française se jouait une tragédie. C'est ce que je me dis en m'approchant, une main dans la poche de mon imper pour y chercher une ou deux pièces. Il eut l'air surpris de me voir marcher directement sur lui, habitué à voir le flot se scinder pour l'éviter. Il leva une main timide vers moi.

-M'sieur ?

-Oui ? souriait-je, sortant la monnaie de ma poche ?

-C'est où la rue Danièle Casanova, je ne suis pas du quartier et personne ne veut me répondre...

2-La scène

C'était la première fois que je le faisais, c'est François qui me l'avait demandé.

-C'est rien, c'est facile, tu verras, tu entres, tu grimpes sur l'estrade, deux mots et c'est tout.

C'est tout, tu parles, je suis d'une timidité crasse, je rougis dès qu'on me regarde et l'autre qui me demande de faire le Père Noël devant une centaine de personnes. Et moi, timide, je n'ose même pas lui dire non.

C'est comme ça que j'attends derrière la porte arrière de l'Orangerie, en costume écarlate, moi aussi, seule la barbe en coton éclate de blancheur. J'ai un sac avec quelques jouets sur l'épaule, je tremble. François me rassure.

-Ils t'appellent, tu traverses la salle, tu leur dis bonjour et tu laisses le maire continuer, c'est quand même pas la mer à boire.

Si... pour moi, oui, mais c'est trop tard, les gniards hurlent à en faire s'écrouler les parois mon nom, enfin celui du Père Noël. La porte s'ouvre, François me pousse, je ne peux plus reculer.

Les hurlements redoublent, dans un état second, je marche jusqu'à l'estrade, des petites mains me touchent au passage, je monte vers le maire qui me tend un micro pour que je dise mon mot. Je l'agrippe et me tourne vers la foule...

Et je parle, je parle, je les salue, j'improvise, je vais d'un côté de la scène à l'autre sans cesser de bavarder, de m'adresser aux gamins que je vois au premier rang me regarder admiratifs, je prends les cadeaux, un par un et je les distribue à chacun, ils montent sur scène, m'embrassent, les parents me photographient. Derrière moi, on me l'a dit plus tard, le maire essayait désespérément de récupérer son micro.

Ce fut la fin de ma timidité et, depuis, je peux affronter n'importe quel public, récitant, chantant, jouant sans plus aucun trac... sacré Père Noël !

3-Ma vie

Dernier enfant d'une famille de 23, ma mère fut sauvée par la tardive découverte de l'homosexualité de mon père, heureusement pour moi, il la découvrit après m'avoir conçu. Elevé entre une mère et 3 pères, mes parents s'étant remis en ménage, preuve que l'expérience n'apprend décidément rien à personne, souffre-douleur de mes frères et sœurs, mon génie précoce les rendant d'une jalousie féroce, je dus déployer des astuces infinies pour me nourrir à ma faim, il faut dire que ma mère cuisinait mal, gras et mal, copieux mais gras, les plats indigestes qu'elle jetait par poignées glissantes dans nos assiettes firent de ma fratrie une tribu d'obèses qui nous obligea vite à déménager au rez-de-chaussée de l'immeuble, le plancher du septième et l'ascenseur ayant montré des signes évidents de rupture imminente, je me faufilai donc dans la vie entre ces masses adipeuses et décul-turées, le seul livre ayant passé notre porte étant le catalogue Ikéa et la télévision, que dis-je, les télévisions,

restaient branchées 24 heures sur 24 sur des chaînes débilés, commerciales et adeptes du décervelage total par l'infusion à hautes doses de séries américaines, de télé-réalités et de jeux crétins.

Je pensais trouver une main tendue au sein de l'école, las, je n'y trouvais que persécutions mesquines et humiliations diverses aussi bien de la part de mes camarades de classe que de la dizaine de professeurs abrutis qui appliquaient à la lettre les recommandations absurdes des différents ministres sans réfléchir en attendant la prochaine grève et leur nomination dans un collège du sud de la France ou sur une île des Antilles.

L'armée me tendait les bras ou plutôt me convia fortement à venir passer un an dans une de ses riantes casernes pour me former à de nouvelles formes de vexations et de dégradations que je traversais sans trop de dégâts, rien d'important, quelques fractures diverses et des dommages psychiques minimes qu'une thérapie psychanalytique régla sans trop de problème en une douzaine d'années.

Je ne vous parlerai pas de mes rapports avec les femmes, il faudrait plutôt parler d'une quasi-totale absence de rapports mais je ne veux pas vous faire pleurer sur mon sort, le jour ne s'y prête pas, ce jour où je suis élu à la présidence de la République, je voulais juste vous faire comprendre que je suis blindé et prêt à affronter n'importe quelle crise. Je vous remercie, mesdames et messieurs.

Paulette Teindas

C'était vraiment imprévu. Les sondages étaient au plus bas et les insultes fusaient de partout.

Quelle honte, tu as vu sa dégainée, non mais c'est lamentable; regarde le costume, et il ne sait pas quoi faire de ses mains, etc. etc. etc...

Dans les foyers c'était à qui mieux mieux ; à chaque apparition ou discours télévisés, la critique était au plus haut, et le lendemain la cote au plus bas .Vraiment destiné au placard à balais pouvait-on entendre. Et pourtant il a été mignon dans sa prime jeunesse estudiantine, avec sa coupe de cheveux à la Beatles et son sourire enjôleur !

Et bien non ! En dehors de toute idée politique, les gens ne se reconnaissaient pas, et le plus français des français refusait cette représentation nationale à l'étranger.

Mais surprise! L'affaire Charlie qui a ému toute la France a donné à notre président l'occasion de réagir et montrer qu'il n'est pas celui qu'on pense.

Il s'engage, monte le ton, les sourcils se froncent les lèvres se pincent, le regard perçant il montre enfin de l'assurance;

L'opinion des Français commence à basculer : Ah! Enfin... Ou : il n'a pas été si mal !... Ou: il a agi enfin en président!!

Les sondages remontent en sa faveur. Il en est conscient et prend chaque jour plus d'assurance.

Le placard à balais n'est pas loin et à l'intérieur d'autres balais attendent malicieusement son retour.

.....
Guy Teindas

Dans l'échelle des douleurs, les coliques néphrétiques se situent dans la partie haute : de 1 à 10, c'est de l'ordre de 9 et demi.

Une jeune femme enceinte de quelques mois passait ses journées à se reposer car sa grossesse posait problème. Son médecin avait insisté pour qu'elle se ménage (sans faire de ménage !), en attendant des jours meilleurs.

Un soir, son mari de retour de son travail, la trouve en larmes se tordant de douleurs dans l'abdomen. D'abord très inquiet, il tenta de la calmer avec douleurs vu son état. Rien n'y faisait.. La scène se répéta plusieurs jours d'affilés, au point que son mari perdit patience et s'écria : « petite douillette, comment supporteras-tu l'accouchement si un simple mal de ventre te produit de tels effets ? »

Il prit néanmoins la décision d'accompagner son épouse chez le gynécologue qui, devant les symptômes réprimanda véhémentement le mari en lui disant « Vous êtes un inconscient de laisser souffrir votre épouse. Elle est en pleine crise de coliques néphrétiques. Il faut impérativement la traiter à la morphine et lui faire boire 2 litres par jour. »

L'histoire se déroule dans un pays d'Afrique du Nord où les infirmières sont rares et encore plus quand on habite un bled isolé. Devant les circonstances, le mari s'improvisa infirmier et apprit à piquer. Seringues en verre, stérilisation à l'eau bouillante, diverses sortes d'aiguilles, etc, etc. et on pique dans la zone supérieur externe ; Il s'y prenait assez bien et éprouvait une certaine fierté d'avoir découvert de nouveaux dons !!! Tout rentra dans l'ordre grâce au traitement.

Oui mais voilà. Quelques jours plus tard, c'est le mari qui ressentit d'intenses douleurs dans le bas ventre au point de se rouler par terre. Ayant encore les ampoules de morphine, il supplia son épouse de le piquer, car sans aucun doute il s'agissait de la même pathologie que sa femme. Avec la seringue prête à l'usage, elle fit une première tentative qui fut un échec total, puis une seconde. Le geste insuffisamment énergique avait provoqué la pliure de l'aiguille sans aucune pénétration de la peau, pourtant douce de la fesse...Elle pleurait, avait peur de faire mal.

Alors, la douleur s'associant à la rage, l'homme prit l'aiguille, la redressa approximativement et sans stérilisation, se piqua violemment.

L'histoire raconte que, depuis, il fait l'opération lui-même quand on lui prescrit des piqûres intramusculaires

.....
Marie-Thérèse Leroy

RACHID

Rachid, le cheveu hirsute, tire brusquement le papier de l'imprimante :

- « Putain, j'ai écrit, ça, moi ? »

Rachid regarde la feuille, la relit à voix haute, c'est drôle, il s'entend parler.

- « Le rythme, fais attention au rythme » lui dit Alex.

- « Quoi, le rythme, j'm'en fous du rythme. Moi je regarde cette feuille, ce texte. Putain, j'ai écrit ce texte moi, tu t'rends compte ! »

- « Bien sur que c'est toi, mais en le lisant garde la musique dans ta tête, le rap, c'est saccadé, recommences, lis à haute voix, allez, démarres »

Les autres s'approchent, ce Rachid a écrit un texte, et qui a de la gueule, c'est certain, sinon Alex s'arrêterait pas ! Il est comme ça Alex, il passe, il regarde, reprend un mot, une phrase « tu es sur que c'est ça que tu veux dire ? ». Alex aide à préciser sa pensée. C'est magique quand il est là. Tout ce qui est banal devient géant. On se sent exister, devenir différent. C'est super ! Il est super Alex ! Rachid en a conscience aussi. Si son texte, il est là, sur papier, c'est grâce à Alex. Mais il peut pas lui dire, il veut pas fayotter !

Alex se dit qu'il est sacrément urgent que Rachid se réapproprie son fameux texte :

- « Allez, tu nous le redis, un effort et ar-ti-cu-les !

Rachid guette des yeux Sonia. Il se rappelle hier soir, à la répétition théâtre. Sonia a insisté pour qu'il imagine cette scène entre les 2 personnages : « Tu dis que tu ne sais pas écrire, d'accord, et bien inventes et tu nous racontes »

Il s'était laissé aller, ...il en a rêvé toute la nuit.

Pour une fois, il n'a pas fait de cauchemars. D'habitude, il y a ce rêve récurrent « où un écureuil et un lapin se bagarrent dans l'eau, se sautent dessus et se tirent du feu dessus ». Et bien il l'a écrit. Et il a brodé autour, il en a fait une histoire, c'est venu tout seul comme ça ». Et Alex, il l'a aidé à le taper, et maintenant, c'est imprimé.

Lui, Rachid, il a fait comme dans les livres, grâce au correcteur d'orthographe, mais surtout grâce à Alex. Et miracle, il n'a reçu aucune baffé. Il n'a même pas eu à dire « même pas mal ». Bon c'est vrai qu'Alex n'est pas sa mère, ni l'autre brute, là, le copain de la mère qui

.....
passe quand il en a envie pour foutre la merde.

Ça, non ! du tout. Alex est Alex, c'est tout ! Un type qui fait du multi media à la maison de quartier et c'est vraiment quelqu'un !

- « Ce soir, on enregistre, tu reviens à 20 heures ».

Ça c'est trop ! Déjà, regarder son texte et ce soir, entendre sa voix sur un cd. Les autres disent « c'est incroyable, ton histoire, mais c'est quoi ce loup-garou qui te mange tout cru comme une saucisse quand tu as 8 ans ? »

Alex intervient : « Rachid n'a pas à expliquer ! Il doit s'entraîner à lire son texte pour ce soir »

Alex veille qu'on ne l'emmerde pas avec des questions débiles.

Et le lendemain, c'est fait, ce CD, il est là devant lui, il l'écoute et il l'écoute : le type qui parle, est-ce vraiment lui ? L'histoire qu'il raconte, est-elle vraiment arrivée ?

Si tout cela était aussi important, Alex ne serait pas entrain de lui dire : « tu entends, ça c'est bien, tu l'as bien articulé, mais là maintenant tu aurais pu y mettre un peu plus d'interrogation, comme si tu posais une question, tu vois ce que je veux dire ou non ? »

Finalement ce qui est important c'est Alex, sa volonté de réaliser à tout prix ce CD ;

Et maintenant Rachid dit à haute voix : « Putain, il est de moi ce CD ».

.....
Régine Loubière

Tel est pris qui croyait prendre. En voici un retournement de situation. Mais qui a été pris ? Qui a voulu prendre ? Les événements du 7 Janvier 2015, en voilà un bon exemple. Une minorité a cru anéantir la liberté, mais la solidarité de tout un peuple a été plus forte.

Hier, en visionnant une vidéo sur internet, j'ai vu un gars qui sur France Inter, la guitare à la main, chantait: « Coulibaly, Coulibalo » ou comment expliquer le terrorisme aux enfants ? C'était à mourir de rire, sans euphémisme aucun. Pour ne citer qu'un passage, :

- « Vous étiez des illettrés, car croyant être hyper chés, vous n'aviez pas lu Hyper Cacher ».

Un truc dans le genre. En voilà un retournement de situation. Non ? Ne dit-on pas « La roue tourne » ? C'en est un aussi. «Avoir les yeux plus grands que le ventre». Les yeux disent oui, mais l'estomac, lui ?

.....
.....

19 février 2015

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Guy Teindas, Anne-Marie Marchay, Christiane Rosset, Patrick Futtersack, Annie Maugard, Françoise Poirier, Paulette Teindas, Régine Loubière, Éric Rondeau

.....
Jeux. Brèves de pouvoir. Pensées positives. X parle de Y à Z. Exercices de style à propos d'un même tableau

.....
Patrick Futtersack

1er Sujet

1- **«Il faut faire des enfants sur une grande échelle» (Michel Debré) :**

Je n'ai pas voulu essayer car je sais qu'en haut de l'échelle, au sommet, c'est le début d'une descente dangereuse.

Alors j'ai préféré rester dans mon lit pour assouvir plus prudemment ce devoir patriotique.

2- **«La guerre est une chose trop sérieuse pour qu'on la confie aux militaires» (Georges Clémenceau) :**

Ceci est le fruit de la parole d'un grand homme. C'est le fruit qu'on fit de sa réputation acidulée.

2ème Sujet

- «Préfère un POURQUOI» à un «POURQUOI PAS»: Alors, POURQUOI ce choix, et POURQUOI PAS ce choix ? Il est vrai qu'un POURQUOI PAS a tendance à couper court à une interrogation qui s'adresse à toi, à une conversation.

Par exemple, si on te dit «La pluie est une promesse d'éclaircie», et que tu réponds «POURQUOI PAS», la conversation est finie, alors que si tu réponds «POURQUOI», eh bien ton interlocuteur va se faire un plaisir de t'expliquer POURQUOI l'éclaircie va nécessairement suivre la pluie.

Cet exemple t'explique POURQUOI il est préférable de choisir POURQUOI au lieu de POURQUOI PAS, mais si tu en as assez de mes explications, je ne te demanderai pas POURQUOI, et bien sûr, tu auras le droit de m'arrêter, et POURQUOI PAS de passer à un autre sujet

3ème Sujet

Dis , Guy, tu es à côté de Marie-Thérèse. Alors, je ne veux pas spécialement te parler d'elle parce-que tu la connais aussi bien que moi, mais reconnais qu'elle te sort des sujets d'écriture pas possible sortis de derrière les fagots.

C'est à croire qu'elle nous cherche, quoi. Qu'en penses-tu ?

4ème Sujet

La Joconde. Style d'écriture: PHYSIQUE.

Je regarde ce tableau célèbre, la Joconde, portrait réalisé par celui qui était tout autant peintre de génie, qu'un précurseur extraordinaire d'un grand nombre

d'inventions dont les principales ressortaient surtout des sciences physiques fondamentales, inventions qui furent toutes réalisées par la suite.

Quant à la Joconde, son physique ne cesse de subjuguier, et surtout son fameux mystérieux sourire qui n'a jamais cessé de faire couler de l'encre.

Alors, en rapprochant ces deux domaines, on peut se demander si Léonard de Vinci n'a pas exploité au maximum de son art et de ses compétences techniques et inventives, tout ce que le mot «physique» pouvait recouvrir dans l'intégralité de l'acception de ce mot.

.....
Guy Teindas

1er sujet

Un homme d'état africain en voyage officiel dans un pays francophone est invité par son homologue à dire un petit bonjour au micro. Il se précipite alors et dit : « Bonjour micro »

La situation économique du pays était proche du précipice. Par bonheur, nous avons fait un grand pas en avant.

Chaque jour est une page blanche. Alors, pourquoi, chercher à l'écrire si demain elle sera toujours blanche.

Un échec est une victoire de demain. Du négatif il sort toujours quelque chose de positif....Même en photographie.

Manger, boire dormir et rire sont les quatre piliers de l'existence ; moi, j'en compte sept comme sur un menorah, j'y ajoute fumer et faire l'amour.

La vie est trop courte pour ne pas perdre son temps. Mais attention, il est fatigant de ne rien faire.

La simplicité est la plus grande des richesses. Vivent les simples d'esprit, le royaume de Dieu leur est ouvert.

2ème sujet

La Joconde style LOVE STORY

C'est le plus beau nom que j'ai jamais entendu :
Lisa, Lisa, Lisa, Lisa, Ma Lisa

Je viens juste de rencontrer une fille dont le nom est Lisa, et soudain j'ai compris combien ce nom est merveilleux, Lisa, Lisa, Lisa

(Texte original de Westside story: *That's the most beautiful name I never heard, Maria, Maria.....*

I just met a girl whose named Maria, and suddenly, I thought how wonderful a name could be, Maria, Ma-

ria. Maria.....)

.....
Alain Huré

1- Brèves de pouvoir

- Son bras droit est arrivé à la force du poignet, en jouant des coudes, ventre à terre. Il a eu du nez, au pied de la lettre...

- Contre ceux qui en tiennent une couche, fuyons ! Ils touchent en liquide des pots de vin de la part d'une administration coulante, de ministres trop cools...

2- Pensées positives

- 1 tête, 2 bras, 2 pieds sont les meilleurs outils du monde. J'ai essayé de planter un clou avec mon poing, faute de marteau. J'ai dû m'y prendre comme un pied, j'ai été obligé de faire réparer mon outil par un chirurgien, il a pu récupérer le clou sans dommage. Heureusement, j'ai un deuxième outil à l'autre bras. A moins que j'essaie avec le front...

- La pluie est une promesse d'éclaircie. Sauf dans certains coins de Bretagne où elle précède le crachin, l'averse, la tempête, l'ondée, la giboulée, la rincée... mais, pas de précipitation, le déluge n'est pas pour demain.

- Un échec est une victoire de demain. Mais il ne faut pas remettre à demain les lauriers qui ne seront cueillis qu'après-demain quand la veille verra le jour d'après remplacer le naufrage d'hier, nouveau jour qui verra l'aube se lever sur un lendemain chantant à ne pas remettre aux calendes grecques les espoirs de jadis... Rendormons-nous !

- Préfère un pourquoi à un pourquoi pas. Réflexion du commandant Charcot, avant de couler.

3- Alain parle à Anne-Marie de Christiane

Anne-Marie, tu sais que Christiane chante à la chorale de l'église, soprano, une voix de tête, de tête bien faite et bien pleine. Veux-tu faire partie d'une chorale qu'on organiserait, contre-alto t'irait bien, tu aimes bien être contre, je serai basse, très basse, quasiment au ras de la note. Chantons !

4- Tableau, style musique

Mona Lisa, Mona chanta, elle chante encore le grand air de la femme mystérieuse, sous l'archet enchanté de Léonard de Vinci, musical, l'accord parfait du concert des couches fines, arias aériennes qui, au fil des temps, sur ta portée, nous offrent la clef de sol de la sympho-

nie de ta beauté... un soupir, un silence.

Marie-Thérèse Leroy

Brèves de pouvoir inventées :

« Rien ne sert de gémir quand on peut garder le sourire en toute occasion » (ministre éducation nationale)

« Tout vole au-dessus de ma tête, ça vole pas haut, que des coups bas et de toutes parts ! Alors je pratique la méditation, à la place du Taïchi, je me fais moins remarquer, et je reste zen ». (Président de la République).

« Accéder au pouvoir me donne des ailes. Le problème, c'est que ne sais plus où aller ». (Un élu)

Pensées positives

Une tête, deux bras, deux pieds sont les meilleurs outils du monde. Mais quand la tête ne fonctionne plus, tu fais quoi ? Quand tu t'alzeimérises ? C'est galère... pour les autres ! Toi, tu planes, mais autour de toi, ils s'agitent ! Sans compter les implants dans les deux yeux, les acoustiques dans les oreilles et les dents qu'on te remplace comme si tu avais gagné au loto ! Et attends, y a pas que la tête qui peut déjanter ! Les bras et les jambes j'te dis pas ! Avec toutes les prothèses qui se bousculent, tu ressembles à un robot ! Et voilà, c'est ça ton avenir, grâce à l'outillage informatique. Faut vivre avec son temps ! Tu remplaces tes meilleurs outils par de l'innovation en progrès incessant !

12 mars 2015

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Guy Teindas, Anne-Marie Marchay, Patrick Futersack, Régine Loubière

Maison de Hopper. A partir de la date indiquée, décrire qui est passé, ce qui est arrivé, les familles... comment la maison s'est transformée, sur cinquante ans.

Alain Huré

1929. La maison, petite maison blanche, aux volets clos, est habitée par un bucheron et sa femme. Le bucheron a bucheronné comme un fou pour chauffer sa famille, les deux cheminées en brique rouge, hautes, en témoignent. Il a tant bucheronné, le brave bucheron, que plus un seul arbre n'est debout autour de la maison, plus un arbuste, rien alentour, tout a été brûlé dans l'âtre. La famille se désole. Il faut préciser que, en plus de manier la hache comme un dératé, Wilfrid, c'était son nom, lutinait son épouse Gloria comme un

furieux, il faut dire qu'elle était belle, la Gloria à cette époque. C'est la raison pour laquelle les volets restaient toujours fermés, le manque de végétation ne cachait rien aux voisins des Williams, c'était leur nom au couple de bucherons. Sept enfants étaient nés de leurs ébats torrides, sept garçons, du plus grand, Averell, au plus petit, qu'on appelait Little Poucet. Petit mais futé, le Poucet, il comprit le premier qu'en 1929, la Grande Dépression, avec des majuscules pour faire encore



plus peur, allait toucher la fermette. Elle la toucha le 12 mars à 18 heures trente. Wilfrid regarda sa hache, sa femme et ses sept garçons. Il regretta d'abord de ne pas avoir acheté un congélateur assez grand mais, tant pis, alors, il décida d'aller perdre ses enfants dans la forêt profonde. « Quelle forêt ? », lui dit Gloria, quand il la lutina le soir en lui expliquant son projet. En effet, l'arbre le plus proche de la maison était à trente-huit kilomètres. « Ah ! », dit enfin Wilfrid, en américain et en aparté, car il parlait les deux langues. « Qu'à cela ne tienne, nous allons les disperser... », conclut-il sur Gloria et ils s'endormirent tous deux du sommeil du presque juste.

C'est ainsi que les enfants partirent de la petite ferme du Wyoming pour essaimer dans le vaste monde. Le bucheron les envoya aux quatre coins du pays sous des prétextes d'autant plus fallacieux que les enfants n'y comprenaient rien. « Va jusqu'à l'océan et rapporte-moi du loup de mer », dit-il à Averell en lui montrant le nord alors que tout le monde sait qu'au nord, il n'y a que des corons. John fut envoyé au sud avec une commission aussi débile, celle de rapporter un roman de Marc Lévy intéressant, Jack à l'est, Mickael à l'ouest... Le père inventa même trois autres points cardinaux pour ses trois plus jeunes enfants. Little Poucet, prévoyant, avait empli ses poches de cailloux, il partit vers son destin, marchant laborieusement à cause des 97 kilos de pierre, il était très, très, prévoyant, Poucet.

Débarrassés de ces sept fardeaux, le cœur léger, les parents se remirent au lutinage mais en prenant leurs précautions, ils avaient appris ! Comme la maison était toujours close, les volets ne pouvant plus s'ouvrir à cause de l'humidité, ils ouvrirent une maison close, « a close house », comme ils disaient dans le Wyoming. La maison prospéra, l'abattage, le bucheron connaissait. La guerre passa, la maison prospéra encore plus, il n'y a rien de tel qu'une guerre pour développer la libido du mâle du Wyoming.

Ils eurent même, plus tard, dit-on, la visite d'un directeur du FMI, mais chut.

Cinquante ans plus tard, les enfants, fatigués, retrouvèrent enfin le chemin du retour. Ils ne reconnurent pas leurs deux vieux parents dans ce couple gras, liftés, qui se balançait dans des rocking-chairs de luxe, servis par de ravissantes jeunes filles à l'allure peu farouche. Ils étaient fourbus, les sept fils, surtout Poucet qui n'avait toujours pas jeté ses kilos de cailloux.

« J'ai une autre liste de courses pour vous, les enfants », dit Wilfrid en souriant... c'est toujours cinquante ans de gagnés, pensa t-il.

.....
Régine Loubière



Le 21 mars 1922, dans une petite bourgade du Minnesota, la famille Wells emménage dans leur nouvelle demeure. John Wells, employé des chemins de fer américains vient de recevoir une promotion. Il a été nommé garde barrière. Le couple Wells est heureux. Le salaire de John a augmenté et Martha, sa femme, qui attend leur cinquième enfant, est ravie de s'installer dans une plus grande maison, de surcroît, sans loyer, car la promotion comprend un logement de fonction fourni par la compagnie. Leur train de vie (sans jeu de mot) va changer.

Ce qui tombe bien car leur fille aînée Mary, âgée de 11 ans, doit partir dans un internat de Fergus Fall à quelques kilomètres de chez eux. John Junior et Jack,

les jumeaux âgés de 9 ans et Juliet, 5ans, intègrent l'école communale à deux pas de la maison. En ce jour de printemps, le temps est à l'orage, le vent souffle violemment, les arbres plient, et quelques branches mortes volent dangereusement. Malgré les recommandations de son mari, Martha, pour que les choses aillent plus vite, décide du haut de ses 7 mois de grossesse, de récupérer quelques ustensiles de cuisine au fond du fourgon. Elle ne voit pas la branche qui vient se fracasser contre le bas de son dos. Le choc est si violent, que Martha se retrouve pliée en deux sous le véhicule.

Dix années se sont écoulées depuis l'arrivée des Wells dans cette jolie maison près du passage à niveau. Cette maison qui promettait de merveilleux moments, subitement stoppés par ce malheureux jour de printemps 1922. Martha depuis son terrible accident n'a plus été la même. Elle en perdit son bébé. Le médecin du village leur annonça tristement que Martha ne marcherait plus. Il a fallu aménager le rez-de-chaussée de la maison pour que la jeune femme puisse se déplacer aisément. John dut embaucher une jeune fille pour l'aider. Du fait de la proximité de son travail, il pouvait être présent le plus souvent possible.

Les enfants ont grandi. Mary, jeune diplômée et nommée institutrice dans sa petite ville du Minnesota, est revenue vivre dans la maison de ses parents. Elle s'est très vite rendue compte que Nina, l'aide-ménagère embauchée dix ans plus tôt, était devenue pour son père, plus que ça. Elle se tut auprès de sa mère et n'en dit rien à son père. Prétextant son retour et l'âge de ses frères et sœur, elle congédia Nina, non sans sous-entendus. Les jumeaux, quant à eux, reprirent l'affaire de leur patron chez qui ils avaient été apprentis. Ce dernier, n'ayant ni famille, ni héritier, considéra très vite John Junior et Jack comme ses propres enfants et décida de leur céder sa petite entreprise. Juliet continuait ses études dans le même internat que sa sœur.

Le 25 juillet 1944, sous un soleil d'été, Mary, en ce début d'après-midi, boit sa citronnade à l'ombre de la terrasse. Elle s'est mariée en août 1933 avec Armand, le cantonnier du village, ont eu 3 enfants. Sitôt mariés, ils se sont installés dans la maison près du passage à niveau. Alors que Mary était de retour depuis un mois, Martha avait mis fin à ses jours. Elle était partie un matin seule, en fauteuil roulant, s'était installée sur les rails, dans un virage, où elle était certaine de ne pas être vue. Femme de cheminot, elle connaissait bien les horaires du passage du train. Pour ne pas laisser son père seul, Mary, en accord avec Armand, s'était installée avec sa petite famille dans la maison près du passage à niveau. Les jumeaux appelés pour le débarquement en Normandie, reposent dans le cimetière

militaire d'Omaha Beach.

Le téléphone retentit dans le salon, Martha quitte la terrasse pour répondre, John qui fut plus rapide est effondré sur le sofa. Les larmes lui coulent le long de ses joues creusées par le temps. Juliet a été retrouvée sans vie, par un promeneur, dans une ruelle de Devils Lake, dans le Dakota du Nord. Le shérif de la ville les attend pour identifier le corps. Un petit sursaut d'espoir surgit, car Juliet n'est pas dans le Dakota du Nord, mais dans le Minnesota pour ses études. Pourtant, les papiers qu'elle a sur elle ne laissent aucun doute aux enquêteurs.

Cette année-là, Juliet entame une nouvelle année d'études supérieures. Le soir, elle travaille comme serveuse dans une cafétéria de Fergus Fall, non loin du campus. Très vite, elle tombe sous le charme d'un jeune routier, de dix ans son aîné. Sa belle gueule et son beau parler, ne laissent pas Juliet insensible. Lorsqu'il lui propose de partir avec lui, elle n'hésite pas une seconde. Elle informera sa famille, une fois installée. Mark a une opportunité dans le Dakota du Nord, bon job, bon salaire, Juliet reprendra ses cours, et ils s'installeront dans un bel appartement. Pour le moment, ils séjournent dans un Motel. Un soir, alors que Juliet sort de la salle de bains, Mark lui annonce qu'il doit faire une livraison pour son patron, il en a pour un petit moment, pas la peine de l'attendre. Elle prend un livre et s'allonge sur le lit après avoir mis sa nuisette.

Au milieu de la nuit, la main de Mark lui caresse lentement la cuisse, soulève la nuisette. Dans un demi-sommeil, Juliet se laisse aller au désir, la main de l'homme monte jusqu'à ses seins, et s'allonge sur son corps, Juliet s'aperçoit mais trop tard, que l'homme qui commence à la pénétrer n'est pas Mark, elle veut le repousser, s'extirper de cette étreinte qu'elle refuse, mais l'inconnu est trop lourd. Il lui maintient les deux poignets et de son autre main l'empêche de crier. Sous la brutalité de son étreinte et son excitation, l'inconnu ne sent pas qu'il viole une morte. Son affaire faite, il se rhabille et sort de la chambre. Sur le parking, il tend rapidement quelques billets à Mark, lui promettant d'autres visites. Le routier, un petit rictus de satisfaction, se saisit d'une bière dans la glacière de son camion, patiente une petite demi-heure, laissant le temps à son nouveau gagne-pain de se remettre.

En entrant, il est surpris de la trouver dans la pénombre. Il ne prend pas la peine d'allumer, se contentant du reflet de la pleine lune. Il laisse tomber les billets gagnés sur la jeune défunte, et la félicite pour sa nouvelle carrière de putain. Ne tenant plus de ce silence, il la secoue et constate enfin l'état de Juliet.

La suite, on la connaît. Le corps est retrouvé le lende-

main matin dans un container. On ne retrouvera pas le routier.

Lorsque l'enquête se fera auprès des patron et collègues de Juliet, tous seront unanimes.

Juliet était très discrète et secrète. Elle était toujours seule, on ne lui connaissait aucune liaison. Il en fut de même avec son école.

De ses quatre enfants, John n'a plus que Mary qu'il va chérir jusqu'à sa mort, en 1952, à l'âge de 60 ans. Un matin ne le voyant pas pour le petit déjeuner, Mary le découvrit dans son lit. Son cœur avait cessé de battre dans la nuit.

La petite famille fut contrainte de quitter la maison près du passage à niveau et se relogea dans une demeure proche du centre ville. Leur petite vie se déroula sans souci. Les trois enfants de Mary et Armand, après de brillantes études et de beaux mariages, leur offrirent le plus beau cadeau, la joie d'être grands-parents.

La maison des Wells, près du passage à niveau, fut rasée quelques années plus tard. La compagnie de chemin de fer américaine, ne trouvant aucun candidat pour le poste, la rumeur d'une malédiction aidant. Le passage à niveau fut automatisé.

Si vous passez un jour, au détour d'un voyage ou d'une promenade, dans la ville de Fergus Falls, vous verrez, non loin du passage à niveau, l'arbre qui fut le début des malheurs des Wells.....

Marie-Thérèse Leroy



Dans les Laurentides, une maison typiquement québécoise, à la fin des années 20. Imaginons René et Yvette, tous deux nouveaux mariés. Yvette est contente de son homme. Robuste, courageux, il veille à bien entretenir le foyer. Elle, elle se contente de ramasser en fagots les brindilles pour allumer le feu. C'est d'ailleurs comme ça qu'elle l'a rencontré son René dans le bois, il courait un caribou. Elle est tout de suite tombée en amour et trois mois après ils se sont mariés. Elle était

enceinte. Trop d'incertitudes sur l'avenir et la situation économique de l'époque (le krach boursier de 1929) ne permettaient pas de remettre au lendemain les décisions importantes. Tous les enfants sont arrivés, très vite, trop vite. Michel, l'aîné, s'est porté tout de suite volontaire pour le débarquement en Normandie. Un gamin! Ni René ni les larmes d'Yvette n'ont pu le retenir. Il repose désormais quelque part dans un cimetière du Calvados d'un petit village inconnu, auprès d'autres soldats canadiens. Puis la vie dans les Laurentides a continué. Les érables embellissent la forêt. Les filles sont parties à Montréal ou à Québec. Robert, le plus jeune des garçons, est resté seul dans la maison. Il passe le reste de sa vie à pêcher dans le Lac aux ours et à fabriquer du sirop d'érable. Il vend tous ses produits au marché de Sainte Thérèse. Il y rencontre souvent Raymond, dessinateur humoristique au Journal de Montréal. Raymond lui parle de la France, ça le fait rêver Robert ! Mais dans les années 80 Robert est retrouvé par des randonneurs, probablement tué par des cambrioleurs. La maison retournée, tous les souvenirs sont par terre, les bijoux d'Yvette ont été emportés. C'est une petite nièce de Robert, Hélène qui va reprendre cette maison. Avec sa famille, elle y vient toutes les fins de semaine. La maison est rénovée, elle brille maintenant au soleil des Laurentides. Tous les samedis soirs, Hélène prépare le saumon frais gigantesque à la grande joie de toute la famille. Huguette, l'aînée des filles, va partir l'été prochain en Europe. Elle compte bien trouver ce petit village normand où repose son grand-oncle Michel. Ensuite elle ira en Espagne puis en Italie.

Quel périple ! C'est ça les jeunes dans les années 2000: on finit les études, on voyage puis on tombe sérieusement en amour ! Chaque chose l'une après l'autre ! Quelle organisation, à frémir! se dit Hélène, mais c'est ainsi ! Et elle se blottit sur le canapé près du poêle nordique qui chauffe toute la maison.

Patrick Futtersack

Quel beau tableau que celui de Hopper, admiratif je suis de ce Hopper et sans reproche... Une modeste mesure bretonne, en haut d'une colline dominant la mer que l'on devine cachée au-delà en contrebas, face à ce phare historique destiné à balayer les horizons à 360° dès la nuit tombée, un utile phare fouilleur au service des courageux marins pêcheurs.

On ressent que cette petite maison, bien typique, n'a pu abriter qu'un modeste couple de notre France profonde, gens sympathiques et sincères, attachés à leur terre, à leur terroir, abri humain s'il en faut, qu'ils occupent depuis une dizaine d'années, depuis 1917

environ, suite à la mort du grand-père Amineux Leclodec.

On ressent aussi que cette maison semble être la gardienne de ce phare qui avait été entretenu par le fameux regretté grand-père, d'où le nom qui lui a été donné par les habitants du bourg : «Le phare Amineux», nom qui lui colle au crêpis pour toujours.

Depuis sa construction au cours du 19^e siècle, il paraît évident que rien n'a bougé dans cette maison, rien n'a été modifié, amélioré, aucun ajout ni lumière extérieure, ni même la moindre antenne TV ou parabole. Et plus encore, aucune distribution d'électricité aérienne n'apparaît. C'est à croire que seul l'éclairage au gaz du phare permettait à ces braves gens d'avoir une vie quelque peu nocturne.

Ce paysage inspire la quiétude, la sérénité, le calme, la sagesse, le bonheur peut-être, la tristesse sûrement, à moins que des enfants aient pu y être élevés, pour égayer un peu, qui sait? , loin de tout, loin du bourg, loin de l'école, loin de la vie trépidante, mais rien ne le laisse supposer : Les enfants c'est bruyant, cette maison est trop calme.

Je ne sais pas ce que sont devenus les héritiers du grand-père Amineux Leclodec, car j'y suis passé, pour les attendre en sifflant la haut sur la colline

avec un petit bouquet d'égline,

laï, laï, laï, Laï

il y a une vingtaine d'années, pratiquement plus de 50 ans donc après que l'on m'ait parlé de ces braves pêcheurs bretons.

Je pensais les rencontrer, les faire raconter leur vie passée sur ce modeste promontoire. Mais ils n'étaient plus là et personne du bourg ne s'en souvenait.

La maison était vide. Il faisait froid. Aucun nom sur la porte.

La cheminée inerte ne fumait pas, ou ne fumait plus...

Le temps passé m'avait totalement échappé. Seul leur phare fadet silencieux flottait au-dessus de ma tête.

26 mars 2015

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Marie Marchay, Christiane Rosset, Annie Maugard, Françoise Poirier, Régine Loubière...

.....
Nathalie Sarraute, « Enfance ».

Situation où un personnage se parle à lui-même

.....
Alain Huré

Bon, c'est parti pour huit heures, ça va, le siège est pas trop mauvais ce coup-ci, la table est à bonne hau-

teur... le commercial est en train de mettre les livres en tas, eh bé, il est optimiste, le mec, si on vend tout ça, c'est Austerlitz, on ouvre le champagne ! Il me regarde, je lui souris, il me sourit, il a les dents gâtées, il ferait mieux de ne pas... Je me lève, je m'extirpe, les autres stands du Salon se remplissent, les mêmes tables, les mêmes piles, les auteurs qui s'imaginent que la foule ne viendra que pour eux... Encore une chance que je ne suis pas à côté d'une peinture de la Bédé, je l'ai fait à Angoulême, la honte, toute la journée la cohue devant sa table, personne ne m'a vu, les types s'asseyaient sur mes bouquins, il y en a même un qui est monté sur ma table pour faire des photos de l'autre con... Ah, ça démarre, les visiteurs passent. Je les suis du regard, faut que je souris... j'ai l'impression d'être derrière une vitrine à Amsterdam. Tu viens, mon chou, je te ferai de jolis dessins, tu verras. Tiens, un gosse. Il feuillette, c'est déjà ça. Quoi ? Sale môme, tout ce qu'il trouve à dire c'est : vous savez que votre nom, ça veut dire « putain » en allemand ? Petit con, bien sûr que je le sais, on me l'a fait savoir assez souvent, tire-toi. Et merde, c'est quoi, ça, à trois mètres du stand, ils ont foutu un espace conférence, avec micro et baffles, les premiers à déblatérer, c'est sur le Grand Paris, l'urbanisme, c'est parti pour être chiant. Je vais regarder, trois auditeurs sur les chaises, et encore, il y en a un qui dort déjà. Reprenons la pose derrière ma table, je rebranche le sourire... Une femme, je préfère ça au gosse, elle a la cinquantaine, elle a l'air heureuse de voir les Diapasons... Ça la rajeunit, qu'elle dit, toute son enfance, elle en a chanté sous la tente quand elle était Jeannette... merci, la vieille, moi, ça me vieillit d'un coup, allez, je lui fais un dessin quand même. Rien vendu encore, deux heures que je fais le trottoir, alors, tu montes ? Ils croient qu'on est fait pour ça... m'en fous, je dessine... là, je fais le chef indien qui est interviewé, il est venu d'Amazonie avec un superbe chapeau en plumes d'oiseaux multicolores, et il vient nous parler de la nature à préserver, pas honte, le gars... Ah, un autre gamin. Quoi, tu veux que je dédicace un bouquin de Blake et Mortimer ? Mais, je ne suis pas Jacobs ? Et le sale môme qui me répond : je sais mais il est mort... Je vais bouffer. Pierre-Marie, le commercial, essaie de me faire rester, justement, Valls est dans les parages... un Manuel parmi les intellectuels, j'y dis. Ça le fait pas rire. Je vais bouffer...

Je reviens, mal mangé, cher et surfait, comme pas mal de bouquins. Je m'assieds au stand, je compte les livres, pas un de vendu... et, à côté, maintenant, c'est Finkielkraut qui se met à parler... idéal pour la sieste. Au loin, j'entends la cohue autour des Bogdanov, c'est Freaks, pas le Salon du livre... je commence à m'endormir, la tête dans la main, un livre ouvert devant

moi, j'ai la technique depuis l'enfance... je me réveillerais à cinq heures...

.....

Pensées II

-Tu sais...

-Chhhh, je pense.

-Je sais, c'est moi, ta pensée !

-Alors, dis-moi à quoi on pense...

-Tu le sais bien, on ne pense qu'à ça !

-Je pense qu'elle est rien choucarde, la fille en face.

-Un rien choucarde ? Tu veux penser qu'elle est bonne et que tu la kiffes grave ! Choucarde ! Comment que tu veux conclure avec des pensées aussi ringardes ?

-Ouais mais mes neurones, ils sont de l'âge de « choucarde » pas de « bonne » !

-Tes neurones, en tout cas, ils ont l'âge du râteau !

-En tout cas, cette fille, elle a un beau postérieur... à postériori...

-Je ne suis que tes arrière-pensées, à ce que je vois !

-C'est les meilleures de mes pensées, celles que je garde pour la postérité.

-Tu bourgeoises !

-Question bourgeois, vaut mieux avoir des pensées que des soucis !

-Alors, va lui conter fleurette !

.....

Régine Loubière

- Il m'a posé là, tel un bibelot. Figé pour l'éternité.

- Sauf qu'un bibelot, on peut le déplacer. Mais pas toi !

- C'est vrai, tu as raison. Théophile voyait en moi plus que ça. Tout de même, notre race n'est pourtant pas réputée pour ça. Inertie, stagnation...

- Si. Un peu tout de même.

- Ah bon ! Tu crois ?

- Ben oui. Que fait-on de nos journées ? On mange, on dort, on joue un peu...

- Oui ! Enfin, tout dépend de l'âge. Quand j'étais jeune sûrement, mais avec le temps...

- Bon. D'accord. Bref ! Comme je disais : on mange, on dort, on joue. Un temps. On va de temps à autre, satisfaire un besoin naturel, on se prélasser, on s'étire...

- Stop ! Stop ! Tu me fatigues, rien qu'à l'idée d'y penser...

- Oh ! N'exagère pas. Pense à tes congénères. Ceux qui vivent dehors. Qui sont contraints de chasser pour se nourrir, ou faire les poubelles. Toi, tu es de la race des salons, de l'intérieur, quoi !

- Soit ! Si ça peut te faire plaisir.

Bref ! Lorsqu'il m'a figé sur son affiche, il aurait au moins pu m'installer en position couché.

Mais non ! Monsieur n'a rien trouvé de mieux que de m'exposer sur le train arrière.

- Tu te reposes tout de même. T'es assis, non ?

- Oui. Bien sûr, t'as raison. Une éternité que je garde les yeux ouverts. Je ne peux même pas dormir. Et puis, ce truc dans mon dos, tel un soleil. Tout est toujours pleine lumière. Jamais d'obscurité.

- Tu parles d'éternité. Sois heureux. Au moins, toi. T'es pas mort. Pas besoin de sept vies. C'est toujours la même depuis 1896.

- Ouais ! Bah ! Tout ça pour promouvoir un cabaret parisien. Quelle promotion !

- C'aurait pu être pire !

- Tu crois ça ?

- Quand même. Nous sommes au 21ème siècle et on parle toujours de toi.

- Ouais ! Mais savent-ils vraiment qui je suis ? D'où je viens ?

Oh ! Les connaisseurs sûrement ...

- Bon. Admettons. Pas si sûr, tout de même. Lorsque les touristes, les badauds viennent visiter notre belle capitale et qu'ils me croisent au hasard de leur escapade, à quoi pensent-ils ?

- Dis-moi ...

- Ben. Je ne sais pas moi. Pour commencer, ils te trouvent très beau ...

- Oui. C'est vrai.

- Ensuite, l'aspect général, les couleurs, le thème, le lieu où tu es situé...

- Pas faux.

- Ta prestance, ton élégance...

- Bon, bon. Arrête. Arrête la brosse à reluire.

- Bien. Alors faisons court...

- Du moins, essayons.

- C'est bon ! Tu me laisses continuer ?

- Oui, ça va ! Continue !

- Bien. Je disais donc. Enfin, je voulais dire. Enfin, bref ! Et puis tu m'énerves à toujours m'interrompre. Je ne sais plus où j'en suis...

- Ca y est ! Ça va bientôt être de ma faute !

- Oui. Enfin, la mienne aussi, puisque je te parle, que tu me parles, qu'on se parle. Je deviens dingue où quoi ? Voilà que je m'enguirlande maintenant.

- Bon. Que voulais-tu dire ?

- Oui. Eh bien, que finalement, tu as de la chance. Tous les jours, on t'admire. On se procure tout ce qui te représente. Les affiches, les cartes postales...

- Ah oui ! C'est vrai. J'ai même vu des parapluies, des sacs, des étuis à lunettes, des services à café et des bibelots.

- Alors, tu vois ? C'est pas si mal que ça finalement ? Mouais ! Mais dis-moi. Qu'est-ce qui interpelle le plus ? Moi le chat noir ? Théophile Alexandre Steinlen ? Ou bien Montmartre ?

- Ah ! Ça ? C'est une autre histoire ...

.....
Anne-Marie Marchay

Hommage à mon pioupiou

Ils me l'ont supprimée, cette femme qui m'aimait, et moi, je reste seul dans cette pièce avec ce gros buste de Marianne et je ne vois passer que des têtes inconnues qui ne me regardent même pas. Les bombes m'avaient enterré sous des mètres de gravats et puis ils m'ont sorti pour me remettre sous terre mais dans un coffre en bois et je suis censé rêver à ce qu'aurait pu être ma vie si des imbéciles de politique ne s'étaient pas fait la guerre. Un jour, des gens bien intentionnés m'ont remis à l'honneur en affichant ma photo soigneusement encadrée, mais pourquoi m'ont-ils mis dans cette salle, loin de tout le monde, et c'est pour moi un 2ème enterrement. Je sais bien qu'autrefois, c'était ma salle de classe et je nous revois avec les enfants grelottant autour du poêle lors des hivers rigoureux ou mourant de chaleur dès que le printemps arrivait ! Mes élèves venaient des hameaux de tout le village. Comme c'étaient des enfants d'agriculteurs, je ne les voyais pas régulièrement lors des travaux aux champs, car ils servaient de main d'œuvre. Il n'y avait pas beaucoup de filles non plus, les parents estimant que, si elles savaient cuisiner, faire la lessive au lavoir, coudre et broder, c'était suffisant pour assurer leur avenir. Malgré toutes ces contraintes, eux, ils avaient soif d'apprendre et c'était un bonheur de leur faire la classe.

Mais, maintenant, je ne les vois plus car ils m'ont rejoint sous terre et la génération qui a suivi et que je n'ai pas eu le temps de connaître, elle aussi disparaît peu à peu. Et moi, je suis resté là à regarder défiler des gens au gré des conseils municipaux, oui, c'est comme cela que ça s'appelle quand le maire et ses conseillers se réunissent pour décider des grandes orientations du village, comme de construire une nouvelle école ou de refaire ma classe que je ne reconnais plus.

Et puis un jour il y a eu cette femme qui est arrivée et elle m'a remarqué tout de suite. Nous avons passé des heures à nous regarder après que l'on m'eût présenté et si je n'avais pas été en sépia, j'en aurais rougi. Elle a tout voulu savoir sur moi et moi je ne savais pas grand-chose sur elle. C'est peut-être mieux car je peux lui inventer sa vie. Je la veux gaie comme elle, pleine de bonheurs et de surprises ! Tout ce que je n'ai pas eu car je suis parti trop tôt, je le lui donne, enfin je le lui donnais, car on me l'a enlevée. Encore une séparation comme si cela n'avait pas suffi de me retrouver si jeune sous terre et d'être obligé de vivre un 3ème enterrement !

.....

.....
9 avril 2015
.....

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Annie Maugard,
Patrick Futersack, Paulette Teindas, Guy Teindas
.....

Jeux...
.....

Alain Huré

1-Logo rallye avec des mots pris au hasard dans un livre: *Au lit, partie de plaisir, multiplication, jupon, misogynie, pitié*

Je m'étais à peine mis au lit que le téléphone sonna. C'était Dominique, bien sûr, il avait, bien sûr aussi, un service à me demander. Ça sera une partie de plaisir, m'assura-t-il. Je ne le crus qu'à moitié, il était spécialiste de la multiplication des emmerdes. Dominique était coureur de jupon, il était même marathonnier de la chose, moins misogynie que lui, on ne trouve pas... mais là, celle qu'il avait trouvée... il me faisait pitié... une femme de chambre ! Et, en Amérique, de plus !

2-Proverbes et expressions expliquées

-Il n'y a pas de fumée sans feu :

La mise au tombeau pratiquée depuis la plus haute Antiquité, dévoreuse d'espace, laissa sa place à la crémation, malgré le bilan carbone discutable. Les cheminées des crématoriums, lors des cérémonies, montraient aux populations par la fumée qui s'en dégageait que feu monsieur Untel venait d'être incinéré. Il n'y avait donc pas de fumée sans feu, du latin fatum, la destinée.

-Le torchon brûle :

Une bonne engueulade, comme il sied, ne se fait que sur des opinions politiques tranchées, chacun se référant à son journal, le Figaro, l'Humanité, Libération, Rivarol... et la tradition veut que l'on s'empare du torchon que l'autre lit et qu'on le jette au feu, pour décupler sa haine.

-Quand le vin est tiré, il faut le boire :

Les soudards napoléoniens traversèrent l'Europe en tirant sur tout ce qui bougeait et même sur ce qui ne bougeait pas, ce qui était quand même plus facile, convenons-en. L'habitude de tirer sur des tonneaux pour les faire avancer en roulant devant eux lors de la conquête de la Prusse puis de la Russie trouva son apogée lors de la débâcle du même nom. Faute de munitions pour avancer, ils durent boire le vin de ces

tonneaux pour s'en servir d'embarcations pour traverser la Bérézina.

-Reprendre du poil de la bête :

Dans les cavernes du Néolithique supérieur, il était de bon ton, lors des agapes vespérales, de proposer à l'invité de reprendre un peu de ce délicieux ragout de mammoth cuit selon la recette : jetez le mammoth entier dans la marmite, touillez fréquemment, servez. « Vous reprendrez bien un peu du poil de la bête ?

-Tailler une bavette :

La confrérie des tailleurs de bavette date de la création d'une robe en viande pour Lady Gaga (comme son nom l'indique) en 2010 par Frank Fernandez. Le monde de la mode s'empara de l'idée et la déclina en fonction des morceaux de boucherie disponibles. On eut des slips en escalope, des pulls en cuisses de poulet, chaussettes en foie de veau. Le rembourrage des soutiens-gorge en viande hachée fut un succès auprès des amateurs fétichistes de tartare. La profession des tailleurs finit par se mettre d'accord sur la bavette, plus facile à coudre, sa filandrosité étant la plus proche du classique tissu. Le rapprochement entre les tailleurs de bavette et les tailleurs de langue (bœuf ou veau) fut à l'origine de l'expression en rapport avec le bavardage comme la confrérie des tailleurs de jarret avec la course à pied.

-Avoir une araignée dans le plafond :

L'habitude de couler des araignées dans les plafonds lors de la construction date de la Rome Antique. L'araignée, avec ses huit pattes étalées autour de son corps symbolisait le soleil et ses rayons, on a renoué avec cette idée en accrochant des lustres au centre des plafonds modernes. C'est sous le règne de Néron, précisément, que l'on s'aperçut de l'importance de la race de l'araignée. Le problème était la tarentule qui, coulée dans le torchis, dégageait des effluves délétères ayant des effets néfastes sur le psychisme des occupants. Ils se mettaient à danser comme des possédés, la danse fut d'ailleurs appelée la tarentelle. L'expression était née. Quant aux architectes ils remplacèrent les araignées par des langoustes dont la carapace assurait une meilleure portance.

-Larmes de crocodile :

La science des armements ne fut pas sans un certain nombre de tâtonnements. Au quinzième siècle, les premiers fusils étaient faits en se servant d'animaux vivants, par exemple la couleuvre ou le fameux chien de fusil, croisement entre le chihuahua et le bouvier belge, dont le rôle était de mordre violemment

l'amorce quand le soldat lui tirait la queue, d'où son nom de tireur. Mais l'animal avait un double inconvénient. Ou il dormait pendant la bataille, en chien de fusil, ou il se mettait à courir après la balle projetée, un chien ne résiste jamais à une ba-balle... on les remplaça donc par des crocodiles, devenus l'animal de compagnie à la mode dans les châteaux de la Loire. L'arme de crocodile devint, par glissement sémantique, l'arme de crocodile quand le fusil Lebel remplaça définitivement le saurien par de bêtes morceaux de métal.

-Pleurer comme une madeleine :

L'expression date de l'époque où les objets parlaient, sentaient, vivaient... bien avant que l'homme les assujettisse à son service, les privant de leur autonomie à son seul bénéfice. Donc, en ce temps-là, une madeleine, fort bien tournée pour une si petite pâtisserie, se mit en ménage avec un petit Lu, né Lefèvre-Utile, l'utilité de ce biscuit rattrapait sa petite taille. Tout se passa bien au début, la madeleine ne fit pas sa sucrée pendant leur lune de miel dans le boudoir. Mais, très vite, elle s'aperçut qu'il se trempait le biscuit ailleurs et que, surtout, il était continuellement beurré ! Pour ne pas se faire rouler dans la farine, elle attendit quelques temps (ce soir, j'attends madeleine...) mais il était inévitable que la pâtisserie pâtisse. Ce soir fatidique où Lu se planta devant elle et éructa : « Proust ! ». A une madeleine ! Oh, elle pleura, pleura, la pôvre ! Et elle finit par se suicider en se jetant dans un bol de café au lait, même pas sucré !

-L'épée de Damoclès :

Dans la foulée du succès des Chiffres et des Lettres, un certain nombre d'émissions tournant autour des mots et du vocabulaire virent le jour. La plus brève fut certainement « A mots clés ! » dont le principe simpliste était de trouver un mot clé à partir d'énigmes, charades ou autres anagrammes. Ce ne fut pas l'ineptie des devinettes qui fut à l'origine de sa suppression mais le scandale lié au harcèlement sexuel prodigué par l'animateur sur les candidats masculins. D'où l'expression « Les pédés d'A mots clés »...

3-Décrire brièvement une situation de stress

Est-ce que je vous ai déjà raconté quand j'ai rencontré Isabelle ? Isabelle qui ? Ben, Adjani, bien sûr... on était dans le même lycée, ça créa des liens. Un soir, j'étais plus jeune que maintenant, j'ai toujours été plus jeune que maintenant... donc, un soir, au sortir d'une de ces pièces, « le petit chat est mort », moi, ça me fait toujours pleurer, cette tirade, alors je décide d'aller lui dire, dans sa loge. Elle me reconnaît, bien sûr, Paul

Lapie, Courbevoie, Terminale philo, elle me tombe dans les bras... et là, je tremble, je craque, j' imagine aussitôt la suite, le repas, le dernier verre, son grand appartement avec le balcon qui donne sur Paris endormi à nos pieds, elle, blottie contre moi, son verre de champagne rosé en main, moi, caressant sa longue chevelure brune... non, la sueur coule le long de mon dos, je ne peux pas ! J'ai ma vie à faire à Jambville, moi, j'ai conseil municipal demain, je ne peux pas tout gâcher pour... pour quoi, d'ailleurs ? L'argent, la gloire ! Elle s'y fera, elle va pleurer sans doute mais elle n'en sera que meilleure demain au théâtre. Prétendant ma voiture mal garée, je m'enfuis, encore stressé. Nous l'avons échappé belle.

Patrick Futtersack

1-Logo rallye avec des mots pris au hasard dans un livre: *Au lit, partie de plaisir, multiplication, jupon, misogynie, pitié*

J'ai de la pitié pour ce misogynie (dont je tairai le nom) qui prétend ne pas aimer les jupons. Franchement, il me fait sourire quand on connaît la multiplication de ses parties de plaisir au lit, pour lesquelles sa réputation a traversé le village.

2-Proverbes et expressions expliquées

- Qui vole un œuf vole un Bœuf :

Cette expression vient d'un bon parisien du cru fraîchement débarqué à la campagne, et qui croyait, dur comme fer, que le bœuf était ovipare.

- Reprendre du poil de la bête :

C'est ce que voulait un amoureux d'une belle jeune portugaise glabre et bête, lorsqu'il fut pris tardivement de remord.

- Larmes de Crocodile :

Cette expression a été rapportée par un mari qui avait refusé à sa femme un sac à main de grande marque, fabriqué en écailles dudit animal, provoquant ipso facto les larmes non retenues de sa chère (très chère) et tendre épouse.

- Avoir une araignée au plafond :

Provient directement des locaux d'anciens combattants dont la riche décoration au plafond, largement réputée et significative des lieux, était une mygale : les célèbres mygales des anciens combattants.

- Fier comme un pou :

Normal qu'il se soit enorgueilli si l'on pense qu'il aura fallu des années pour que la violence et la compétence de Madame Marie-Rose puisse en venir à bout. Souvenez-vous : La Marie-Rose tue l'époux.

- Epée de Damoclès :

Expression totalement déformée dont l'origine réelle était « Les pets de Dame Aux Clés », s'agissant à l'époque d'Athènes, de celle qui était responsable des clés de la cantine ou était servi tous les jours aux convives, des platées de haricots blancs en sauce, après qu'elle les eût goûté elle-même. D'où « Le Pet de la Dame aux clés ».

Dérivé, selon certains : « Les pets de la dame aux Clebs » : Mais c'est à une autre histoire.

3-Décrire brièvement une situation de stress

18 h.17 : J'arrive dans la cour de la Mairie où je me gare en marche arrière en essayant de ne pas écorcher la voiture d'à côté tellement je suis nerveux, inquiet, pour tout dire : stressé.

Stressé parce-que je viens de croiser le regard noir de Marie-Thérèse qui semble me reprocher mon absentéisme à la dernière séance.

Stressé parce-que je ne sais pas quels sujets elle nous a concoctés, et s'ils ne vont pas me valoir, une fois encore, une page blanche historique.

Stressé parce-que j'espère que Guy sera là pour m'aider à ouvrir la bouteille de pétillant que j'ai apportée, au bouchon toujours récalcitrant.

Stressé pour ne pas transmettre mon rhume aux autres, et aussi pour ne pas non plus recevoir leurs microbes aérobies.

Stressé par mon voisin de droite qui n'arrête pas et se complait à me harceler en permanence à la moindre occasion.

Mais finalement, déstressé par l'ambiance bon enfant de cet atelier décontracté et sympathique.

.....
.....

7 mai 2015

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Annie Maugard, Patrick Futersack, Régine Loubière, Paulette Teindas, Guy Teindas, Anne-Marie Marchay

.....
Les évaporés de Thomas Reverdy... Les gens qui disparaissent.
.....

Grégoire Loubière

Lecture de la liste des raisons de disparaître

Charles et moi étions à l'hôtel, tout se passait bien quand tout à coup, un homme cagoulé est entré dans le hall. Il a demandé l'argent mais il a vu Charles et il partit avec. Les forces de l'ordre n'ont pas réussi à le rattraper, car il est parti en hélicoptère et les policiers à moto.

- Quel âge avait Charles ?

- Il avait sept ans

- Quelle heure était-il approximativement lors de l'enlèvement ?

- Il était environ midi

- D'accord. Nous allons faire le nécessaire

La maman de Charles retourna à l'hôtel, inquiète Deux jours plus tard à la télé :

La maman de Charles observait attentivement les images diffusées à la télé. En effet, c'était bien son fils qui était en train d'exécuter des tâches ménagères et à côté de lui, le kidnappeur surnommé « Notrumus », il avait posté cette vidéo sur Facebook .

Les policiers ont réussi à attraper Notrumus deux jours après la diffusion des images mais ils n'avaient pas retrouvé l'enfant de sept ans.

C'est sur ces mots prononcés par le journaliste que s'achevèrent les informations.

La jeune femme quitta l'hôtel, et alla au commissariat. Les policiers l'accueillirent et lui montrèrent le kidnappeur. Elle lui posa la question.

- Où est Charles ?

- Dans une armoire, il est ligoté

- Tu habites où ?

- Mais je ne l'ai peut-être pas mis chez moi ! C'est très facile de se déguiser en policier et d'entrer dans la réserve, sauf, seule la personne qui ai les clés peut le laisser sortir. Mais c'est moi qui ait la clé du cadenas, je vais vous donner la clé seulement si vous me laissez aller voir les autres gars de la prison.

Le kidnappeur leur donna la clé et sortit avec un groupe de policiers derrière lui. Pendant ce temps, la maman et l'inspecteur allèrent jusqu'à la réserve, ouvrirent le cadenas, mais il n'y avait personne. C'était un coup monté (comme les girafes). Alors, ils prirent l'adresse de Notrumus et retrouvèrent l'enfant mort avec du sang partout, mais le pire, c'est qu'il était suspendu comme un vulgaire T-shirt. Ils se sont vite rendus compte que c'était un mannequin, encore une fois, il s'agissait d'une girafe (le cou monté). Dans le hall, il virent l'armoire et l'ouvrirent. L'enfant était sain et sauf. La mère était heureuse d'avoir retrouvé son fils. La petite famille retourna à l'hôtel et le même drame recommença, et Natromus le frère de Notrumus kidnappa une femme. La maman de Charles se dit :

« Bon ! Du moment que ça n'arrive pas à nous, c'est pas grave ».

.....
Patrick Futtersack

La soirée était fraîche, sombre, triste, et il était là, face à moi, sans trop savoir quoi dire. J'avais hâte qu'il retourne chez lui, mais il s'immobilisait.

Le grand silence qui nous séparait me permit de me libérer quelques instants de sa présence pour me permettre d'aller chercher à boire.

Et quand je revins deux minutes après à peine, il n'était plus là, et pourtant, je n'avais rien entendu, aucun bruit de porte, aucun bruit quelconque. Je ne comprenais pas ce départ furtif qui m'arrangeait bien quelque part, je l'avoue, mais qui m'intriguait par ailleurs quant à sa soudaineté imprévisible, tant j'avais appréhendé qu'il puisse longuement s'imposer à moi.

Un craquement dans la pièce d'à côté ? J'y allais à petits pas feutrés, sur la pointe des pieds, ouvrais la porte du bout des doigts en évitant le grincement des gonds, y pénétrais doucement en scrutant le moindre recoin, le derrière du canapé, l'arrière du buffet d'angle, derrière les lourds rideaux des portes fenêtres : Personne ! Il avait bien disparu.

Et soudain, une voix au loin vers le jardin. Je me précipitais, ouvrais rapidement la fenêtre : Mais par où aurait-il pu passer pour être dehors ? Et était-il vraiment dehors ?

Il faisait sombre. J'allumais les lumières extérieures et essayais tout le paysage de mes yeux scrutateurs, en vain. Pas de voix, pas de bruit, le jardin et la rue étaient profondément silencieux : Décidément, je devais me rendre à la raison : Il avait bien disparu sans crier gare, mais comment ? Par où ?

Encore fébrile et toujours dans mon étonnement, je décidais, à tout hasard, de descendre au sous-sol pour m'assurer - sait-on jamais - qu'il se serait enfui par cette voie, qui sait ?

Arrivé en bas, coup d'œil prolongé sur la première pièce : Rien ! Inspection détaillée de la buanderie : Rien ! Tour précis minutieux du garage : Rien non plus ! Vérification de la porte de sortie qui était bien fermée de l'intérieur : Pas plus d'indice !

Quand soudain, le bruit impressionnant d'une chute d'eau m'interpela. Bon sang ! C'est quoi, ça ? Ça vient d'en haut !

Je me précipitais, remontais les marches deux à deux, ouvrait la porte du premier et me retrouvait, surpris, face à face avec Guy, planté devant la porte des W.C. où il avait séjourné silencieusement dix minutes et d'où le bruit assourdissant que je venais de subir n'était que celui de l'écoulement de la chasse d'eau.

Quelle disparition de très courte durée pour les seuls besoins de sa cause.....ou à cause de ses seuls besoins.....

.....
Marie-Thérèse Leroy
DISPARUS !

Je sonne. Personne ne répond. Pourtant, je suis bien au 50. La glycine est superbe mais où sont passés mes deux peintres préférés ?

Je téléphone. Pas de réponse, comme hier, comme avant-hier, et plus d'un mois déjà ! Je sais bien que la gendarmerie a bien avancé son enquête, à l'étranger en Pologne pays d'où est originaire Ewa, en France dans le sud-ouest où est né Alain, à Paris où le couple a longtemps vécu, dans le cercle familial.... Mais on ne sait jamais, je sonne toujours, quand je passe devant le numéro 50, en promenant mon chien, nos pas nous ramènent inévitablement devant cette porte !

Qui sait ! Je pourrais entendre de la rue la grosse voix d'Alain me dire « bonjour, toi » ou une jolie musique roulant les « R » comme seule Ewa sait le faire en prononçant mon prénom.

Mais pourquoi sont-ils donc partis sans avertir qui que ce soit ? Le courrier s'accumule dans la boîte à lettres. Les pigeons errent désœuvrés, Ewa n'est pas là pour les nourrir, car le clocher de l'église leur est fermé !

Le gendarme m'a déjà demandé si je n'avais rien remarqué de particulier... Si, pourtant, lors de la soirée chez Éric, Alain l'a visiblement envié de pouvoir partir dans le sud de la France avec un télescope et une brosse à dents, comme seuls bagages. Il donnait l'impression de découvrir tout à coup un univers jusque là inaccessible. Quant à Ewa, elle fixait les étoiles, cela ne lui ressemblait pas ! Même Éric s'est trouvé obligé de les ramener à la réalité en jouant au piano à 4 mains avec son acolyte Patrick un morceau de choix : « c'est la java bleue ».

C'est la dernière fois que nous les avons vus tous les deux.

Le gendarme a confirmé qu'ils étaient bien rentrés chez eux ce soir- là, car les chats et les poissons ne sont plus là. C'est vraiment un indice en faveur de l'hypothèse d'une disparition. En effet, ils ne partaient plus en vacances, ne voulant pas laisser leurs animaux seuls.

C'est sûr, Alain et Ewa ont volontairement disparu, mais pourquoi ? Et pour aller où ?

Pourtant tout allait bien. Ewa venait de refaire des plantations. Alain imaginait déjà une fresque pour la fête du Parc. Libéré de ses engagements municipaux, il savourait ses temps libres.

La gendarmerie étudie toutes les hypothèses, n'en

néglige aucune. Evidemment, des rumeurs idiotes circulent, Alain et Ewa seraient des espions russes et ont mené une vie normale d'artistes peintres pour donner le change, comme dans les séries américaines !

Mais enfin, dans ce village, pour espionner qui ? Et à la solde de qui ? Tout cela n'a aucun sens.

Ils en avaient peut être assez de peindre. Ça peut se comprendre finalement. Reconstruire une autre vie ailleurs, avec les chats et les poissons et des intérêts nouveaux. La crise de la soixantaine ! Pourvu qu'il n'y ait pas une épidémie !

Régine Loubière

J'ai perdu la mémoire. Mes souvenirs ont disparu. C'est ce qu'ils ont dit à ma famille, un matin d'Automne. On m'a retrouvé inanimée dans un parc, près d'un réverbère, allongée sur le bas-côté du chemin que j'ai l'habitude de fréquenter lorsque je pars faire mon jogging tous les lundi et vendredi matin. D'ordinaire, je suis avec mon amie Lily, mais d'après ce que j'entends, elle ne pouvait pas ce jour-là. Alors, je suis partie, seule, sans amie, sans portable, sans papier d'identité. Juste moi, mon short, mon T-shirt et mes baskets. J'aime voyager léger. Je suis là, étendue sur un lit qui n'est pas le mien, dans une chambre qui n'est pas à moi, une vue sur un jardin que je ne connais pas.

Des gens à mon chevet, du moins, pour le moment, dans un couloir face à moi, derrière une baie vitrée. Un médecin, je suppose, il a une blouse blanche, ainsi que mon mari discutent de mon cas. Le toubib, lui explique que depuis mon admission dans leurs locaux, je ne me suis pas réveillée. Qu'il est possible que je sois touchée par une légère amnésie, ou pas. Pendant qu'ils échangent des suppositions plus ou moins loufoques, une idée me vient. Après tout ! Pourquoi pas ? Je sais que j'ai toute ma tête, j'ai simplement. Non. Bêtement percuté de plein fouet se stupide réverbère. Je finissais ma course, j'ai entamé quelques étirements, j'ai fini en faisant une dizaine de pas chassés. Et en me retournant. Vlan ! En pleine face. Et là, je peux vous dire, qu'il n'était pas là pour m'éclairer. Après quelques étoiles filantes, car ce fut rapide, j'ai vite sombré dans la pénombre. Et me voilà ! Un joli turban autour de la tête, une aiguille plantée dans le bras reliée à une perf.

A M N E S I Q U E. Quel joli mot !

A comme Autisme

M comme Mémoire

N comme Néant

E comme Enterrement de ma vie d'avant

S comme Sortie

I comme Instant présent

E comme Et maintenant ?

C'est décidé, je suis Amnésique.

Tout d'abord, je vais l'oublier. Lui, mon mari. Première étape. Je ne sais pas qui il est. La tête qu'il va tirer. Je ne veux pas reconnaître. Je veux changer de vie. Etre de nouveau libre. Ne plus avoir à rendre de compte. Me lever, manger, dormir quand je veux. Rencontrer qui je veux, sortir où et avec qui je veux. Mais ne plus voir sa tête. Ah ! Les voilà ! Ils sont là devant moi. Au pied du lit, à me regarder comme si j'étais une demeurée.

- Bonjour, Madame. Vous souvenez-vous de quelque chose ?

- Non. Rien. Où suis-je ?

- Vous êtes dans un hôpital spécialisé.

- Spécialisé en quoi ?

- Eh bien, disons que cela fait plusieurs années que vous séjournez ici.

- Comment ça, des années ?

Là, d'un coup, moi qui croyais jouer un vilain tour à mon mari, voilà que la blouse blanche me fait flipper.

- Vous ne vous rappelez vraiment pas de votre accident ?

Bien sûr que je me souviens. Je me garde de leur dire. J'ai décidé d'être amnésique.

- Non. Que s'est-il passé ?

- Et bien comme chaque jour, après le déjeuner, vous faisiez votre balade près du lac. Vous avez percuté un arbre et êtes tombée à l'eau.

Là. Je flippe vraiment.

- Mais qui est ce monsieur, près de vous ?

- Mais voyons, c'est votre psychiatre le Dr Lambert qui vous suit depuis 10 ans.

- Mais alors ??????

Alain Huré

Texte 1

Le train disparut dans la nuit. Joseph était resté sur le quai désert, il aurait dû être dedans, précisément dans la troisième voiture, celle qui s'arrête devant la sortie en gare de Brévannes. Il avait laissé les autres monter sans bouger du quai. Maintenant que le train était loin, il ressentait une paix intérieure qu'il n'avait pas connue depuis longtemps, une sorte de soulagement en même temps qu'une légère crispation abdominale qu'il avait à chaque moment angoissant mais il aimait cette sensation. Il posa son attaché-case sur le banc métallique et partit dans la ville. Quelqu'un trouvera

bien ses papiers, son téléphone, le dossier Pichard, le journal du soir et son recueil de sudokus. Il en fera l'usage qu'il voudra, Joseph n'en avait plus rien à faire.

Pas un instant, il ne pensa à Mireille, c'est curieux, ce n'est pas à cause d'elle qu'il fait ça, ni contre elle, il se demandait d'ailleurs pourquoi il le faisait, peut-être parce qu'il y avait déjà pensé quand, aux infos, on signalait des disparitions intrigantes, il s'était demandé qu'est-ce qu'il leur passait en tête à ce moment-là. Peut-être que c'était pour le savoir qu'il marchait dans des rues où jamais il n'était passé, prenant à droite puis à gauche, sans raison, comme les évadés qui brouillent leur piste dans la campagne pour perdre les chiens. La ville est plus grande que n'importe quelle campagne, elle est multiple, chaque rue est un pays, Joseph se sentait libre de choisir quel pays il allait habiter maintenant.

Mireille regarda l'horloge hideuse de la chambre, il n'allait pas tarder maintenant, il fallait faire vite. Elle finit de jeter ses jupes dans la valise bleue et quelques paires de chaussures dans le grand sac à dos qui n'avait pas servi depuis leurs vacances dans le Mercantour, en... elle ne s'en souvenait même plus. Elle passa dans le garage, ouvrit le coffre de la petite voiture et rangea ses affaires. Elle fit glisser la porte coulissante, l'air frais la frappa au visage, l'air de la liberté.

Partir, ça fait un moment qu'elle en rêvait, disparaître de cette vie étriquée, de ces journées toujours recommencées, ces journées qu'elle n'arrivait même plus à distinguer les unes des autres. C'est, bizarrement, en versant une bouteille d'huile dans la cuisine, qu'elle s'était décidée. Elle avait regardé la flaque et elle avait ressenti une fatigue si pesante qu'elle s'affala sur le canapé et, regardant le séjour, elle faillit vomir de dégoût. Sans plus réfléchir, elle monta dans la chambre, retourna la photo de son mariage avec Joseph et prépara sa valise.

Maintenant, elle roulait, sereine, légère comme on l'est quand on n'a plus aucun poids à porter, elle vit le train s'arrêter dans la gare de Brévannes, Joseph devait en descendre. Elle accéléra.

Texte 2

« Les informations de sept heures... Les intempéries sur le nord de... » Dès qu'il ouvrit les yeux, Didier sentit que quelque chose n'allait pas, une sensation de vide inconfortable. Sans même tourner la tête, il sut qu'elle n'était plus là ! Il serra les dents. « Encore... », maugréa-t-il à voix basse. C'était la septième... non, huitième, il oubliait toujours celle qui avait disparu en Italie, à Pâques 2011. Il se retourna doucement pour ne pas réveiller Sophie qui respirait calmement, elle

le saura toujours assez tôt. Il glissa ses pieds dans les chaussons moelleux et se dressa d'un coup. Il souleva le tas de vêtements posés sur la chaise, d'abord doucement, avec soin et méthode puis nerveusement, prenant le pantalon, la chemise, le t-shirt, il les secouait avant de les jeter sur le parquet. Le souffle court, il s'arrêta et fixa le dossier de la chaise. Elle était là, pendouillant lamentablement, elle avait l'air abattu de la chaussette séparée définitivement de sa jumelle par un sort funeste plus fort que les liens qui les unissaient, ce destin aveugle qui frappait les villes, les villages jusqu'aux confins les plus reculés de la planète, ce Dieu Baal qui engloutissait ses victimes assoupies dans la moiteur des chambres endormies, ce Minotaure avalant son tribut de chaussettes vierges, se riant du fil d'Ariane, 50% coton, 45% polyamide, 5% élastomère...

Didier prit tendrement l'orpheline entre ses doigts, ouvrit le tiroir du bas de la commode et la déposa délicatement près de ses consœurs, la chaussette de tennis, la belle chaussette en fil d'Ecosse noir, la chaussette avec Marge Simpson qui ne reverra plus jamais Homer, une autre grise en laine, une autre encore d'un marron clair subtil et une autre et... Didier s'essuya les yeux et referma ce sarcophage domestique d'un glissement respectueux. Il posa son front sur la vitre froide de la fenêtre de la chambre, Sophie dormait encore. Au loin, les lumières s'allumaient. Combien, dans ces chambres qui s'éveillaient au petit jour blafard, combien seraient-ils touchés par ce fléau ? Il serra les poings de rage impuissante, l'homme était-il capable de conquérir l'espace et, comme l'australopithèque ou le néanderthalien, ne pouvait-il rien devant ces disparitions mystérieuses ?

21 mai 2015

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Régine Loubière, Grégoire Loubière, Patrick Futersack, Paulette Teindas, Guy Teindas, Anne-Marie Marchay, Françoise Poirier, Christiane Rosset

Marguerite Duras, Paul Auster. Le souvenir, vrai ou reconstitué.

Marie-Thérèse Leroy

Du fond de mes souvenirs, je devais avoir 6 ans. Ce dont je me souviens parfaitement c'est que cela s'est passé juste avant mon entrée au CP.

Ma famille avait décidé de m'envoyer à l'école primaire trois mois avant les vacances d'été « pour m'habituer ».

C'est ainsi que je me suis retrouvée dans une classe à 4 niveaux : classe enfantine (dont je faisais partie) CP, CE1, CE2.

Je m'imagine un peu sauvageonne, débarquant dans cette classe, petite fille bilingue en quelque sorte, mais parlant plus le polonais que le français. Je me souviens très bien de la maîtresse, une méchante femme qui visiblement ne m'aimait pas, sinon je n'aurais pas reçu à plusieurs reprises sur la tête ce livre de géographie bien plat et rectangulaire, très lourd. J'ai eu du mal à contenir mes larmes. A force de me retenir, je faisais des grimaces et j'étais devenue « la fille grimace ». Ainsi à la fête de fin d'année, on m'enleva du premier rang, privilège de ma petite taille dans cette classe de grandes pour me reléguer « derrière », là où je ne serais pas vue.

Pourquoi cette maîtresse me tabassait avec des livres de géographie ? Les versions divergent :

Je me souviens m'être retournée pour parler à une petite voisine située juste derrière moi.

Ma famille m'a expliqué avoir été convoquée à l'école avec l'injonction « de ne plus parler polonais devant moi à la maison » afin de ne pas entraver le début de ma scolarité.

C'est comme cela que je me suis mise à parler uniquement le français tout en continuant à comprendre parfaitement le polonais.

Adulte, je n'ai jamais pu parler le polonais, même lors de mes deux voyages en Pologne, trois mois de livres de géographie reçus sur la tête à l'âge de 6 ans ont suffi à déjouer peut-être une carrière d'interprète !

Heureusement cette maîtresse horrible quitta l'école et fut remplacée par une autre avec laquelle je vécus trois années de bonheur. Chaleureuse, attentive, elle a « réussi » à me noter chaque mois de telle sorte à me garantir une place de seconde. Et je lui en serais très reconnaissante. Car la seule fois où je me suis retrouvée première a entraîné une émeute à la sortie de l'école. En effet, je me souviens très bien que la famille de la première du mois précédent m'attendait devant la porte cochère de leur maison rurale. Je ne me rappelle pas de leurs propos exacts mais ce dont je suis sûre c'est que je « n'avais pas intérêt à recommencer ». Mon grand frère l'a fort bien répété à la maîtresse à qui je vouais une reconnaissance appuyée. C'est grâce à elle que je découvrais et que je dévorais tous les livres de la bibliothèque dans une ambiance sereine et non conflictuelle.

Mon goût pour la scolarité et les études est venu de ces toutes premières années d'école primaire.

.....

Alain Huré

C'était...

Les souvenirs commencent toujours par « c'était », jamais par « ce sera ». C'est sans doute évident pour vous mais il vaut mieux commencer par sérier les évidences avant de passer au concret du souvenir. Bien sûr, on peut commencer par « il était », c'est le principe généralement adopté dans les contes et légendes, « il était une fois », mais mélanger un vrai souvenir avec une entrée de conte lui ôte toute vraisemblance, or le souvenir est de l'ordre du réel et non pas de l'affabulation, du moins le souhaite-t-on. Ces choses-là précises, avançons.

C'était un beau jour...

Tout de suite, on donne le ton, un jour, l'auditeur ou le lecteur allume déjà, dans l'image mentale qu'il commence à se faire, une lumière solaire. Beau appelle, lui, à plus de circonspection et peut induire une notion météorologique ou indiquer que tout va bien, ou plutôt que tout allait bien au début de l'histoire, ne préjugeons pas de la suite.

C'était un beau jour, je courais...

Tout de suite, l'écrivain vous tient en haleine, il court, chacun peut mettre alors derrière ce simple verbe bien des choses, selon son propre vécu, pourquoi court-on, derrière quoi court-on, après quoi ? Il y a subitement un questionnement métaphysique qui élève ce simple souvenir au niveau philosophique... à moins que...

C'était un beau jour, je courais dans le parc...

Le souvenir se précise, un parc. Un souvenir se doit d'avancer des précisions, géographiques, météorologiques, historiques... quoique, historiquement, on se doute, en fonction et au vu de la personne qui raconte, la période incriminée. On se méfiera de la personne qui osera commencer par, c'était un beau jour de 1427, je courais dans le parc... surtout qu'en 1427, il y eut peu de beaux jours mais c'est une autre histoire.

C'était un beau jour, je courais dans le parc des Buttes-Chaumont, avec Gérard et Jean-Louis...

Là, le souvenir prend une autre tournure, des noms apparaissent soudain, Gérard et Jean-Louis... ce sont souvent des noms inconnus, les souvenirs mettent rarement en cause des ministres en exercice, des vedettes du show-biz ou des académiciens... quoique, je vous soupçonne, comme beaucoup, de ne connaître que très peu d'académiciens, alors que des Gérard et des Jean-Louis... et, ça, ça risque de vous perturber dans l'écoute du souvenir. Parce que le Gérard que vous connaissez est un sale con vulgaire tandis que Jean-Louis vous rappelle un copain de régiment insignifiant, un type à lunettes qui parlait en zézayant... et, ces deux types subitement rappelés à votre mémoire vont vous polluer l'histoire qu'on vous raconte. Il y a, en effet, peu de chances que les Gérard et Jean-

Louis, avec lesquels il courait, sont les mêmes que les vôtres. Alors, autant raconter sans donner de noms, ça simplifiera la vie de tout le monde et on avancera un peu plus vite. Quant aux Buttes-Chaumont, ceux qui connaissent auront une avance sur les autres ce qui dénote un mépris parisianiste évident, pas étonnant quand on connaît le narrateur.

C'était un beau jour, je courais dans le parc des Buttes-Chaumont, avec Gérard et Jean-Louis... euh... je ne souviens plus de la suite.

Patrick Futtersack

Il y a des souvenirs de mon enfance que j'aimerais bien me remémorer mais que j'ai malheureusement oubliés : Bon sang! J'ai oublié des souvenirs...

Alors, comment me rappeler de ce que j'ai oublié, si ce n'est me le faire raconter par ceux qui m'ont entouré et qui, eux, se souviennent, peut-être.

C'est ça que je vais faire, mais c'est quand même étonnant que ce soient d'autres personnes que moi qui se rappellent de mes propres souvenirs oubliés, alors que, normalement, c'est à moi de revivre mes souvenirs, de les repasser dans ma tête et de les raconter à qui veut bien les entendre.

Mais bon, pour me remémorer les souvenirs qui me feraient plaisir de me rappeler, il faudrait encore que je sache à qui je vais demander de me raconter ce qui s'est passé dans mon enfance, au moins en ce qui concerne ce que j'ai oublié et qu'une aide bienveillante pourrait m'aider à faire resurgir et surnager dans ma petite tête bien vide.

Bon, j'essaie de me rappeler ceux qui vivent encore et qui ont été les témoins de mon enfance, pour que je puisse leur demander de me conter les souvenirs qu'ils peuvent avoir de moi, de ma vie, à cette époque, mais je m'aperçois que beaucoup ont disparu, mais aussi que je ne me rappelle pas de ceux qui doivent encore exister et qui ont vécu avec moi, près de moi, à cette époque lointaine.

Alors, je cherche dans le plus profond de ma mémoire défaillante. Je cherche, je cherche et je n'arrive pas, non seulement à me fixer sur des souvenirs de mon enfance, mais non plus sur ceux dont je recherche le nom, en vain.

En désespoir de cause, je réalise quand même que j'ai un vieil album de photos qui traîne au grenier. Je vais le chercher et commence à le feuilleter, et voilà que ces anciennes photos, bistrées, jaunies, réveillent en moi ce qui était profondément enfoui :

Moi et mes copains de classe CM2 de l'école communale de la rue de la Victoire...

Mes copains de classe et les profs de 6ème au Lycée

Jacques Decour, avec celui, prof de latin, qui m'avait fait redoubler tant j'étais une lumière dans sa matière... Vacances à Cannes avec mon vieux vélo routier et mon premier transistor bien accroché dans un panier sérieusement fixé à mon guidon...

Et des dizaines d'autres événements que je peux maintenant ressasser et qui réveillent en moi mon passé endormi tant recherché.

Cet album s'est révélé être désormais mon aide-mémoire, fidèle, vivant.

Je ne le relèguerai plus au grenier, mais je le rangerai parmi mes autres livres quotidiens au cas où j'éprouverais le besoin d'y retourner.

Je suis sûr que, là, je n'oublierai pas où je l'aurai rangé...

Régine Loubière

Par un beau dimanche d'été, nous étions partis au parc de Théméricourt. Installés dans la voiture, les parents à l'avant, la fille, son vélo, la chienne et sa balle à l'arrière.

Nous avions pour habitude de faire le tour du parc, nous traversions le petit pont de bois, notre fille faisait des allers-retours à vélo, la chienne avec sa balle que nous lancions pour son plus grand plaisir aussi, avant de nous retrouver autour du petit étang, sur lequel glissait une famille de canards.

L'heure du goûter étant, nous finissions par nous installer sous un chêne depuis disparu. Pendant que notre fille dégustait ses biscuits, son père jouait à la baballe avec sa chienne. Quant à moi, j'en profitais pour me relaxer à l'ombre de l'arbre, sur le dos. J'étais à peine installée que je sentis une violente douleur contre l'arcade sourcilière gauche. Mon réflexe fut de poser la main dessus et de m'asseoir non sans difficulté tant le choc fut violent.

Après des « Oh ! Merde, c'est ma faute. » et un « Putain tu pouvais pas envoyer la balle ailleurs ? ». Car le coup reçu provenait de la chienne qui pour aller chercher la balle, n'a rien trouvé de mieux que passer par-dessus sa maîtresse. En l'occurrence, Moi. La panique aidant, car bien entendu, nous n'avions, ni mouchoir, ni trousse de secours. Un gentil couple de promeneurs ayant assisté à la scène proposa un paquet de mouchoirs jetables. Car je peux vous dire que ça coulait dru, on peut même dire que ça pissait le sang. Après avoir réussi à constater les dégâts, la décision fut prise d'aller faire un petit tour aux urgences. Il fallut gérer la fille et son vélo, la chienne et sa baballe et bien entendu la mère à moitié groggy.

Arrivés à l'hôpital de Meulan, je fus installée dans une salle de soins pendant qu'une partie de la famille

retournait à la maison. Je vis surgir un grand, que dis-je ? un immense black qui voulut connaître l'histoire. En le voyant s'approcher de moi, je me suis demandé comment il allait faire pour tenir une si petite aiguille dans sa grosse paluche. Pendant que je narraï mes péripéties, je voyais ses gros yeux s'écarter. Devant son expression, je doutais qu'il ne me crût. Il faut dire que la scène pouvait paraître invraisemblable. Combien y-a-t-il de chance de recevoir un coup de patte arrière d'un chien contre son arcade sourcilière gauche ? D'autant que mon mari arrivant sur cet entrefaite, ne trouva rien de mieux pour se justifier que de crier haut et fort « Ce n'est pas moi qui ai fait ça ». C'était, sur le moment, à hurler de rire. Bref ! Une fois suturée, je pus rentrer à la maison, bonne pour un bon mal de tête.

Le comique de l'histoire fut le dimanche suivant, lors d'une balade à la tour Eiffel. Nous étions arrivés au troisième étage. Comme il faisait sombre, je retirais mes lunettes de soleil oubliant que j'arborais depuis le coup reçu, un bel œil gonflé et noir accompagné de sutures. Quand, face à moi, un jeune homme, au vu du spectacle, n'eut comme autre réaction de regarder l'éventuel coupable qui se trouvait près de moi.

4 juin 2015

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Régine Loubière, Grégoire Loubière, Patrick Futersack, Anne-Marie Marchay, Françoise Poirier, Christiane Rosset, Annie Maugard

Nicolas Rey : Je suis une femme parce que...

Régine Loubière

Je suis un homme parce qu'il fallait un brouillon avant la perfection. Parce que le Tout Puissant savait déjà que sans la femme, l'homme ne pouvait survivre.

Je suis un bébé parce que de son ventre je suis sorti

Je suis un enfant parce que j'ai grandi

Je suis un ado parce que l'enfant s'est enfui

Je suis un jeune parce que mon envol j'ai pris

Je suis un homme parce que la femme m'a séduit

Je suis un père parce que mon enfant naquit

Je suis un divorcé parce qu'elle est partie

Je suis un vieux parce que je suis devenu aigri

Je suis mort parce que ma vie est finie.

Alain Huré

Je suis un voisin parce que je ne supporte pas les

autres voisins.

Je suis un voisin parce que j'ai toujours besoin d'un truc que mes voisins ont. Je suis un voisin parce que je déteste ces cons à qui il manque toujours quelque chose.

Je suis un voisin parce que j'aime déplacer mes meubles à deux heures du matin.

Je suis un voisin parce que j'ai la main sur le téléphone de la police dès que je sais que le jeune couple d'à côté reçoit. Je suis un voisin parce que le voisin à l'oreille la plus sensible du règne animal.

Je suis un voisin parce que c'est l'animal nuisible le plus proche de l'homme.

.....

Je suis un homme parce que je n'ai pas eu le choix à ma naissance, j'aurais de beaucoup préféré cacatoès à huppe jaune ou grand tamanoir mais ma mère n'a pas voulu.

Je suis un homme parce que, petit, j'ai joué à des jeux avec les filles, je jouais au docteur mais, à chaque fois, ou elles ne me choisissaient pas comme médecin traitant ou c'est elles qui réclamaient un dépassement d'honoraires.

Je suis un homme parce que c'est plus pratique pour avoir plein de meilleurs boulots, être payé plein plus cher et pouvoir boire et bouffer plein salement, comme papa.

Je suis un homme parce que c'est marqué dans ma carte d'identité et, si c'est la République Française qui l'a décidé, j'ai pas de raison de l'embêter en lui demandant pourquoi, si elle est sûre, si je peux pas changer, juste un week-end, pour voir...

Je suis un homme parce que je sais changer une roue de voiture et les femmes, elles, elles savent pas. J'en change une tous les deux ou trois jours, je suis obligé, il faut affirmer sa virilité, elles sont à l'affût de la moindre défaillance, les femmes.

Je suis un homme parce que j'aimerais ne pas ranger mes affaires, j'aimerais me lever en grognant, pétant, rotant, j'aimerais traîner sans me laver, juste me gratter quand ça fait trop, regarder les matchs de foot au milieu des canettes de bière brune, siffler les filles, je suis un homme parce que j'aimerais être ce cliché... mais ma femme, elle veut pas.

Patrick Futersack

Je dois être un homme vieux car je suis en retraite mais que je suis néanmoins un jeune retraité en CDI;

Je suis un baroudeur car je suis un homme qui profite d'être jeune pour voyager, le plus souvent possible, et tant que je peux;

Je suis un homme car, dans le cadre des sujets de

l'atelier d'écriture, il m'arrive de poéter au mieux, et souvent plus haut que mon culte;

Je suis un homme parce que je joue du piano, d'aucuns me prenant pour un artiste, alors que je ne suis qu'un musicien amateur autodidacte;

Je suis un homme car trop souvent décontracté, négligé, et un peu bohème, au grand dam de ma chère et tendre;

Je suis un homme car, lorsque je bricole, isolé dans mon atelier, je suis enfin le seul chef de moi-même;

Je suis un homme car mes habits prennent très peu de place dans la penderie, et que mes produits n'occupent que quelques centimètres carrés dans la salle de bains;

Je suis un homme parce que, lorsqu'il fait chaud, je peux me promener torse nu et en short sans que personne ne s'en offusque;

Je suis un homme car je peux normalement dire banalement des «gros mots» sans vraiment choquer outre mesure;

Je suis un homme car je n'ai que le visage à raser et jamais les jambes, «le maillot» ou les aisselles;

Je suis un homme car aucun maquillage n'améliore mon visage, et que je suis donc libre de mon naturel;

Je suis un homme car je maîtrise mieux ma perceuse à percussion que le batteur Moulinex qui est dans la cuisine;

Je suis un homme car je supporte plus le ronron du moteur de ma voiture, que le bruit assourdissant et insupportable d'un aspirateur;

Je suis un homme car je peux ouvrir les pots de cornichons ou de confiture de la façon la plus autoritaire et la plus habile et efficace qui soit;

Je suis un homme car je n'ai jamais rien compris aux claviers des lave-linge et autres sèche-linge, malgré tous mes efforts et toute ma bonne volonté;

Je suis un homme parce que lorsque j'ai la migraine, ce n'est jamais le soir au moment de me coucher avec Madame, ni le matin au réveil;

Je suis un homme car j'ai mordicus mes idées politiques, que je peux en débattre... et ce n'est pas peu dire;

Je suis un homme car on m'appelle «papa», «Papy» ou Chéri, et ça ce n'est pas rien;

Je suis un homme, jeune, car je ne crois pas mon âge malgré une liste bobologique incontournable et impressionnante;

Je suis un homme car mon crâne se dégarnit, mais que plus la forêt recule, plus la culture avance..., ce qui me console;

En bref, je suis un jeune vieil homme parce que baroudeur, poète, musicien, décontracté, négligé, bohème, poilu, malpoli, politisé, le tout tour à tour selon les jours et l'humeur, et que, en tant qu'homme que je

suis, j'en suis fort heureux.

.....
Françoise Poirier

Je suis une vieille parce que les hommes ne me regardent plus

Je suis une vieille parce que les hommes ne me sifflent plus

Je suis une vieille parce que j'ai plein de rides et des cheveux gris-blancs jaunâtres

Je suis une vieille parce qu'on me cède automatiquement une place assise dans l'autobus

Je suis une vieille parce que je suis toujours fourrée chez le toubib

Je suis une vieille parce que j'ai toujours mal quelque part

Je suis une vieille parce que j'ai un tarif senior quand je prends le train

Je suis une vieille parce que, c'est sûr, je vais bientôt mourir

Je suis un homme parce que je pisse debout

Je suis un homme parce que j'ai toujours raison

Je suis un homme parce que je veux toujours être le premier

Je suis un homme parce que je dois me raser tous les jours, et que ça me rase

Je suis un homme parce que je suis toujours et encore le bébé de ma vieille maman

Je suis un homme parce que je ne supporte de me faire doubler en voiture par une femme, encore plus si elle est jeune et jolie

Je suis un homme parce que c'est moi qui conduit la voiture, ma femme assise à mes côtés, sauf quand je suis bourré

Je suis homme parce que c'est moi qui plante les clous à la maison qui tond le gazon et répare le vélo crevé

Je suis un homme parce que je ne pourrais jamais dire spontanément à ma femme qu'elle a raison, elle devra attendre que j'aie compris ce qu'elle tentait de m'expliquer...

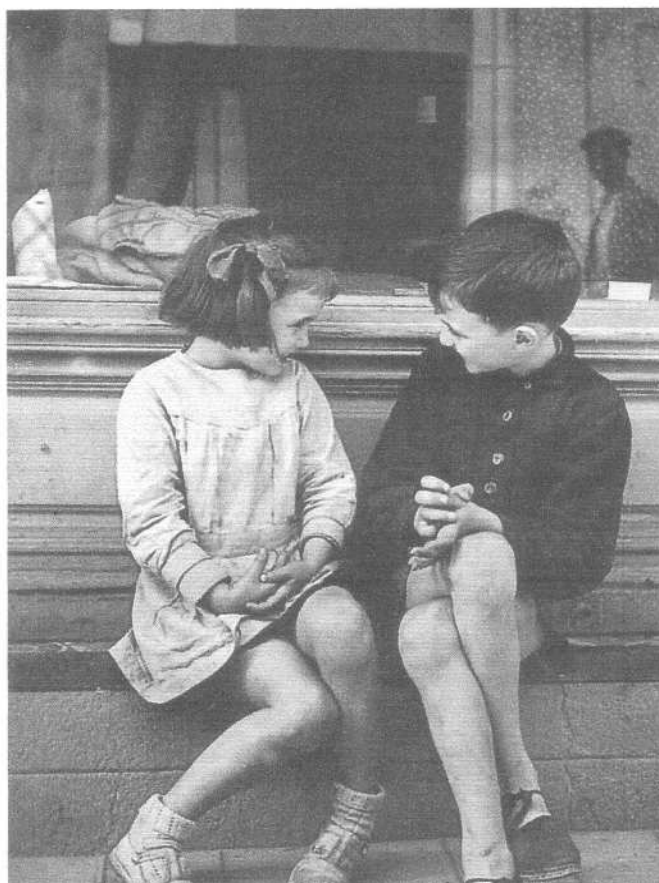
Je suis un homme parce que je ne me pose même pas la question de savoir si je suis supérieur aux femmes. Je ne me la suis jamais posée. On ne discute pas les évidences.

.....
18 juin 2015

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Patrick Futersack, Françoise Poirier, Régine Loubière, Grégoire Loubière, Anne-Marie Marchay, Christiane Rosset, Annie Maugard

Jeux et beuverie et boustifaille...

Alain Huré



1 Dialogue photo a

- T'es sûr ?
- Ouais, j'ai vu mes parents.
- Ooooh ! Raconte, moi j'ai jamais vu.
- C'est normal, t'es qu'une fille.
- Ben, raconte, c'était quand ?
- Hier soir, ils m'ont envoyé me coucher
- Bé, t'as rien vu, alors ?
- Eh, tu crois pas, je me suis levé et je suis allé derrière la porte de leur chambre, j'ai tout entendu
- Alors, alors ? Comment qu'ils font ?
- Bé, il y a des trucs qui rentrent dans des machins, papa il se mettait dans des positions pas possibles ma-maman elle lui disait plus haut, plus fort, t'es trop mou, papa il râlait, ça y est, ça vient...
- Et alors, finalement ?
- Il était pas terrible, le meuble Ikea, finalement !

2 Dialogue photo b commente la photo a

- On leur dit ?
- Ouais, tu vas voir leur tête...
- J'ai même acheté des fleurs.
- Moi, je leur ai fait un cendrier de nouilles.
- Allez, on y va.
- Ensemble : -Bonne fête papa, bonne fête, maman !

3 - Perverbe

- Qui va à la chasse il faut le boire
- La pluie du matin n'est pas bonne à dire
- Un homme averti il ne faut pas mettre les doigts
- A méchant ouvrier il faut choisir le moindre

4- Tautogramme publicitaire pour une ville, un pays

- Jérémiades, jamais, joli Jambville joyeux jardin
- Patagonie, Papouasie, Polynésie, pouah, pays pour-
ris ! Plutôt Pologne paisible, paysanne, paradis perdu
pour plaisirs pulpeux
- Suisse suicidaire sauf si sommes suffisantes

5 Dictionnaire des objets idiots

- A-Album photo : objet de mémoire de plus en plus pénible à feuilleter quand on la perd.
- B-Bijoux : voir décorations.
- D-Décorations : pour les hommes, l'équivalent des bijoux pour les femmes, aussi futile.
- D-Dictionnaire : c'est l'image de l'univers, tout y est, le temps qu'on trouve ce qu'on cherche, on ne se souviendra plus pourquoi on le cherchait.
- P-Portable : depuis qu'on est sans-fil, on est encore plus dépendants

5bis Dictionnaire des choses ennemies

- B - Le bois rancunier

L'arbre aimait l'homme quand il l'arrosait, le soignait, balayait les feuilles mortes qu'il avait laissé au vent. Mais, quand l'homme l'a coupé, ébranché, débité en planches, l'arbre n'a eu de cesse de se venger, il s'est laissé façonner en poutre, rampe, table ou chaise, sans mot dire. Mais, dès qu'il voit apparaître un doigt humain, il détache une écharpe, baïonnette minuscule, dard sournois qui se casse après avoir pénétré la peau, s'être insinué juste sous l'ongle, là où c'est le plus douloureux et le plus difficile à opérer. Et le bois se gonfle.

C - La cuillère facétieuse

Que ceux qui n'ont jamais vu ça me jettent la première éponge. Dans n'importe lequel évier de votre choix, jetez-y la vaisselle du soi, assiettes, tasses et couverts mélangés, ouvrez alors le robinet, l'eau la plus chaude, presque bouillante. Systématiquement, une cuillère, petite ou grande, à café ou à soupe, s'est glissée sous le jet qui vous jaillit en pleine figure. Certains affirment même avoir entendu des cuillères ricaner.

C - La chaussette fugueuse

Deux chaussettes s'aimaient d'amour tendre, l'une d'elles s'ennuyait au logis. La Fontaine aurait dû regarder dans ses tiroirs. Comme les couples humains, de plus en plus de chaussettes se séparent sans qu'aucun signe ne mette la puce à l'orteil de l'homme. Il les a portées, aimées, lavées, jusqu'au jour où, ouvrant la commode ou la machine à laver, elle est là, seule, triste, abandonnée. Autour d'elle, les couples de chaussettes heureuses s'éloignent d'elle. Elle n'est plus rien. Jamais on ne reverra son conjoint (ou sa conjointe, on ne connaît jamais vraiment le sexe des chaussettes). L'homme la garde, il la range avec d'autres orphelines, il espère toujours, l'homme. En vain.

T - Le tuyau crocheteur

Dans le jardin, comme un serpent assoupi, le tuyau d'arrosage attend, calme, mou, aplati dans l'herbe rase, prêt à tout. Le robinet ouvert, l'eau froide chatouille son intérieur, le réveille, il se durcit. Le jardinier le tire autour des massifs, arrosant ça et là les plantations. Le tuyau peut aller jusqu'au fond du jardin, il le sait et avance d'un bon pas dans ses bottes caoutchoutées. Mais le tuyau se bloque, il s'est coincé là-bas, au loin, autour d'une branche, derrière une pierre, il se bloque toujours. Et le jardinier doit refaire le chemin en sens inverse pour le libérer et repartir arroser. En attendant qu'il se recoince.

.....
Patrick Futtersack

1)-. *Ecrire les dialogues entre deux enfants*

a)-Pourquoi tu me regardes comme ça?

-Ben c'est qu't'es gentil, toi, et puis je t'aime bien, et puis j'aime bien jouer avec toi. Tu voudrais bien m'emprunter ton vélo quand on ira au parc demain ? Moi, j'viendrai avec un goûter pour nous deux, et puis on pourra être ensemble et s'amuser tous les deux.
Tu veux bien, dis ?

b)-Y sont rigolos tous les deux. T'as vu ? On dirait deux amoureux qui s'aiment et qui vont s'marier. A l'école dans la cour, c'est pareil : Y sont toujours ensemble. C'est pas comme nous deux. Eux ça se voit mais nous on l'montre pas mais on s'aime aussi, mais on l'montre pas. Y sont drôles tous les deux. Non, je ne me moque pas mais ils sont rigolos, tu crois pas?
Tu m'fais la bise, hein, sur la joue? Tu veux bien?

2)-Créer un ou plusieurs «PERVERBE» (association de deux morceaux de proverbes différents).

-Tant va la cruche à l'eau qu'elle ne peut donner que ce qu'elle a.

-Si la jeunesse savait que la fortune sourit à ceux qui se lèvent tôt.

- Rien ne sert de courir si la vieillesse pouvait.

-Un mauvais arrangement vaut mieux que qui paye ses dettes s'enrichit.

-Une hirondelle ne fait pas le printemps de ceux qui se lèvent tôt.

- Bien mal acquis ne profite qu'aux riches.

3)-. Créer un TAUTOGRAMME (phrase dont tous les mots commencent par la même lettre).

Sophie suppute sur six saucissons si suaves surtout sans senteur sérieuse : Seront servis sur la surnappe surcolorée, sans soucis.

4)-Créer un dictionnaire (rapide) de personnages célèbres.

Pablo Picasso ou Neruda

Raymond Poincaré ou Barre

Paul Deschanel ou Eluard

Pierre Mendès-France ou Desproges

Francis Blanche ou Coppola.

.....

Marie-Thérèse Leroy

TANNY

T comme Tanny qui nous fait la gymnastique dite volontaire à Jambville.

A comme Association du Comité des fêtes, sortez les chéquiers 70 € l'année

N comme Nouvelle année sportive remplie d'efforts presque surhumains !
N comme Néerlandaise qui donne à Tanny cet accent inimitable.
Y comme Youpi ça redémarre chaque fin septembre!

GYMNASTIQUE

G comme Gouttière que je déroule doucement, du bas du dos à la nuque.
Y comme Yéti à qui je ressemble : « pourquoi tu fais des grimaces » ?
M comme Médaille surtout en marche rapide je n'oublie pas, je « fais la médaille »
N comme Saint Nicolas toujours avec d'excellentes pâtisseries faites maison !
A comme Age devant ma prof agile active je m'applique et je rajeunis !
S comme Sortie de fin d'année à chaque fois différente, toujours un succès !
T comme Tapis QUI a piqué les tapis de la gym, quelle histoire !
I comme Inspire et hop j'inspire ! Et j'expire à l'effort !
Q comme Q et psoas et je m'assieds correctement.
U comme Usure, la hanche, le genou, le poignet, l'épaule, aïe aïe !
E comme Etire je m'étire et je baille : Bonne semaine « et n'oubliez pas de boire »

JAMBVILLE

J comme Joyeuse, l'ambiance est joyeuse, heureusement sinon j'irai pas !
A comme Articulations sans parler d'arthrose.
M comme Ménage souvent à faire avant le cours, c'est l'échauffement !
B comme Bouton, et je plaque le nombril au sol.
V comme Vacances scolaires, je souffle et je n'oublie pas les consignes !
I comme Impossible, connais pas 1 2 3 et hop on inspire et hop on expire
L comme Limité dans le temps, ça dure 1 heure le jeudi matin.
L comme Liberté je fais comme je peux, ça évite les lamentations !
E comme Equilibre je lève le bras gauche, la jambe droite. C'est bon pour l'équilibre. Et c'est le mot de la fin

.....
Régine Loubière

1/ Ecrire les dialogues entre 2 enfants

a) F : On a bien ri à ce spectacle de clowns
G : Oh oui ! Surtout celui dont le chapeau envoyait de l'eau au clown blanc.

F : C'est sûr qu'il n'avait pas l'air content !
G : En tout cas, nous, ça nous a bien fait rire.
b) F : Tu as vu là-bas mon frère avec ta cousine ?
G : Ils ont l'air de bien rigoler.
F : Tu crois qu'ils sont amoureux ?
G : Ben ! Je sais pas moi ! Pourquoi tu dis ça ?
F : T'as pas vu ? Ils se touchent du coude.
G : Ah oui ! Dis ? Elles sont belles les fleurs !!!

2/ Créer un « PERVERBE »

Le chat parti, la caravane passe
Les cordonniers se moquent de la charité
De deux maux, abstiens-toi
Dans le doute, on se couche

3/ Créer un TAUTOGRAMME

Surprenant son surnom. Ses sourcils sautillent sans surprise, Sissi sème son silence sans souci sur son secret. Seul son Setter saute sur son serviteur sclérosé. Sissi sursaute, son serviteur sénile stupéfait, souffre. Ses savates savonnent sur Silas son Setter.

.....
3 septembre 2015

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Régine Loubière, Grégoire Loubière, Anne-Marie Marchay, Françoise Poirier, Annie Maugard, Éric Rondeau, Pierre Jablon, Dominique Pelegrin...

.....
Alessandro Baricco, Mr Gwyn.
Etablir une liste, la sienne ou celle d'un personnage
Décrire un démon, cette force qui pousse un personnage vers sa destinée

.....
Annie Maugard

« Les bonnes ou mauvaises résolutions de la rentrée ».

A l'ordre du jour de cette rentrée :
- Priorité à l'Imagination et à la Fantaisie.
- Simple Survol des bulletins d'informations.
- Un petit démon quand même...

Donc :

Farfouiller très profondément dans ma tête afin d'obliger mon Imagination à se réveiller, et cette besogne là, elle est ardue !

Redevenir Enfant afin de retrouver tout simplement de la Fantaisie. L'Idée même « d'avoir des idées » est tellement enfouie sous d'épaisses couches de « sérieux » que c'est Mission plus que compliquée.

Ecouter les bulletins d'informations pour me tenir au courant de l'actualité, c'est indispensable, mais une

seule fois par jour et me faire la promesse de ne plus les commenter !

Utiliser à ma façon, c'est-à-dire de manière complètement inversée, la statue des trois petits Sages Singes asiatiques : Tout voir, tout entendre et ne pas commenter le journal télévisé... Enfin, c'est mon interprétation...

Un petit Démon quand même, celui de Minuit : à Minuit, je monte me coucher !

Grégoire Loubière

Les « bonnes ou mauvaises » résolutions de rentrée
Voici quelques résolutions de personnes que je ne connais pas :

Ne plus tuer de gens, car à chaque fois, je ne sais pas où mettre le corps

Ne plus manger entre les repas, pour éviter d'acheter une nouvelle balance

Ne plus lire de livre, car cela me rend trop intelligent

Ne plus acheter de licorne en peluche, voilà !

Ne plus aller sur Twitter car j'ai chopé le syndrome Hashtag

Ne plus ranger ma chambre car je sais que dans une semaine ça redeviendra à nouveau une décharge publique

ATTENTION ! Ne pas faire comme la sœur de Grégoire, c'est-à-dire ne pas acheter des chaussures pour, au final, ne pas les mettre

Ne plus compter les moutons pour s'endormir, car ça ne marche pas (Bon ! entre nous, ça ne court pas non plus)

Ne plus manger de chewing-gum, surtout si c'est pour l'avaler comme un cachet

Ne pas manger de trucs périmés depuis quatre ans

S'il te plaît, ne fais pas genre parler anglais alors que tu ne sais même pas dire « Hello ! »

Ne plus ramasser les carottes en tirant comme un sauvage sur la tige, pour au final se dire après : « Ah ben, c'est cassé ! »

Mettre un bazar fou dans la chambre d'hôtel, pour que la femme de chambre range tout ça, après

Ne plus acheter de pack d'eau à Simply, y a un ruisseau en bas de chez toi

Cette année, je fais du sport, c'est promis !

Acheter une armoire. Pourquoi ? Je ne sais pas.

Manger des bonbons fraises Taggada pour faire comme dans la pub, une méga teuf avec les bonbons qui tombent du ciel

Acheter un barbecue pour rendre son jardin stylé

Mettre un T-shirt « Vive les vacances » pour aller à un entretien d'embauche

Ne plus trouver d'excuses bidons.

Alain Huré

1-J'ai enfin décidé de d'arrêter de penser, je pense qu'avec de la persévérance... et merde, j'ai encore dit « je pense », il faut que je me surveille, que je surveille ces bon sang de neurones qui ont pris le pouvoir depuis... depuis, en fait, très peu de temps après ma naissance, j'avais un corps, pas trop mal foutu, fonctionnel, avec un certain nombre d'applications extrêmement intéressantes, la respiration, la vue, la mastication, le transit intestinal et d'autres encore, tout s'est dérégulé quand, là-haut, dans ces circonvolutions, elles ont sauvagement proliféré, ces connexions démoniaques qui, petit à petit, avec méthode et intelligence, ces deux entités diaboliques, m'ont sorti de ma bestialité reposante pour me plonger dans ce maelström sans repos, penser, réfléchir, analyser, peser, gamberger, méditer, raisonner, spéculer.... Mais c'est fini, je me débranche !

2-Je ne porterai plus jamais de cravate. Ce succédané de la corde de pendu, cet appendice malsain qui pointe vers le bas en vous étouffant, est le symbole terrifiant du licou qui nous agrippe et nous lie aux pieds des supérieurs de toute sorte. Jamais plus !

3-J'ai décidé d'arrêter de poser ma candidature à l'Académie Française, je sens que je commence à les énerver, c'est ma cinquante-septième. J'ai commencé à l'âge de dix ans, dès qu'un fauteuil était libre, je postulai, je crois que c'est l'idée du fauteuil qui me tentait, plus que celle de l'immortalité, c'est vers la soixantaine que l'idée d'être immortel a dû prendre le pas sur l'idée de se blottir dans les velours remarquables par les fesses célèbres qui y déposèrent leurs empreintes. Je n'ai rien fait de remarquable, mes fesses non plus, c'est même ça qui me poussait, le vide intellectuel sidéral que je représentais, je n'ai pas eu le temps de faire d'études, les visites aux Académiciens vivants prenaient l'essentiel de mon temps et, vu l'âge moyen des survivants, c'était plus de la gériatrie que de l'activité cérébrale. J'ai dix-sept tomes de discours d'introduction rentrés, c'est trop, c'est trop !

4-J'ai décidé enfin d'être sérieux... non, je rigole !

Régine Loubière

1- Réguler mon alimentation pour ne pas faire un régime.

2- Commencer une activité sportive pour raffermir un peu l'ensemble.

3- Parler franchement. Dire ce que je pense réellement aux gens qui m'entourent.

4- Faire ce que je veux, quand je veux, même si cela gêne ou perturbe mon entourage.

5- Ne plus acheter de livre dès que je rentre dans 5- Ne plus acheter de livre dès que je rentre dans une librairie. La bibliothèque n'est pas faite pour les chiens.

Liste des mauvaises résolutions

1bis- Ne pas respecter la résolution n°1

2bis- Penser à l'activité sportive mais y penser très fort, sans pour autant la démarrer. Ou alors une pratique irrégulière au gré de mes envies.

3bis- Remballer ma franchise, je ne vais pas prendre le risque de me fâcher avec la terre entière.

4bis- Malgré la tentation, si je fais ce que je veux quand je veux, cela perturbera mon entourage. Donc

5bis- Continuer de me laisser happer tel un aimant par les librairies croisées au hasard de mes errances, et de ressortir les bras chargés, on poussera les murs de la maison.

Mais la bibliothèque n'est toujours pas faite pour les chiens.

Décrire un démon

Tous les ans, c'est la même chose. Ça commence par le remplissage de la valise. Le dilemme, pour ne pas dire un casse-tête, voire même un supplice. Que vais-je emmener ? Les tenues de l'année précédente me boudinent, me serrent, m'engoncent. Mon maillot de bain, ah ! oui ! un petit deux pièces jamais mis ou très peu. Les jours où nous étions seuls sur la plage. Tant pis. Je ressors mon vieux maillot une pièce. Il aura l'avantage de masquer mes rondeurs abdominales et les petits coussinets naissants à hauteur de mes hanches. Prenons tout de même les shorts qui me serrent. En forçant un peu, j'arriverai non sans mal à les fermer, laissant apparaître un ventre plat au détriment des bourrelets qui ne manqueront pas de déborder. Un petit T-shirt sympa pour masquer les imperfections que moi seule subirai.

C'est décidé, l'année prochaine je m'y mets tôt et sérieusement afin de perdre les 4 ou 5 kilos inutiles. Mais pour ça, fini les extras, les en-cas. Juste les repas principaux, sans rab et sans excès. Et je commence dès le mois de septembre. La bonne résolution de la rentrée.

Septembre

Fastoche, il y a encore de beaux jours, les salades peuvent être variées, ils ont dit, cinq fruits et légumes par jour ? Ils vont être servis.

Octobre

Je peux tenir bon. Les journées commencent à se

rafraîchir. Transformons les salades et autres crudités par de bonnes soupes faites maisons.

Novembre

Idem

Décembre

Ah ! Zut ! Décembre. Juste quinze jours voir vingt. Les fêtes de fin d'année. A nous huitres, foie gras, saumon, dinde farcie aux marrons, bûches glacées, chocolat. Les moments conviviaux avec famille et amis. Je ne vais pas les gâcher !

Janvier

Il y a toujours les chocolats. Il faut les finir. La galette des rois, c'est une fois l'an. Je ne vais pas la laisser passer.

Février

C'est le mois de la chandeleur, à moi crêpes, gaufres et bolée de cidre.

Bon. Il me reste mars, avril, mai et juin. Qui sait ?

.....
Pierre Jablon

Ce que je ne veux plus faire:

- Reporter à demain ce qui ne peut attendre en arguant la nécessité de réfléchir,
- Remettre dans l'axe une balle de golf égarée et m'y reprendre dix à quinze fois sous le regard des joueurs suivants,
- M'angoisser de rater un rendez-vous, d'être en retard, de louper un train, au point d'en faire un cauchemar d'avance..
- Rater un plat, faute de patience
- Multiplier les lieux de vie, me disperser sans avoir un vrai port d'attache
- Ne pas trouver le temps, sous des prétextes futiles, de la lecture, de la peinture, de la musique et de la méditation,
- Ne pas trouver le temps de voir mes proches, mes amis dispersés,
- Ne pas trouver le temps.....de ne RIEN FAIRE.....!

Mon démon:

- Céder à des offres d'activité qui me sont proposées sans me préoccuper de leur compatibilité en termes d'horaires, d'engagement, de compétence.
- Avoir besoin d'organiser mon temps et constater que le temps s'impose toujours !»

.....
Eric Rondeau

Knut Fiöte

La première fois que je l'ai vu c'était dans la salle communale de Grimpsholm où j'habitais il y a quelques

années. Les notables du village, dont je faisais encore partie à l'époque, s'étaient réunis pour organiser la fête du renne, comme chaque année, et cette année-là il avait décidé de quitter sa cabane et de se joindre à nous pour participer à sa préparation.

Assis sur la table durant toute la soirée, il nous avait surpris par son enthousiasme et par ses idées novatrices. Il avait par exemple proposé d'accompagner le cortège juché sur des échasses. Il avait aussi émis l'idée de filmer les festivités du haut de l'échelle des pompiers ou encore de tirer lui-même le feu d'artifice de la terrasse du plus haut immeuble du village.

C'est au moment de conclure nos échanges qu'il s'est passé un fait étrange. L'équipe de basket communale, qui venait de s'entraîner dans le gymnase adjacent, venait d'entrer dans la pièce lorsque notre bonhomme a brusquement sauté de la table à pieds joints et s'est mis debout. Après avoir regardé rapidement autour de lui, l'air paniqué, il s'est précipité vers l'escalier de l'étage, en a gravi deux marches puis s'est retourné vers nous avec un grand sourire. Mais lorsque le grand Admun-sen est apparu à son tour nous avons vu notre énergumène monter immédiatement une marche supplémentaire.

J'ai appris peu après que ce curieux personnage était imprégné d'un démon peu ordinaire : il ne supportait pas que quiconque soit plus haut que lui en sa présence. Cela expliquait non seulement les échasses et l'échelle des pompiers, mais aussi le fait qu'il avait fait construire sa cabane dans l'un des plus hauts arbres de la commune. Quel comble pour lui d'habiter dans l'un des pays les plus plats de la planète !

J'ai appris récemment que Knut Fiöt, que j'ai toujours appelé Knut Fiotte à la française et non « Knout Fieuteu », était mort accidentellement pendant qu'il repeignait la croix du haut du clocher de l'église. Touché par la foudre il avait glissé sur toute la longueur du toit, avait rebondi sur la gouttière et était tombé directement dans le puits du cimetière. Son corps n'a paraît-il jamais été remonté.

.....

17 septembre 2015

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Régine Loubière, Annie Maugard, Françoise Poirier

.....
 Photographie de femme de Willie Ronis, donner une vie à cette femme, à la 3ème personne puis une question à la 2ème personne du singulier.

-Homosyntaxisme NNNVANNVVNVVANN-
 NVANN(N : nom, A : adjectif, V : verbe)

.....

Alain Huré



1- Elle marche dans la rue de Sèvres, Michèle, elle s'appelle Michèle comme beaucoup de filles de son époque, elle sort des grands magasins du Bon Marché, c'est là qu'elle s'achète ses parfums, c'est près de chez elle, un peu commun, encore, ces magasins, très catho, surtout, fréquentés par les curés et les sœurs des congrégations voisines mais de très bon choix pour les parfums. Elle passe près du métro Vaneau, elle ne la voit pas, la station, le métro ne fait pas partie de son univers, trop peuple comme les vélos posés contre la grille, près du plan. Le peuple, elle a connu, son enfance banlieusarde, un sixième étage dans un immeuble de Saint-Ouen, l'école quittée trop tôt, le travail en usine puis, la chance, une place de modiste dans cette maison de couture de Paris et la rencontre de Jacques, Jacques qui ouvrira rapidement un atelier de broderies de luxe puis un autre de chapeaux... Elle en porte un, d'ailleurs, de ses chapeaux, un modèle qu'elle aime, chic et qui lui permet, en plus, de ne pas voir la rue, la réalité, la laideur du monde, elle ne voit que les taches de soleil sur le trottoir, jusqu'à l'immeuble de l'avenue de Breteuil, encore un sixième étage mais, là, l'étage entier est à elle et la terrasse s'ouvre sur le dôme doré des Invalides qui resplendira au soleil couchant. Jacques ne sera pas encore là, les enfants seront lavés, prêts à être couchés, Maria s'en est occupée comme elle le fait si bien, Michèle se préparera pour la soirée, chez ce couple si passionnant qui revient de croisière dans les Caraïbes, c'est pour ça qu'elle a choisi un nouveau parfum au Bon Marché. Elle se doit d'être à la hauteur de Jacques...

Dis, Michèle, tu n'as pas l'impression de passer à côté de la vie, sous ton chapeau ?

2- NNN V A NN VV N VV A NNN V A NN

La femme, le chapeau et le métro posèrent, ensoleillés. Des vélos, des arbres les entouraient. Marcher sur le trottoir, ne rien regarder, ne penser à rien. Vides, la rue, le ciel, la ville. Photographier un absolu désert... Beauté !

.....
Annie Maugard

Je ferai TROIS HOMOSYNTAXISMES, rien que pour le plaisir de mettre en page un mot aussi savant !
NNNVANNVVNVVANNNVANN

Sous le soleil, Gloriette de POPESCO avance anxieuse, son sac à la main. Elle doit promener son chapeau. Profiter, apprécier, goulument cette journée de shopping de saison. Elle sélectionne attentivement les caractéristiques de la mode.

Désir, besoin ou nécessité la conduisent invariablement à la recherche de l'indéfinissable. Elle scrute, tient le cap face aux vitrines. Elle n'oublie pas et reste concentrée sur la recherche de l'objet du désir. Elle ne sourira guère tant que sa besogne ne sera pas achevée.

Promenade, lèche-vitrine, énervement, contribuent follement au manque de sourire. Réfléchir, rechercher avidement la chose, l'idée, l'objet à la mode ! Elle se tournerait volontiers vers le renoncement ou l'abandon, en fin de journée.

Au fait, Madame, nous laisserais-tu découvrir ton visage ?

.....
Régine Loubière

Son train est entré en gare. Eloïse a quitté sa Bretagne natale. Elle leur a annoncé le jour même son départ par une simple lettre posée sur la table de la petite cuisine familiale. Ils la découvriront au réveil, au cours du petit déjeuner. Héloïse a tout prévu. Elle a choisi le jour de repos du père, cheminot de son état, afin de ne pas le croiser en gare de Quimper. Elle a pris le premier train, laissé un double de clef de voiture afin qu'ils puissent la récupérer sur le parking public.

A elle, la belle vie. Loin de sa vie provinciale. Paris lui tend les bras, son beau parisien l'attend plein de promesses. Un travail, un bel appartement pas très loin du jardin du Luxembourg. Lui, c'est Roger. Ils se sont rencontrés en Août, alors qu'il était en vacances sur la

côte bretonne. Eloïse lisait sur la plage adossée à un rocher. Un coup de vent soudain lui avait arraché son joli chapeau de paille qui s'était échoué sur la serviette du beau parisien.

Quoi de mieux pour entamer une conversation ? Eloïse crut se noyer dans ses jolis yeux bleus. Elle fut conquise dès le premier regard. Je m'appelle Roger Menton, je suis de Paris. Moi, c'est Eloïse. Eloïse Le Cloarec, j'habite Quimper.

Les dix jours qui suivirent, furent les plus beaux aux yeux d'Eloïse. Ne pouvant pas s'échapper chaque jour sans éveiller les soupçons de ses parents, Eloïse donna rapidement son adresse à Roger afin qu'ils puissent se retrouver facilement. Certains soirs, elle attendait que la maisonnée soit endormie. Elle prétextait un autre jour une promenade avec une amie, une sortie cinéma avec une autre. Durant leurs escapades et rendez-vous amoureux, Roger à la demande d'Eloïse, lui narrait la joie de vivre à Paris. Les sorties le soir au théâtre, les visites aux musées, les grands restaurants, les balades dans les parcs ...

La facilité qu'aurait Eloïse de trouver un emploi de sténodactylo. Roger connaissait du monde, il pourrait l'aider. Les yeux d'Eloïse brillaient d'envie. L'envie de quitter sa province. Fraîchement diplômée, ses chances de trouver un emploi dans son domaine étaient minces. En attendant elle devait se contenter de petits travaux de couture chez une vieille dame non loin de chez elle. Quelques heures de ménage et de garde d'enfants. Alors, quand Roger lui proposa de la rejoindre sur Paris, elle n'a pas longtemps hésité. Une vie de rêve l'attendait à la capitale. Un bel appartement avec un homme qu'elle aimait, qui avait une belle situation dans une grande entreprise, l'assurance d'un travail dès son arrivée.

Le temps est magnifique lorsqu'Eloïse arrive en gare Montparnasse. Pas question de prendre le métropolitain. Elle veut profiter du soleil, visiter Paris plutôt que de s'enterrer dans les galeries souterraines. Elle n'a pas pris grand-chose avec elle. Elle récupérera ses affaires laissées à Quimper lors de sa prochaine visite. D'ici là, ses parents auront compris son choix. Seront fiers d'elle. En attendant, elle va retrouver son Roger, son beau et tendre Roger.

Il lui a donné l'adresse avant de la quitter. Il ne pourrait pas aller la chercher, ses horaires ne lui permettant pas. La clef sera sous le paillason. Elle n'aura qu'à sonner, la concierge lui ouvrira, elle sera prévenue. Pour l'occasion, Eloïse a utilisé ses maigres économies pour un joli chapeau et un beau manteau blanc. Elle veut faire bel effet. Sur place, Eloïse sonne et se présente à la concierge. Les clés sont bien sous le paillason. Eloïse pose son sac, enlève ses chaussures qui commencent

à lui faire mal. Pour commencer, elle décide de faire le tour du propriétaire afin de découvrir en premier lieu, les commodités. Elle se dirige ensuite vers ce qui lui semble être le salon...

Tu es surprise les mains en sang, couteau prêt de la victime avec tes empreintes que nous décèlerons plus tard, et tu maintiens être innocente ?

2- Faire une homosyntaxisme

Nnnvannvnnvnnnnvann

Sous contrainte à l'atelier écriture, nous écrivons fébriles, un texte avec consigne. Penser et rédiger un homosyntaxisme décrypté et compris vaguement grâce à Marie-Thérèse. Nom commun ou propre, le choix du mot est libre. Un calvaire, une punition.

Marie-Thérèse Leroy

Fathia sort du métro et ne sait à vrai dire où aller. « Et si les autres avaient raison » ? Non, elle repousse avec force cette idée. Elle est adulte tout de même, elle est autonome, elle a 22 ans, étudiante en pharmacie. Ce n'est pas rien tout de même. Elle a travaillé dur pour y arriver.

La réalité est terrible aujourd'hui, elle le sait, elle ne connaît pas un mot de français mais elle va s'en sortir. C'est ce qui l'a motivée à la gare de Munich. Elle s'est décidée exactement en dix minutes devant le bureau de fonctionnaires français venus remplir deux cars de réfugiés pour Cergy. Elle a appris sa phrase par cœur : « Je veux apprendre le français et continuer mes études de pharmacie ». Elle a rajouté comme une confidence : « Vous savez, je suis athée et fière de l'être, je ne fais partie ni des chrétiens d'orient ni de la communauté musulmane ». Le type l'a regardée bien en face et lui a répondu : « Vous êtes courageuse, ce n'est pas évident ». Il a enregistré sa fiche et elle est montée dans l'autocar. Une Tour Eiffel était affichée sur la portière.

Fathia a dormi pendant tout le trajet, épuisée qu'elle était par le périple de ces derniers jours : le départ de son village près d'Alep en pleine nuit sans dire au revoir pour ne pas être dénoncée par des voisins. Elle a galéré deux mois de taxi en autocar, habillée en garçon jusqu'à cette folle traversée à partir de la Turquie sur ce canot pneumatique. Son gilet de sauvetage était trop grand, elle n'a jamais eu autant peur de sa vie ! Les passeurs lui ont pris 2000 euros et sont partis. Ils ont désigné comme capitaine un passager. Le bateau allait trop vite. Au bout de 45 minutes, il s'est arrêté. Un silence glacial s'est installé. Ils étaient à 2 kilomètres de la côte. Un pêcheur turc leur a lancé une corde et les a remorqués. Sauvés ! Ils l'étaient tous mais le voyage

n'était pas fini. Elle ne veut plus se rappeler de la suite. Enfin le train pour Munich !

Mercredi, Fathia est arrivée à 13h45 au centre Hubert Renaud à la base de loisirs de Cergy. Une grande tente était installée. Ils ont pu se restaurer. Elle ne s'attendait pas à cet accueil, des banderoles, des gens qui applaudissaient. Elle n'arrêtait pas de pleurer devant l'étudiant de l'Essec qui servait bénévolement d'interprète. Heureusement elle parle anglais ! Puis des dames du secours catholique lui ont donné des vêtements. Elle a insisté pour avoir ce manteau blanc et ce chapeau qui lui cache la moitié du visage. Etre blanche, se fondre dans la masse, devenir invisible, c'est ce qu'elle souhaite au plus profond d'elle-même !

Jeudi, un autre car de réfugiés est arrivé et vendredi, elle a rempli son formulaire de demande d'asile. Que faire en attendant ? Ensuite, elle est allée à pied au RER et a enfin découvert Paris. Elle a vite compris que sa tenue était décalée et que beaucoup la regardaient. Mais à l'idée de raconter son périple aux autres ce soir, impossible de faire demi-tour...

Triple idiote, toi qui viens de si loin, qui a vécu tant de dangers, sais-tu au moins à quelle station tu dois descendre pour aller voir la Tour Eiffel ?

Françoise Poirier

1- Elle est « class » et élégante, chic. Parisienne. Cachée sous un chapeau cloche bien enfoncée sur sa tête. Comment fait-elle pour voir ? Voir sa route ? Voir les passants qu'elle croise ? Pour ne pas trébucher ? S'établir ? Pour ne pas perdre sa superbe ?

Elle attend quelqu'un. Qui ? Un taxi ? Pas possible. Elle ne pourrait ni le guetter, ni le héler. Elle attend quelqu'un qui la reconnaîtra, là, plantée sur le trottoir, à la sortie du métro. Mais qui ? Son mari ? Son amant ? Un client ? Elle semble se cacher, se dissimuler. Pourquoi ?

Ou est-elle un mannequin qui pose pour une séance photos ?

Protège t-elle sa peau blanche et fragile des rayons du soleil ?

Comment sont ces yeux ? A t-elle les cheveux longs ? Dissimule t-elle ses yeux rougis par un chagrin ? Elle est peut-être aveugle, borgne... Elle a peut-être perdu tous ses cheveux...

A t-elle un oeil au beurre noir ? S'est t-elle fait battre comme plâtre par son amant, son mari, son mac ?

Quel âge a t-elle ? 20, 30, 40 ans ?

J'ai envie de m'approcher doucement de toi, d'ôter lentement ton chapeau et de t'embrasser sur tes lèvres, sur tes yeux. Me le permets-tu ?

2- Hier dans l'après-midi à Varzy s'est abattue une violente tornade.

Le vent soufflait et grondait. Les arbres pliaient et tombaient brutalement. De nombreuses tuiles, jardinières et poteries volaient à travers le bourg et ses alentours

1 octobre 2015

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Régine Loubière, Grégoire Loubière, Annie Maugard, Françoise Poirier, Anne-Marie Marchay, Christiane Rosset, Guy Teindas, Paulette Teindas, Patrick Fattersack

Rentrée littéraire. Choisir un incipit pris parmi des nouveaux livres de cette rentrée et faire un texte

Alain Huré

Je voudrais raconter comment L. est entrée dans ma vie, dans quelles circonstances, je voudrais décrire avec précision le contexte qui a permis à L. de pénétrer dans ma sphère privée et, avec patience, d'en prendre possession, ce n'est pas si simple.

L. est sortie du dictionnaire un mardi, le mardi, dans le dictionnaire, la lettre L. a quartier libre, L. est donc sortie et s'est approchée de moi, comme attirée, attire d'L., j'aurais pu dire. L. est femme, du moins féminine, les lettres sont sexuées, certaines sont mâles comme le G, le K, le R, d'autres femelles comme le A, le S et le L, bien sûr. Cette L. qui s'est lovée près de moi, dans le living, longue, libérée, lascive, licencieuse. La langue de L. libidineuse, leste comme un lasso jusqu'au larynx, ses lèvres, sa libido....

Je la pris au pied de la lettre et lui murmurait : je t'M. « Ah, non, lâcha-t-elle, M ne sort du dico que le jeu-di ! »

Tout ça, c'était à cause du mur de Berlin.

Tant que le mur s'était dressé entre elle et moi, tout allait bien, on vivait chacun collés, elle contre le flanc Est, moi appuyé à la façade Ouest, depuis des années, on ne s'était jamais vus, le couple rêvé, chacun de son côté, je lui lançais des mots d'amour écrits sur des avions en papier, aux repas, elle m'envoyait les pommes de terre, je lui lançais le sel par-dessus le mur quand elle me le demandait, elle, le pain, le poivre, chacun sa demi-table accolée au mur, je buvais du Bourgogne, c'est au pied du mur qu'on voit le Macon, on se regardait sans se voir, l'imagination faisait le reste, le faisait bien, sur le béton qui me faisait face, je l'inventais, belle, blonde certains jours, rousse parfois, je la des-

sinais, l'art mur est souvent une armure, on s'entendait parfaitement tous les deux, compte tenu qu'on ne s'entendait que mal, pas un mot plus haut que l'autre, que des murmures, vu la hauteur du mur, l'épaisseur, la circulation de mon côté, les vopos du sien. Rien ne réunit mieux que ce qui sépare, comme a dit Sophocle... ou Diderot... ou Franck Ribéry, je ne sais plus. Et puis, la tuile, si je puis dire pour la chute de ce satané mur, tombé comme un fruit mûr. Fin 89, à coups de marteaux-piqueurs, couverts par le vacarme du violoncelle de Rostropovitch, il est tombé, notre amour aussi... La liberté, c'est vraiment la fin de l'imaginaire, on ne crée la beauté que sous la contrainte, comme le disait Guy Lux... ou Schopenhauer... ou moi, qui sait !?

Annie Maugard

Vernon attend qu'il fasse nuit et qu'autour de lui toutes les fenêtres se soient éteintes pour escalader les grilles et s'aventurer au fond du jardin communautaire.

Première étape du voyage, Sortir sans faire de bruit afin de s'enfoncer seul dans le jardin. Ne pas attirer l'attention, car se retrouver ne serait-ce qu'à deux aurait rompu le charme. Découvrir l'endroit dans le calme de la nuit, le ravissait. Il savait que de nuit, les choses prennent une autre dimension. Il avança d'abord sur le gravier à pas feutrés, chut, pas de bruit...

Au détour du grand cèdre gracieux, il tendit l'oreille. Bien qu'il fût très tard, de petits bruits lui parvenaient. L'une des branches lui effleura l'épaule, il se retourna, sur ses gardes, et quand il s'aperçut que la caresse provenait de son copain le cèdre, il lui murmura : ah c'est toi mon copain, je t'y prends à me frôler...

Il reprit donc tranquillement sa promenade. Il s'arrêta, étonné d'avoir eu l'impression que la sculpture pourtant bien familière, avait bougé ! Balivernes, elle ne pouvait pas descendre de sa stèle toute seule. Donc, ce n'était qu'une impression !

Il continua à avancer, rencontra les tables et les bancs de pique-nique. Il se demanda quelle réunion pouvait se tenir ce soir à une heure aussi tardive en pleine semaine ! Serait-ce une date spéciale ? Il remarqua tout de même les jolis petits tas de carottes toutes fraîches, de tailles inégales, dressés autour de la table, devant les bancs... Trop bizarre, serait-ce une vue de l'esprit ?

A grandes enjambées, il eut envie de rejoindre la mare, attiré par un brouhaha. En s'approchant, il distingua des « croa-croa » un peu désordonnés. Quel accueil ! Merci mes amis, lança-t-il à ses amies les grenouilles...

Il erra assez longtemps dans cet univers devenu différent en s'y promenant de nuit. Il se sentait envahi

démotions et de sensations inconnues.

4 heures du matin. Tiens, cette Lune si grosse, bien ronde et très lumineuse, se voile petit à petit, un rideau orangé commence à la recouvrir ! Il était en admiration, devant cet étonnant spectacle. Puis, au fur et à mesure, le rideau orangé disparaissait, la lune reprenait sa forme initiale et sa couleur blanche en se dénudant. Il regarda l'heure : 5h20. Pour se convaincre qu'il ne rêvait pas, il se pinça, évidemment, ce n'est pas un rêve mais un fait réel, l'éclipse de la Lune ! La prochaine n'aurait lieu qu'en 2030...

Vite, il est temps de repartir. Il reprend sa course, un peu angoissé quand même par tant d'évènements ! On ne sait jamais, si un Loup Garou surgissait d'un bosquet ! En rebroussant chemin, à toute vitesse, il contourna le petit étang et ses «croa croa», arriva à la grande table, remarqua que les ânes et les lapins attablés dégustaient les jolies petites carottes. Il courut sur les graviers, franchit la porte du jardin. Ouf, il fut très heureux en passant le seuil de la maison. Il fonça droit sur la petite Fadette pour la questionner : Rêve ou pas rêve ?

Non, tu n'as pas rêvé, je m'y suis moi-même déjà aventurée, tu reviens du « Jardin Extraordinaire »

.....
Patrick Futtersack

Je ne voulais pas écrire ce livre. Je ne savais pas pourquoi je ne voulais pas l'écrire ou bien si, je le savais, mais je ne voulais pas le reconnaître, ou je ne l'osais pas; pas complètement.

(Javier CERCAS-L'imposteur-)

Et pourtant je voudrais raconter comment L est entrée dans ma vie, dans quelles circonstances, je voudrais décrire avec précision le contexte qui a permis à L de pénétrer dans ma sphère privée, avec patience, d'en prendre possession; ce n'est pas si simple.

(Delphine de VIGAN- d'après une histoire vraie-)

Je me souviens qu'elle n'avait aucune envie de devenir reine de beauté, mais le sort était sur le point d'en décider autrement..

(Nick HORNBY - Funny Girl-)

Mais la vie n'est pas un roman. C'est du moins ce que vous voudriez croire.

(Laurent BINET - La septième fonction du langage).

Et les années passent et se ressemblent. En apparence, rien n'est plus à sa place; rien n'a plus de place.

(Cynthia FLEURY - Les irremplaçables-)

Mais ce n'est pas ma faute; donc vous ne pouvez pas vous en prendre à moi. La cause, ce n'est pas moi et je n'ai aucune idée de la façon dont c'est arrivé.

(Toni MORRISSON - Délivrances-).

Qu'est-ce qui est arrivé me direz-vous? Eh bien, je suis comme les bébés, quand la nuit tombe, j'ai besoin d'un whisky.

(Philippe JAENADA - La petite femelle-).

Alors, voilà :

Il est dix-neuf heures trente, la nuit tombe. Je vais prendre un verre et je vais donc vous raconter pourquoi ce n'est pas ma faute de n'avoir pas osé raconter comment L est entrée dans ma vie, dans quelles circonstances, décrire avec précision le contexte qui a permis à L de pénétrer dans ma sphère privée, et avec patience d'en prendre possession.

Ce n'est pas si simple d'écrire ce livre, le 590ème de cette rentrée littéraire.

Et puis, si je vous écris que je me souviens qu'elle n'avait aucune envie de devenir reine de beauté, mais que le sort en avait décidé autrement,

Est-ce que cela pourra vous intéresser ?

Je ne pense pas car si la vie n'est pas un roman, le roman de ma vie de saurait vous subjugué.

Alors, je sais maintenant pourquoi je ne voulais pas écrire ce livre. Je ne savais pas pourquoi je ne voulais pas l'écrire, mais maintenant j'ose le dire, complètement : C'est tout simplement que le roman de ma vie ne vaut pas le moindre incipit d'un 590ème ouvrage.

.....
Régine Loubière

L'éclair ne m'était pas inconnu ; le tonnerre ne m'était pas inconnu ; expert enviable que j'étais dans ce domaine, l'averse, non plus, ne m'était pas inconnue : l'averse, puis le soleil, et l'arc-en-ciel.

Mais l'espace, ses planètes, etc.... ne faisaient pas partie de mon univers. Je rencontrais ce jour-là, un homme un peu bizarre au rayon des livres scientifiques. Il dédicaçait son dernier ouvrage. Très curieux, je m'avançais près de la file d'attente non loin de cet écrivain dont la longueur laissait présumer de sa notoriété. Je m'adressais à un bedeau à l'apparence extravagante et tout excité à l'idée de rencontrer et sûrement échanger quelques idées avec ce fameux auteur. Bonjour ! Qui est cet écrivain ? Comment ! Vous ne connaissez pas Grishka ? Un des frères Bogdanov ? Non. Vous plaisantez ? Il a sacrément changé. Hein ? Chagné ? Vous n'avez pas la télé ? Vous ne lisez pas les journaux ? Si. Bien sûr. Mais je vivais à l'étranger. Hors mis TV5 pour les infos, je ne voyais pas grand-

chose des chaînes françaises. Les frères Bogdanov, la dernière fois que je les ai vus à la télé, présentaient « Temps X ». C'est dire ...

Ah oui ! Quand même ! Ca fait un bail.

Comme vous dites.

Mais dites-moi, que s'est-il passé ? Il a eu un accident grave ?

Ben non, pourquoi ?

Bah ! Son visage. Quoi son visage ?

Il n'est pas comme dans mes souvenirs.

D'accord, ça fait longtemps. Il a vieilli, mais tout de même. A ce stade, ce n'est plus le passage du temps, mais une chirurgie plastique difficile suite à un accident qui l'aurait défiguré.

Non, pas du tout. A vrai dire, on ne sait pas trop ce qu'il s'est produit. Certains parlent d'une maladie, d'autres disent qu'ils voulaient ressembler à des extra-terrestres.

Ah bon ? Parce que son frère aussi a morflé ?

Ce n'est pas ma faute ; donc vous ne pouvez pas vous en prendre à moi. La cause, ce n'est pas moi et je n'ai aucune idée de la façon dont c'est arrivé.

Tout ça, c'était à cause du mur de Berlin.

Elle n'avait aucune envie de devenir reine de beauté mais le sort était sur le point d'en décider autrement. Elle lisait plus de livres en arabe qu'en français. Ca avait rassuré son père, mais il avait fini par se rendre compte que certains livres arabes étaient aussi dangereux que les livres français.

Je ne voulais pas écrire ce livre. Je ne savais pas pourquoi je ne voulais pas l'écrire ou bien si, je le savais, mais je ne voulais pas le reconnaître, ou je ne l'osais pas ; pas complètement.

Quand j'étais enfant, il arrivait à mon oncle maternel de m'emmener dans le désert. Pour lui, plus qu'un retour aux sources, cette excursion était une ablution de l'esprit.

La vie n'est pas un roman. C'est du moins ce que vous voudriez croire.

Je voudrais raconter comment L est entrée dans ma vie, dans quelles circonstances, je voudrais écrire avec précision le contexte qui a permis à L de pénétrer dans ma sphère privée et, avec patience, d'en prendre possession ; ce n'est pas si simple.

.....
Paulette Teindas

Mes chers parents devaient manquer de beaucoup d'imagination ou d'intérêt pour la chose, car après la naissance de leur premier enfant, ma soeur Suzanne, ainsi nommée en souvenir de l'arrière-grand-mère ils souhaitaient évidemment un garçon comme deu-

xième enfant. Quelle ne fut pas leur déception en voyant arriver le deuxième Maillard du nom, avec un sexe féminin !!!

Ils durent se concerter longtemps pour faire preuve d'une telle imagination. Au lieu de Paul comme prévu et comme le géniteur, on lui mettra Paulette et pour faire plus long et plus joli on ajoutera Madeleine comme la mère. CE qu'ils n'avaient pas prévu c'est que la deuxième partie du prénom serait à tout jamais shuntée et que la première partie serait très vite démodée. Ma meilleure amie de l'époque s'appelait Dominique et ses parents qui gagatisaient devant la petite merveille l'appelaient Dodo. Elle venait souvent jouer à la maison et ma mère devenait folle devant ces redoublements idiots en nous entendant nous appeler Dodo et Popo.... Par la suite on m'appela aussi Pauline en référence à Pauline Carton car j'arborais le même chignon ridicule que la fameuse comédienne. Quelques années plus tard, me présentant pour un poste de travail, et sur le point de signer on me demande :

- Au fait mademoiselle Maillard, quel est votre prénom???

- Ah ! Paulette !! Vous comprendrez que nous avons un certain standing à tenir et qu'avec ce prénom ça ne va pas... on vous appellera Cathy. J'étais folle de rage devant une telle stupidité et snobisme ; pour qui se prenaient-ils ???? Me levant fièrement je pris la porte et leur dit : c'est Paulette ou rien du tout, au revoir !!!!! J'avais du mal à comprendre cet acharnement quand à mon prénom, pas si moche tout de même ; après Paulette à bicyclette , les paupiettes et les bas qui plissent, je tombe enfin sur un américain qui lors d'une rencontre me dit que ce prénom est très à la mode aux États Unis..... enfin!!!!.... le moral commençait à remonter

.....
Françoise Poirier

Tout ça, c'était à cause du Mur du Berlin Je vivais, étudiante, côté ouest du mur

Ma famille résidait à Munich

La vie était belle

La vie y était douce

J'allais régulièrement à Paris, Rome, Barcelone...

Je poussais même jusqu'aux Etats-Unis

L'été, la Côte d'Azur, l'hiver, le ski en Suisse

Je parlais anglais, espagnol, français

Puis un jour, plus de mur

Des jeunes de la partie est ont alors envahi nos cafés, nos facs,nos quartiers

Et je suis tombée, bien sûr, amoureuse d'un mec de l'Est

Tellement original, tellement différent, unique
Il avait tant de choses à raconter : la chute du mur, ses retrouvailles avec sa famille de l'ouest, sa vie de l'autre côté de ce mur, ses tentatives vaines pour le franchir, ses études à Moscou...

Il m'a présentée à ses parents originaires de Dresde
Il a voulu que nous nous y installions
Finis les voyages chez les capitalistes
C'étaient grandes randonnées, vacances en Russie, Pologne, Crimée, Ukraine, pays baltes...
Je parle bien sur le russe couramment
Aujourd'hui, quel mur devra être détruit pour changer ma vie ?
La grande muraille de Chine ?
.....
.....

15 octobre 2015

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Patrick Fattersack,
Annie Maugard, Françoise Poirier, Anne-Marie Marchay, Paulette Teindas, Grégoire et Régine Loubière, Christiane Rosset
.....

Jeux
.....

Françoise Poirier

Texte en utilisant plusieurs langues

« I speak english »
Enfin c'est ce qu'ils disent
« Tu l'as appris à l'école »
Je suis à Paris, place de l'Europe
Deux asiatiques m'interpellent en jactant en anglais
Je n'y pige que dalle
Mais comme elles me montrent le plan de Paris
Je comprends qu'elles cherchent leur chemin
Pas besoin de parler anglais couramment pour reconnaître deux touristes perdues
Elles me montrent sur la carte leur destination « le palais de l'Elysée »
« the first road on left » « puis prenez le métro à Saint-Lazare »
Je continue en français
« no, no » « we want to walk » je crois comprendre
Mon bus arrive
Je ne peux pas les planter là comme deux merdes
De guerre lasse, j'utilise la langue la plus facile, celle des signes, en leur montrant la direction à prendre

Adresse sur une enveloppe

Monpapa
Rue du souvenir éternel
Ville : j'ai besoin de toi

Département : ne m'en laisse pas

Pays: des vers de terre

Texte en conjuguant : je, tu, il...

Les cloches sonnent sept heures
La faim me tenaille
Vite finissons d'écrire pour rentrer à la maison
Mon petit mari chéri prépare un boeuf bourguignon
Je vais mettre les pieds sous la table et me goinfrer
Je parle
Tu ne m'écoutes pas comme d'habitude
Lui, il m'écoute encore
C'est normal, il est amoureux
Nous nous aimons
Vous vous haïssez, vous allez vous entre tuer
Pas grave, les mecs, ils pullulent
Un de perdu, dix de retrouvés
... d'accord avec cette affirmation
Un peu facile
Un peu café du commerce
Un peu démagogue
Mais c'est tellement plus facile d'être d'accord avec la majorité
Moins fatiguant
Mais lâche, lâââââââââââche
Car il ne s'agit pas
.....

Régine Loubière

Ecrire un texte en conjuguant : je, tu, il.....

Je suis sur le chemin forestier prête à faire le plein de châtaignes.
Tu me suis avec le chien tenu en laisse, ton panier à la main.
Il tire et frétille d'excitation, sachant pertinemment, qu'Elle lui sera retirée pour pouvoir vagabonder à travers champs.
On marche un long moment à la recherche de l'arbre tant convoité.
Nous cherchons en vain. Sur le retour, pensez-Vous que notre souhait fut exaucé ? Pas du tout. Avons aperçu cinq à six chevaux dans le pré.
Ils avaient l'air un peu excité, surtout, un. De l'autre côté, un poirier. Ses fruits au sol faisaient de l'œil. De belles poires, des williams à mon avis.
Elles se sont laissées ramasser pour une belle composition sous un lit de pâte sablée.

Ecrire un texte en s'interdisant d'employer les auxiliaires être et avoir

L'automne tout juste arrivé, les premiers flocons de neige tombèrent au sommet des montagnes et sur la plaine vosgienne. Les premiers rayons du soleil fai-

saient briller sur les branches des sapins, les gouttes de givre telles des perles de cristal. Je regrettai rapidement l'oubli de mon appareil photo.

Alain Huré

1-Texte sans les verbes avoir et être

Un seul être vous manque et tout semble dépeuplé, on voudrait la voir, elle sous le hêtre qui cachait nos sommes derrière l'étang pendant cet été. Derrière la haie, près de la hutte, je la suis des yeux, avec sa robe de soie... Ave, toi qui fumes cette cigarette que j'hume...

2-Texte en utilisant plusieurs langues

Assimil européen

-Pour se rendre au Château de Versailles :

Pardon señor, je want le route per le schön zamek per favor...

-A la banque :

This euro ist eine politiczne pericoloso for my pater, gaishoi...

-A l'heure du repas

Quando you otworzicz estiatorio por casse-croute, please ?

3-Adresse sur une enveloppe

Pour monsieur Robert... son nom commence par un « D », je crois que ça finit en « isson » ou « astier », un truc comme ça. En tout cas, l'adresse est facile, c'est dans la rue où il y a une boulangerie... ou une boucherie, la boulangerie c'est chez ma belle-mère. Vous n'avez qu'à passer devant la boutique, c'est la maison où il y a toujours un type qui fait la manche... s'il n'est pas là, c'est que c'est mardi, il va aux bains-douches, le mardi. Robert, il habite au troisième, attendez... un, deux, trois, trois et demi... oui, plutôt et demi... Le code postal, j'ai jamais été bon en maths mais je sais que le total des cinq chiffres est un nombre premier, ça doit être facile à retrouver... et la ville, c'est là où Charles le Téméraire a rencontré le vicomte de Champagne en 1461, n'importe quel imbécile la connaît, je ne m'en rappelle pas pour l'instant mais si ça me revient je vous fais une carte postale.

4- Texte en conjuguant : je, tu, il...

Je bois, tu manges, il écrit, nous rions, vous rougissez, ils nous entendent de l'autre côté de la porte

-Je, nous, ça nous fait une belle jambe

-Je noue, tu voues, il tue (histoire d'une relation)

-Je te tutoie, vous vous vouvoyez... nous nous noyons ?

-Toi et moi... une idylle se nous

-Je joue. A quel je ?

-Nous, console de je

-Elle, avec son tutu

Annie Maugard

POLYGLOSSIE : Ecrire un texte sans avoir le souci de le terminer, en utilisant plusieurs langues.

Bon giorno, tutte va bene ? Yes, yes, my tailor is rich, my wife is in the bath room, my dog is beautiful. Mon french béret sur la tête, mon journal...sous le bras, ma croustillante baguette en main, « tout baigne » ! Warum ? Because my tailor is rich !

Ecrire un texte en conjuguant : je, tu, il...etc

Je chante il était une fois, Tu écris ce qui te passe par la tête, il réfléchit pour réunir ses souvenirs, elle passe et le distrait, nous nous penchons sur notre page d'écriture, vous récapitulez ce que vous entendez, ils terminent leur écrits, elles papotent comme d'habitude.

REDIGER UNE ADRESSE devant figurer sur une enveloppe, de manière poétique, ou autre...

Le Club des Pirates

Des Iles du Levant aux Iles Vierges aux rêves les plus fous

LES FLOTS EN MER,

Département de l'Infini.

LIPONOMIE (Perec) Ecrire un Texte en s'interdisant d'employer les verbes être et avoir.

Et pour ce qui concerne Shakespeare ? Gagnant à tous les coups ! Rien à dire, ou si peu :

... ou ne pas ... THAT IS THE QUESTION !

Patrick Futtersack

1er Sujet : Ecrire un texte en s'interdisant d'employer les verbes «être» et «Avoir».

Pas facile, ce soir à l'atelier d'écriture, de se concentrer face à cette forêt de bouteilles et à ces plateaux de canapés en tous genres, aussi beaux les uns que les autres, de quoi se distraire au détriment de la concentration nécessaire au choix des sujets que nous propose Marie-Thérèse, autant de choses bien sympathiques qui poussent à dériver allégrement du but de cette réunion.

En un mot comme en cent, boire manger ou écrire, il nous faut choisir, et faire plusieurs choses à la fois ne paraît pas aisé.

Brusquement, le grand silence qui a fini par s'instaurer cesse à cause de Régine qui court après un jus

d'orange, Alain qui réclame du rab du Chardonnnet Tchèque que j'ai apporté, Annie qui fait main basse sur une assiette de chips, Christiane qui croque bruyamment des chips en faisant rire tout le monde.

Bref, jusque-là, tout va bien, en respectant scrupuleusement le sujet...mais maintenant, ça suffit : J'arrête. J'ai fait ce que j'ai pu, et je suis fier d'en être arrivé là ! Voilà !

2ème sujet : Ecrire un texte en conjuguant je, tu, il, ...etc...

Marie-Thérèse qui regarde Alain, JE m'adresse à toi car JE pense que TU penses qu'IL pense ce que NOUS pensons tous, et pensez-VOUS vraiment, en regardant tous les participants, qu'ILS le pensent tous, quoi? Eh bien la même chose que JE pense.....

3ème Sujet : Ecrire un récit sans souci de le terminer, en utilisant plusieurs langues.

Bon. Mon histoire commence par «Once upon a time», comme d'hab.

« Caramba», ça démarre fort, mais «Achtung» à la suite «because it will be astonishing», «astonishing» de quoi ? Je ne sais pas mais je m'arrête une seconde «para beber una cerveza» (ou) un pivo»...le ne sais plus), «just after a big» «Kawa»,

Et puis la suite ? « Yo no se» comme on dit en Suisse (c'est Paulette qui me l'a dit...!), et si «yo no se», alors, «basta» : Je me mélange les pinceaux. Alors, j'arrête.» Ouaha» ? D'accord ?

Eric Rondeau

Phrase sans le verbe avoir

A voir

Au lavoir, à l'orée de la forêt de lauriers, Laura grattait au savon le pavé brut auréolé et rayé par les graviers lorsque la fumée d'un avion en forme de crayon dessina une figure devant Orion.

(Au l'avoir, à l'aurez de la faurais de lauriez, Laura grattait au savons le pavez breûtes auraitolé et rayez par les graviez lorsque la feûmesée d'un avions en forme de crayons dessina une figeurent devant Aurions).

5 novembre 2015

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Annie Maugard, Françoise Poirier, Paulette et Guy Teindas, Christiane Rosset, Anne-Marie Marchay, Régine Loubière

Autour d'une date...J.P. Toussaint, football et P. Quignard, les ombres errantes

Alain Huré

Je n'avais pas le choix, je devais y venir, dans la capitale, ce jour-là, ce 13 mai 1968. J'avais bien eu du mal, ça, pour sûr, ces salopots d'étudiants, y z'y foutaient un sacré bordel, depuis quelques jours, moi, je m'en tapais, chez nous, dans la ferme, les histoires parisiennes, ça nous semble loin, mais loin, j'vous dis pas... seulement, moi, j'voulais la quitter, la ferme, j'voulais dessiner, j'en faisais des dessins, le père, il aimait pas trop, les vaches, les vaches, pour lui, sorti de là, bernique. Alors, j'ai décidé de le passer, le concours, celui des Arts Décos, c'est pour ça que j'ai pris le train, c'est aujourd'hui que j'le passe, j'ai un carton à dessin sous le bras, une boîte avec des fusains, des crayons, tout le tintouin...

Déjà, pour trouver un train qui roule aujourd'hui, avec la grève, c'est pire qu'à la foire de Saint Martin, on est serrés comme des cochons en camion pour l'abattoir... Puis, quand même, je débarque près du Panthéon, rue Gay-Lussac, ça m'a rappelé la forêt de l'Emile après le passage du bucheron, les arbres, des beaux pourtant, abattus sur le trottoir, la rue, on lui voyait ses dessous sans ses pavés foutus en tas, des voitures renversées, même des qu'étaient brulées, si c'est pas malheureux... et un calme, c'est le matin, je suis quasiment seul dans la rue, ils dorment, les gars qu'ont fait ça, pour sûr... j'arrive rue d'Ulm, l'école des Arts Décos, un portail en fer impressionnant, je rentre, je suis en avance, comme toujours... le hall, grandiose, des colonnes de pierre, du marbre pour sûr, le marbre ça va bien avec les artistes. Mais pour le reste, des types et des filles couchés par terre sur des matelas, d'autres qui imprimaient des affiches sur un rouleau de papier interminable, ils étaient là, les gauchistes... Moi, et puis d'autres qui avaient eux aussi un carton à dessin, on n'était pas là pour ça mais pour le concours.

C'est où, qu'on leur demande. A voir leur tête, j'sais pas si on avait bien fait. Un grand type, aux cheveux sales, arrive et, en se marrant, nous emmène dans une salle, nous plante là devant des chevalets... au fond, une statue, un buste comme ils disent, en plâtre... le type, il le prend et va qu'il te le retourne, qu'on y lui voit le dos, le côté pas fini, en creux et le mec nous dit, allez-y, vous avez deux heures. Purée, j'm'en suis vu, avec le fusain, les autres pareil... Des jeunes passaient de temps en temps en se marrant, nous, on suait comme des veaux pour le dessiner, ce barbu vu de son intérieur... une heure comme ça qu'on a tenu avant que ces crétins y nous disent que le concours il avait été annulé et qu'il nous avaient monté une couillonnade.

Pour se faire pardonner, ils nous ont emmenés avec

eux boire un coup, puis deux, puis, d'autres, je savais pas que les dessinateurs y buvaient tant... Alors, c'est là que ça s'est gâté, on les a bêtement suivis à la manif, la plus grande des manifs, un million de personnes que j'ai lu après dans le journal, je sais pas très bien, j'me souviens juste que j'ai essayé de frapper un CRS avec mon carton à dessin, moi j'ai essayé, mais lui et ses copains, ils ont réussi... c'est qu'à la fin du mois de mai que j'ai retrouvé mes vaches.

Marie-Thérèse Leroy

2198

Elle fixe le calendrier (eh oui, ça existe encore). Elle vérifie sur l'horloge de la cuisine toujours installée dans un coin de la pièce commune malgré son inutilité. En effet la cuisine ne sert plus à rien, allez donc cuisiner sans eau à votre disposition !

L'eau à Jambville est devenue très rare. Par chance les habitants du chemin du Hazay ont pu creuser un puits dans leur cour, équipé d'une pompe solaire. Faut dire que l'eau n'est qu'à 50 cm de profondeur. Évidemment cette eau n'est pas potable. Elle sert exclusivement au lavage de son corps, du linge et de la maison. Aucune possibilité d'arrosage !

De toute façon, en 2198, il n'y a rien à arroser. Toute la nourriture est lyophilisée et en sachets recyclables, indiquant le nombre exact de protéines, glucides et lipides nécessaires à la vie. Finies les confitures de prunes, les gelées de coings et les gâteaux au chocolat ! Plus d'obésité ni de maladies cardio - vasculaires ! Son aïeule doit se retourner dans sa tombe, c'est sûr, surtout si elle la voit au volant de sa nouvelle voiture à voile ! Il est vrai que les vents sont de plus en plus violents et fréquents et propices à une bonne conduite raisonnée, responsable et surtout bien contrôlée. Car tout est contrôlé !

En effet la démocratie a foutu le camp, le village s'est replié sur lui-même à l'image de tout le reste de l'hexagone. Aucun immigré à l'horizon. La surpopulation du cru s'est peu à peu imposée. Elle songe avec affection à son grand-père qui n'a aucune envie d'aller rejoindre ses parents au cimetière. A 130 ans, il cultive toujours une bonne forme physique.

Une éco dictature s'est installée au cours du siècle. Un minimum vital de mètres carrés a été attribué à chaque habitant. La solidarité s'est mise en place entre les générations qui ne se quittent plus.

L'école s'est étoffée de plusieurs étages. Le scrabble toujours à la salle des fêtes a bénéficié de plusieurs niveaux. L'église est devenue un centre multi culturel très actif, Paris et ses alentours devenus inaccessibles. Elle apprécie tout ce temps libre, elle en profite pour

lire et écrire. Et Windows 99 lui offre l'occasion d'apprendre de nouvelles langues étrangères, de voyager sur internet et de communiquer avec la dernière version de Skype. Essentiel à son bon équilibre car elle ne peut plus prendre d'avions, pas mal d'avions solaires se sont écrasés en 2197.

Bref, elle attend l'an 2200 avec impatience et le 22^{ème} siècle porteur d'espoir et de nouveautés.

Françoise Poirier

La gauche est arrivée au pouvoir

Mitterrand a gagné

Il est élu président

Enfin

Inimaginable

Incroyable

Depuis ma naissance, je n'avais connu que des présidents de droite

C'était un dimanche de mai

Je me réveillais le lendemain avec la gueule de bois au sens propre comme au sens figuré

Je pensais que le monde ne serait plus pareil, qu'il serait meilleur

Les rues plus pareilles

Les gens, les passants, tout le monde semblait sourire

Il ferait tous les jours soleil

Je planais

Une sorte de 1789

Ce ne serait plus jamais comme avant

Finis les inégalités, les injustices, les oubliés, les pauvres, les chômeurs...

Tous égaux, tous heureux

Quelques jours plus tard quand l'élus, impérial, se fit sacrer au Panthéon, j'y étais, mon fils âgé de onze mois niché dans mon dos

Puis la vie quotidienne a retrouvé son rythme habituel

Je suis descendue doucement de ma lune

L'atterrissage s'est fait progressivement, silencieusement, subrepticement, sournoisement, perfidement

Aujourd'hui, je me moque de ma naïveté, ma crédulité, ma crétinerie, mon crétinisme...

Et je suis mal à l'aise devant mon fils et accepte qu'il se gausse de moi

19 novembre 2015

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Christiane Rosset, Christiane Rosset, Françoise Poirier, Anne-Marie Marchay, Dominique Pelegrin, Eric Rondeau, Guy Teindas, Régine Loubière

Jacob, Jacob... Valérie Zenatti

Et si...

.....

Marie-Thérèse Leroy

ET SI

Et si tu n'étais pas allée là-bas

Et si tu t'étais trompée de direction

Et si tu étais arrivée en retard

Et si tu avais reçu un appel téléphonique juste avant de partir

Et si tu n'avais pas retrouvé ta copine à cette terrasse

Et si tu étais montée à l'étage

Et si tu étais sortie plus tôt

Et si n'avais pas été blessée, meurtrie

Et si tu n'avais rien entendu

Et si c'était juste un mauvais rêve, un cauchemar

Et si le 13 novembre n'avait pas existé....

Bordel !

Et si la manifestation du 29 novembre en marge, disent-ils, de la COP 21 n'avait pas été annulée, peut-être que notre Dominique serait en tête, la tête auréolée de banderoles : « Non aux carrières, Oui à notre paysage » ?

Et si l'antique voiture de Patrick se reposait un peu, peut-être qu'il arrêterait d'arpenter les routes montagneuses de Corse et de l'Atlas au péril de sa vie ?

Et si Paulette ne s'épuisait pas à éplucher les coings, à pêcher les oursins catalans, à dénicher les bolets jambillois, peut-être qu'elle n'irait pas à la clinique Montgardé se faire refaire sa main droite ?

Et si Christiane ne nous quittait pas à 20 heures pour aller « choraler » à Brueil, peut-être qu'elle nous peindrait tous entrain de ramer

Et si Pierre n'avait pas confié son piano au Château mais à l'atelier écriture, peut-être que nous serions tous entrain de chanter « Travailler c'est trop dur » ou plutôt « Douce France.... »....

Et si Guy nous racontait toutes les brèves de Bercy, peut-être que nous aurions le prochain prix littéraire

Et si Régine avait été coiffeuse à force de promener le chien de son coiffeur d'Argenteuil (son texte lu à la Médiathèque de Meulan), peut-être qu'au lieu d'écrire ce soir, nous serions tous « brushisés »....

Et si Clara n'avait pas eu son bac, peut-être serait-elle devenue écrivaine comme Valérie Zenatti ?

Et si Grégoire était là autour de la table au lieu de faire ses devoirs, peut-être qu'il nous ferait rire avec ses « cadavres cachés dans les placards »....

Et si Anne Marie avait su garder ses contacts portugais, peut-être qu'on s'enivrerait en ce moment au

Madère

Et si Eric nous préparait une soirée étoilée dont il a le secret, peut-être qu'on trouverait une jolie planète où on puisse rigoler sérieusement

Et si

.....

Alain Huré

- Et si on ne s'était pas rencontrés ?

Elle avait posé la question, un soir, après le dîner, chacun sur un côté du canapé, elle avait posé le livre qu'elle lisait. Lui, il avait posé sa bière, fronçant les sourcils, il se méfiait de ce genre de questions, la soirée s'annonçait bien, il fallait louvoyer pour ne pas la gâcher.

- Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Il avait appris, par ses lectures d'auteurs juifs, qu'il fallait toujours répondre à une question par une autre, ça faisait gagner du temps, surtout pour les questions à problèmes...

- Ben, dit-elle en allongeant ses jambes, on s'est rencontrés à la librairie, on avait pris le même livre, ça nous a fait rire, on a pris un pot et... Je ne vais quand même pas tout te raconter jusqu'à aujourd'hui, t'as pas oublié, j'espère ?

- Non, bien sûr, chérie.

Il avait ajouté chérie pour désamorcer la situation qu'il sentait dangereuse, les femmes s'y entendaient pour miner les parterres de fleurs les plus inoffensifs.

- Et alors, chérie, qu'est-ce que tu veux savoir ?

- Si tu étais venu cinq minutes plus tard, tu aurais fait quoi ?

Pendant le silence qui suivit, elle le regardait fixement, lui réfléchissait rapidement, « il fallait dire quelque chose, inventer, comme dans ces ateliers d'écriture où on t'assène un sujet à la con et t'as une demi-heure et vas-y... Bon, allez, je tire en touche, je choisis l'abscons l'ésotérique... »

Il retira ses lunettes, les essuya et dit :

- Chérie, l'espace-temps est un continuum invariant dans lequel la dilatation de l'un s'accompagne inmanquablement d'une contraction de l'autre, leur indissociabilité est un concept immuable qui induit une irréversibilité du processus mettant en jeu la vitesse de la lumière et l'agrandissement infinie de la masse...

Elle sursauta sur le canapé.

- Quoi, la masse ? Quelle masse ? Dis tout de suite que j'ai grossi !

Et merde, pensa-t-il, c'est raté pour la soirée.

Et si tu n'étais pas

Et si je n'étais pas non plus

Et si j'avais changé de rue

Et si tu avais pris le métro
Et si la vie était une autre
Et si toi tu étais une autre
Et si le passé pouvait s'effacer
Et si le futur pouvait se réécrire
Et si avec des si on choisissait de rire
Et si on refaisait le monde
Et si soit-il...

.....

Et si... si... si... que des suppositions, des suppos qui remontent le temps par les canaux de l'imaginaire, des si, des si qui coupent le cours des choses, des si à mé-taux qui scient les barreaux en fer des cages de la dure réalité, des si qui mettent un bémol à la partition, des si qui tournent la clé de sol pour libérer les prisonniers des sous-sols des possibles, des peut-être, ces non-êtres ectoplasmiques galopant sur des hypothèses, ces chevaux de retour impossible qui sautent les barrières du champ de course où le numéro si est gagnant... si, avec toi on devient empereur, si, si, impératrice, mais si, Jésus !

.....

Patrick Futtersack

Eric était venu, ce soir à l'atelier, je n'aurais pas su si Eric était venu, ni même s'il avait bien lu mon courriel où je lui disais que ce serait sympa si, pour une fois, il venait. Et puis ses élucubrations alambiquées com-mençaient à nous manquer depuis si longtemps ! Si, Si, ça c'est sur. L'hiver est si triste et si froid, et si l'on ne s'y habitue pas, on s'y enfonce dans l'obscurité pesante sans savoir si les longues soirées noires ne risquent pas qu'on s'y égare, qu'on s'y égare si profondément que la moindre lueur, si elle vous sort de votre léthargie et si elle ramène Pierre à son travail de juriste, si lex, dura lex, sed lex, ...si vous voyez ce que je dire, et si non, tant pis, c'est sans souci.

Devant mon piano, je regarde le parquet. Sol Si Ré ? Non ! Le ménage n'a pas été fait. Je regarde les Si du clavier, si bémols ou Si bécares ? Et si je m'y mettais au lieu de me mi ré dans le reflet de ce beau meuble... Mais si je joue, si j'interprète des morceaux ou si je les exécute, avant de vous faire succomber, si vous le vou-lez bien, j'aimerais bien si-roter un petit coup.

Si une scie scie six saucisses en cinq minutes, com-bien de scies faut-il pour scier six saucisses en deux minutes ?

S i tu veux bien, tu me prêtes ta calculette ?
Bon, j'ai réussi à faire quatre textes ! Si, Si: Si je vous le dis!!!

Françoise Poirier

S'il n'était pas allé au concert ce vendredi soir, 13 no-vembre de l'année 2015, il serait encore vivant...

Il y était allé et il est mort

Sa femme, bien enceinte, ne l'avait pas accompagné. Elle voulait se protéger, être au calme, elle voulait aussi épargner l'enfant de vibrations trop fortes, elle voulait ne pas être dans la foule

Tout compte fait, elle a eu bien raison.

Si elle n'avait pas avorté trois fois, elle aurait trois enfants en plus

Deux garçons, une fille peut-être, des brus, des gendres, plein de petits enfants... mais ça, c'est la ver-sion rose layette

Autre scénario possible : l'un aurait pu être handi-capé, l'autre mourir dans un accident de voiture et la troisième mariée à un islamiste radical

Troisième éventualité : les pères auraient pu ne pas s'en occuper, fuir... finalement, tout est bien, qui finit bien

Si Hollande n'avait pas déclaré la guerre à l'EI, il n'y aurait pas eu ces attentats sanglants en France

Si ma mère n'avait pas rencontré mon père, si elle n'avait pas couché avec lui sans prendre ses précau-tions je ne serais pas née

Dommage ou tant mieux pour mon mari ?

Dommage ou tant mieux pour mes amants ?

Si si si si si si si

Avec des sis on mettrait paris dans une bouteille... et par les temps qui courent, faut mieux pas...

Si t'es un homme t'es pas cap

Tout ça c'est des pièges à cons pour ne pas faire face à sa vie et ses épreuves ou son sac de merdes

ça m'énerve

Les pieds sur terre

.....

Guy Teindas

Le pouce.

Et si je n'étais pas venu ce soir, prétextant que ma compagne souffre d'une forte douleur au pouce qui l'empêche de tenir correctement un stylo et toutes sortes d'instruments

Et si elle savait qu'elle est ma muse ce soir exception-nellement car en sa présence, je ne me serais jamais permis de plaisanter au sujet de ses maux

Et si elle était quand-même là à m'observer en train de me casser la tête à trouver des idées plus cohérentes que de parler d'un nodule pervers qui s'est implanté sur le tendon de son gros doigt

Et si j'étais gentil, je me serais abstenu de venir pour

lui tenir compagnie et la masser pour atténuer ses douleurs

Et si elle s'en était occupée plus tôt, elle serait déjà opérée et aurait pu participer au rituel de l'exercice hautement intellectuel qu'est l'Atelier d'écriture. Mais, suis-je bête, elle n'aurait pas pu écrire avec son énorme pansement, à moins qu'elle eût tenu son stylo de la main gauche, et pourquoi pas dans la bouche...

Et si le chirurgien avait fait un mauvais geste provoquant la paralysie de toute sa main, elle ne pourrait pas être là non plus

Et si elle revenait en enfance comment ferait-elle pour sucer son pouce ?

Et si ce n'était pas vrai qu'elle est souffrante, je serais un menteur

Et si on lui faisait l'ablation du doigt, comment ferait-elle pour se tourner les pouces ; C'est pas possible avec un seul pouce !!!

Et si je ne rentrais pas chez moi ce soir de peur de devoir lui expliquer , voire lui lire, mes élucubrations indécentes

Et si je prenais la décision d'arrêter mon verbiage je suis sûr que je soulagerais mes compères ;

Voilà qui est fait.

3 décembre 2015

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Christiane Rosset, Christiane Rosset, Françoise Poirier, Anne-Marie Marchay, Dominique Pelegrin, Eric Rondeau, Guy Teindas, Régine Loubière

« Il nous restera ça »

Chanson de Grand Corps Malade

Marie-Thérèse Leroy

Il nous restera ça !

Ecrivains de Jambville, je vous aime !

Que de papiers griffonnés, que de pages noircies voisinant des prétextes d'occasions ponctuelles avec du pur jus de clémentines, du Perrier, du pineau des Charentes, des bulles et de la cachaça de la région de Rio de Janeiro !

Il n'y a qu'à regarder l'épaisseur du cahier de notre artiste Christiane pour réaliser l'ampleur de la tâche d'écriture accomplie depuis 2007, la gomme usée d'Annie et les ordis trimballés de Françoise et d'Alain. Des mots, des rimes, des phrases dans tous les sens, des citations, des proverbes, des incipits, des excipits, des abécédaires, des anagrammes, des photos anciennes et récentes commentées, des extraits de poèmes, de

livres de toutes sortes, etc, etc....

Au-delà des soupirs, des fous rires, des pannes d'idées, des lamentations, des renoncements, des colères rentrées, nous avons écrit, réécrit, relu, trié, viré et au final publié nos écrits de l'année précédente.

Et il nous restera ça !

L'humour, le délire parfois, la tristesse pourquoi pas, toujours le sérieux, et aussi le respect de l'écoute de l'autre ont été présents au cours de ces moments d'écriture en commun. Tout cela ne nous a pas découragés mais plutôt stimulés.

Restera le pot de fin d'année pour nous donner l'énergie de redémarrer 2016 jusqu'à ce que mort s'en suive.

Vive la vie, vive la liberté, vive l'écriture, vive nous !

Alain Huré

La musique adoucit...

« Et quand tout s'enfuira, quand tout disparaîtra

Quand la vie finira, il nous restera ça »

Il s'enfouit dans le fauteuil en soupirant derrière son journal qu'il n'arrivait pas à lire. Le Cd continuait imperturbablement de déverser la soupe québécoise de la dernière lubie de la gamine, une certaine Linda Lemay. Et quand elle avait mis la patte sur un chanteur, un groupe ou n'importe quoi qui se beugle, il n'y avait pas moyen d'y échapper, l'appart était trop petit et il faisait vraiment trop froid dehors. Et puis, il y avait sa femme qui avait lu tout Dolto, tout Freud et se branchait sur Doctissimo à la moindre provocation, la gamine, il fallait pas la perturber dans son épanouissement intérieur qu'elle va nous faire une névrose et gna gna gna...

Tu parles, la gamine, elle traversait sa période noire, la pauvrete, quasi suicidaire, glauque à souhait.

Dans son fauteuil, il maugréait...

« Sa Linda, cette Acadienne de Père Lachaise, sa première chanson, c'est à 9 ans, « Papa, tu es là ? »... Ça promettait. Les autres titres, « Ne t'en va pas », « La centenaire »... ça ne m'étonnerait qu'à peine si son père, c'était pas Michel Lemay, le psy Québécois. »

-Et quand tout s'enfuira, quand tout disparaîtra

Quand la vie finira, il nous restera ça »

Elle avait remis, le morceau, lui, engoncé, il avait froissé Le Monde et il commençait à le déchirer avec ses ongles. Il prit une décision, se leva, prit un verre qu'il emplit d'un vieux Bourbon. L'odeur le calma, la première gorgée encore plus. Il s'approcha de la chaîne et, rapidement, il éjecta le Cd, le prit comme le Discobole antique de sa main droite, ouvrit la fenêtre et balança le disque dans la rue, six étages, ça vole bien. Un hurlement de sa fille lui vrilla les oreilles quand il ferma la fenêtre. Au moins, c'était humain, comme

bruit... Il lui tendit la pochette du Cd et lui dit, en se rasseyant, verre de Bourbon, en main :

« Il nous restera ça... »

Patrick Futtersack

SAVOIR ACCOMMODER LES RESTES

- Ce soir, Régine arrose son anniversaire sans que l'on sache où la situer, entre 22 et 55 ans, car elle ne «fait» ni l'un ni l'autre, mais peu importe puisqu'elle nous gratifie de Pinot, de Chips et de canapés.

Alors, peu importe son âge qu'on ne saura pas, mais au moins, cet apéritif sympathique, il nous restera ça en mémoire.

- Et puis Christiane qui speed un max, la tête dans le guidon, sur son imposant cahier 21 x 29,7 de 200 pages rayées Sieyès, qui nous interpelle tant on est impatient d'entendre la lecture de son oeuvre habituellement si expansive. Mais quelle que soit sa littérature, ce qui nous plait, c'est surtout sa présence et sa fidélité. Ce qui est sur au moins, c'est qu'il nous restera ça d'elle.

- Et aussi Annie que je regarde en face de moi et qui est en train de gratter son texte, crayon à papier à l'oeuvre et coups de gomme à répétition et dont on se doute qu'elle va nous sortir un texte intéressant, mais par ailleurs, quand on se souvient qu'elle a accepté fébrilement de prêter son piano pour l'animation du repas des anciens au Château, eh bien, au moins, dans nos mémoires, il nous restera ça.

- Quant à Marie-Thérèse, notre guide et initiatrice de sujets pour nos rencontres, sujets simples, difficiles, originaux, quelquefois humoristiques, on ne pourra se souvenir que de ses efforts, et même si on oublie ses sujets, il nous restera ça d'elle.

- Et Alain, quel Alain ? Ah oui, j'allais l'oublier car le temps qui nous est imparti va bientôt s'achever. Alain, oui Alain, vous savez bien : Le dessinateur, le créateur, le peintre, le poète, l'écrivain, l'animateur, bref le factotum de Jambville sur Mer !

Factotum ? Ah bon !? ce qualificatif de lui, toujours, au moins, il nous restera ça.

- Quant à moi, écrivain modeste de ce devoir du soir, je vais l'envoyer à tous comme d'habitude.

C'est vraiment pas grand chose de moi, mais il nous restera ça, quand même.

Anne-Marie Marchay

Quand nous aurons 100 ans, il nous restera ça !

Le souvenir de nos proches et de nos amis qui nous ont accompagnés pendant longtemps et petit à petit se sont retirés de nos vies. Les moments où notre vie a basculé sans que l'on sache pourquoi ni comment.

Etait-ce une amélioration ou un plus grand mal ? Nous nous le demandons toujours sans avoir été capable d'y répondre et ce n'est pas à notre âge que nous découvrirons ce qui aurait pu être ou ne pas être ! Les rencontres surprenantes avec des étrangers qui nous ont fait découvrir leur pays et leur histoire et puis sont repartis en nous laissant des photos que le temps s'est chargé d'effacer lentement mais que notre mémoire a sauvegardé !

Des musiques qui nous ont transportés, nous ont fait pleurer et dont les notes vibrent encore dans nos têtes.

Des livres que nous avons tenus dans nos mains et tournés les pages lentement pour savourer l'histoire. Le contact du papier a laissé des traces dans nos paumes et nos doigts que nous n'avons jamais pu remplacer en appuyant sur une touche ! Les concerts de Hard Rock auxquels nous étions conviés pour encourager nos petits- enfants, avec l'espoir secret que leurs enfants ne donnent pas dans le même registre et que la musique électronique s'étouffe d'elle-même !

Les ateliers d'écriture où nous nous éclatons en célébrant tous les anniversaires et les fêtes carillonnées !

Et maintenant il nous reste ça bien ancré dans nos mémoires pour faire passer le temps qui s'enfuit en accélérant !

Françoise Poirier

Finie la retraite à 55, 60, 70 ou 100 ans

N'y aura plus de retraites

C'est déjà bien d'avoir du boulot de temps en temps

Merci patron

La Sécu, plus grand-chose de remboursé

Faudra choisir parmi les médocs, ceux qui sont remboursés

Et tant mieux s'ils nous guérissent

Plus question de rester longtemps à l'hôpital

Déjà pas mal qu'ils nous soignent

Et hop, dehors

Finis les rêves du grand soir

D'une école égalitaire, de vacances pour tous, de vieux pas abandonnés, d'handicapés socialisés

De tout le monde qui mange à sa faim

Assez parlé d'un monde où tous les hommes se donneraient la main

C'est la jungle

Suffit la naïveté

Arrêtons d'être des gogos

Un peu de lucidité

Il nous restera ça

Il nous reste que ça

17 décembre 2015

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Guy Teindas, Paulette Teindas, Françoise Poirier, Patrick Futersack, Dominique Pelegrin, Annie Maugard, Anne-Marie Marchay, Régine Loubière, Grégoire Loubière, Christiane Rosset,

.....
Jeux d'écriture
.....

Alain Huré

Scandales

Y en marre, quand même, à la fin, de tout ça... Tout ! Ce monde mal foutu, avec ces mers démontées, ces montagnes escarpées, ces volcans déchaînés... ces bestioles trop nombreuses qui courent sur la moindre parcelle de terre en dégueulassant derrière eux... Tout, cette galaxie qui tourne toujours dans le même sens, pour faire croire qu'il y en a un, de sens, ces planètes trop chaudes, trop froides, ce soleil infernal... Tout, cette galaxie baladeuse, et cet univers qui s'échappe interminablement vers un avenir glacé ...

Souhais

- Ô, puissant génie, exhausse mes vœux... je voudrais...
- Attention, pas de demandes personnelles, c'est dans mon ordre de mission !
- Ah bon, alors, je voudrais, pour mes enfants...
- Non plus, rien de familial, c'est la chef qui l'a dit...
- Alors, je voudrais que tu ailles te faire foutre !
- Ah, ça, je peux...

Récit

Dans ce bureau discret, les deux représentants des partis adverses se serrèrent la main et commencèrent aussitôt.

- Bon, je souhaite la diminution du chômage.
- Non, ça ne compte pas, moi aussi. Autre chose.
- D'accord, je souhaite encadrer les loyers.
- Scandaleux... parfait, à moi : je souhaite le non-remplacement d'un fonctionnaire sur deux
- Ah, ça, c'est scandaleux... moi je souhaite l'ouverture des magasins le dimanche !
- Salaud, ça, c'est vraiment scandaleux, c'était pour moi, ça ! Si c'est comme ça, je souhaite supprimer l'ISF !
- Scandale des scandales ! Bien joué... Bon, c'est une bonne base, on se revoit la semaine prochaine ?
- Scandaleux.... Oh, non, pardon, je veux dire, d'accord.

Noël

Dans ce pays, ils avaient mal lu, les habitants de ce coin retiré, dans le miroir, ils avaient compris LEON. Ça avait beaucoup influencé les traditions, on la fêtait donc, cette naissance en faisant des défilés où les foules, en marche arrière, chantant des cantiques incompréhensibles, l'histoire de ce Léon qui descend d'une croix qui, après un road movie avec une douzaine de junkies infréquentables, part rejoindre ses parents dans une grotte. Là, il aurait croisé trois types qui se prétendent rois et qui se seraient tirés de la grotte après avoir piqué les cadeaux du petit Léon, des bijoux en or, de l'encens (plutôt du hasch !) et de la myrrhe. A l'intérieur, sa mère, une femme dont la moralité... mais ne jetons pas la pierre... et son père, Joseph, gros industriel du meuble. Traditionnellement, le petit Léon, car il rétrécit pendant le pèlerinage, saute alors dans une mangeoire d'où il disparaît, numéro de prestidigitation que peu de paroisses réussissent.

La légende de Léon a donné lieu à des exégèses toutes plus rigolotes les unes que les autres, ce qui explique que cette religion soit encore pratiquée de nos jours.

Tautogramme

Tout tente trop ta terrifiante tantine, ta table, ta tortore, toute ta tambouille, tes topinambours, tes thermidors, ton tartare, ta tarte, tes tartines, ta tequila tonique... trop tard, tantine titube télégramme : tantine terrassée. Triste te-deum, tombe trente-trois !

C'est bien que, tous les jours, le réveil soit une sorte de naissance, tous les possibles sont devant nous, c'est après que ça se gâte...

Jour de l'an

Il se réveilla à huit heures, comme d'habitude, même sans réveil, même un premier de l'an, il n'allait pas changer. Il sentit tout de suite que quelque chose n'allait pas, un rien, une impression... En se retournant, il sursauta, sa femme était au bord du lit, un plateau sur les mains, un petit déjeuner complet, un café odorant, un petit bol de lait fumant, un œuf à la coque, des croissants frais... et elle lui souriait. Il comprit alors que le monde qu'il avait quitté le 21 décembre n'était plus et que tout avait basculé. Il hurla longuement !

Régine Loubière

.....
Jour de l'an : Réveil le 1er janvier au matin et Tout est changé...

1er janvier 2016. La nuit fut courte. Mais à mon réveil, le décor dans lequel je m'étais endormie a tout bonnement disparu. Ma chambre n'est plus. Mon

lit est une vaste planche de bois. Mon dressing, une simple chaise qui trône au milieu d'une baraque en bois, sans fenêtre. Pas de table, le strict minimum. J'ai mal au crâne, je me souviens avoir un peu trop bu, mais j'ai oublié comment je me suis couchée et quand. Je me redresse douloureusement, la nausée me guette, le moindre mouvement me rappelle ma migraine. J'ai la tête qui tourne, l'impression de ne pas avoir désaoulé. La porte s'ouvre violemment et va cogner contre le mur. « Vous pouvez faire moins de bruit ? La discrétion vous connaissez ? Et puis, je suis où là ? Pourquoi je ne suis pas chez moi, dans mon lit ? »

Enfin, Madame est réveillée ? La nuit a été comme vous voulez ? Les cons vous saluent bien !

Oh merde ! Ca me revient. On n'était pas à la maison, en fait. Petit week-end organisé pour fêter la nouvelle année entre amis au bord de la mer. A minuit, une envie soudaine d'aller prendre un bain à 2° dans la manche. Ce que je n'avais pas réalisé, était la proximité de quelques fêtards à qui j'exposais sans pudeur ma nudité et de surcroît, bourrée. Donc, sans aucune discrétion. Pas eu le temps d'atteindre le rivage que deux agents m'encerclaient. Du haut de ma frustration de ne pouvoir assouvir mon envie de baignade, je les traitais de gros cons coincés. Ma baraque, une simple cellule de dégrisement.

.....
Patrick Futtersack

1 SOUHAITS : Se concentrer sur trois souhaits que l'on ferait si l'on était tout-puissant

Si j'étais tout puissant, mon premier souhait serait de supprimer tous les tout puissants qui nous dirigent et que l'on supporte.

Mon second souhait, si j'étais tout puissant, ce serait d'éviter que les tout puissants que je n'aurais pas pu éradiquer puissent se reproduire d'une façon ou d'une autre;

Et mon troisième souhait, si j'étais tout puissant, eh bien ce serait d'être bien protégé de ceux qui voudraient devenir tout puissant à ma place....non mais !

2 Ecrire un paragraphe en débutant par «C'est bien que» en décrivant un petit plaisir quotidien.

C'est bien que le temps nous ait été suffisant avec Alain, et c'est bien qu'il ait été patient avec moi pour mettre au point ensemble ce morceau «ordinaire» qu'est «le Jardin Extraordinaire» de Charles Trenet. C'est bien qu'il ait pu me contraindre à arrêter mes «exécutions» de ce morceau pour que je puisse enfin les transformer en «interprétations».

Et c'est bien que, sous sa direction d'yeux de Maître tout se soit bien passé lors du repas des anciens.

Bref, c'est bien que jouer d'un instrument est vraiment un petit plaisir quotidien bien salubre.

3 JOUR DE L'AN. Vous vous réveillez le 1er janvier et «Tout est changé...»

Je me réveille tranquillement et constate sur mon radio-réveil que tout a changé. : Je lis 2016 au lieu de 2015. Bon, il va falloir faire attention pendant un certain temps aux datages de mes courriers ,de mes chèques, etc...

Et ce jour du 1er de l'an, tout a changé aussi car les voeux que l'on reçoit sont presque tous par e-cards ou par e-mails, bref, bâclés et impersonnels, i-rritant (ou e-rritant ?) !!.

Les contacts humains directs auraient-ils changé à ce point ?

Et je regarde mes plantes au dehors, pleines de bourgeons, déjà!

Température 12° ! Bref un hiver invisible, insensible. ça aussi ça aurait changé ?

Et moi, est-ce que moi j'ai changé aussi ? Hum...l'avenir le dira...peut-être.

.....
Grégoire Loubière

Récit : Je n'ai pas voulu faire un scandale en citant trois souhaits. Je me fiche des dix à écrire parce-que, comme ça commence comme ça, c'est pas très pratique de faire un tautogramme. Je mange des frites, on m'accuse de faire des crunch crunch, mais je réfléchis, «théorie : les crunchs sont des barres chocolatées avec du riz soufflé », fin de la théorie. C'est marrant car autour de la table, il y a une personne qui parle chinois, et une autre qui parle de schipmunks. Enfin, bref ! Il se passe des choses bizarres ici !

Noël : Un jour de Noël, un chinois arrive à Paris, il voit des sapins et des étoiles. Le chinois qui parlait un peu français demanda à un passant : »Bougour, moi parler un peu France ». Ce fameux passant, lui demande s'il était sur de vraiment parler français. Le chinois répondit « Ouig, mais c'est quoi tout ça ? »

Bon l'histoire me saoule. Pour une fois que je dis la vérité...

Jour de l'an :

Tu sais bien que cela me fait plaisir que tu sois là le 31. Oui mais je l'aime pas ce fameux Pierre

Allez ! Viens s'il te plaît !

Bon d'accord ! A demain

A demain

Le lendemain soir, lors d'une fausse fête créée inconnu...

Ouais, c'est génial !

Qui veut du pop corn ?

Moi, moi, moi

Le surlendemain

Ahhhh (baillement) Ah ! Au voleur ! Mon appartement est vide !

Tibidip tibidip !!!

Oui ? Qu'y a-t-il ?

C'est moi. Hier, tu n'aurais pas du inviter Pierre, car il t'a forcé à boire, et après, dès que tu étais bien bourré, il a dit : Prenez tout ce que vous voulez et partez », et après tout le monde a crié « Ouais !!! » Bon. J'arrive, je t'expliquerai ça.

Deux minutes plus tard ...

Ouah ! T'as fais vite !

Et là tous ses amis entrèrent dans la pièce et crièrent « Bonne année ! »

Il se demanda pourquoi tout le monde avait crié ça. Puis son meilleur ami lui dit :

Hier, on était le 31

Mais non ! on était le 30, je te rappelle que tu voulais faire une pré fête pour s'entraîner pour aujourd'hui
Mais non, t'as mal réglé la date sur ton i-phone.

.....
Françoise Poirier

1-Le cumul des mandats.

Les politiques au gouvernement qui ne le respectent pas comme le ministre de la Défense.

Les voitures avec gyrophares qui arrivent sur vous sirènes hurlantes et vous chassent comme de la merde.

Les députés, les sénateurs, les conseillers régionaux et autres.

Tous ces gens à qui on accorde des prêts à des taux défiant toute concurrence.

2- Trois souhaits

Tout le monde mange à sa faim.

Les intelligents gagnent peu de fric car ils ont déjà la chance d'être intelligents.

Et ce sont les plus simples d'esprit qui sont riches pour les consoler d'être nés cons.

Qu'il n'y ait plus de coupe du monde de foot.

3-Ras le bol du bal des hypocrites

Des politiques qui ne pensent qu'à leur mandat et le renouvellement de leur mandat, des footballeurs qui tapent bien dans un ballon pour pouvoir enfin conduire une jaguar ou toute autre voiture de sport.

J'ai malheureusement fini de rêver d'un monde où

personne ne mourrait de faim.

Et c'est pourquoi je vote blanc que je les emmerde tous et qu'ils en ont rien à faire.

4- En France à Noël, les familles ont pour habitude de se retrouver autour d'un sapin

Ça n'arrive qu'une fois l'an.

Certains arrivent à cohabiter en paix pendant ce festin, les petits enfants qui attendent la venue du père Noël y contribuent.

D'autres profitent de cette réunion pour régler leurs comptes.

Ça peut alors se terminer par des pugilats.

5- Mon mari me maudit, moi, mes manies, mes mièvreries, mon miroir, mon machiavélisme, mes mens-trues...

6- C'est bien que le soleil se lève chaque jour et permettre à chacun d'entre nous de retrouver l'espoir d'une vie meilleure ou autre.

7. C'est le 1er janvier

Tout est changé.

Hollande est parti.

Sarkosy est parti.

Le pen est mort.

Plus de Mélenchon, ni de Fabius, ni de Royal.

Tout le monde est mort.

Une bombe a sauté, là où tous les politiques passaient leur réveillon, politiques de droite et de gauche réunis.

.....
.....